This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Lp 15.2.3.37

Harvard College Library

PERSIUS COLLECTION

GIFT OF

MORRIS HICKY MORGAN

(Class of 1881)

PROFESSOR OF CLASSICAL PHILOLOGY

JANUARY, 1910

Lp 15. 28. 37

SATIRES
DE PERSE,

TRADUITES EN VERS FRANÇAIS,

PAR

CHARLES SOULLIER.

SUIVIES

D'UNE NOTICE SUR ZÉNON,
D'UN PRÉCIS SUR LA DOCTRINE DE LA SECTE DES STOÏCIENS,
ET DU PORTRAIT DU SAGE
SUIVANT LES PRÉCEPTES DE CETTE DOCTRINE.

Paris.
DELAUNAY, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
PÉRISTYLE VALOIS, Nos 182 ET 183.
1837.

Libreria Lorenzo & Co.

No. 562

*562. SOULLIER, Paris, 1837.

Satires de Perse, traduites en vers Français, par Charles Soullier. Suivies d'une notice sur Zénon, d'un précis sur la doctrine de la secte des Stoïciens, et du portrait du sage suivant les préceptes de cette doctrine. Paris. Delaunay, Libraire, Palais Royal, Péristyle Valois, N°s 182 et 183. 1837. 8°. pp. 184 + 48. *M, BN.*

The Latin text faces the translation. There are notes and observations on each satire. The last 48 pages contain the essays mentioned in the title. The book was printed by Jacquet et Comp., at Avignon, and the Musée Calvet there has a presentation copy from Soullier, who was a native of Avignon.

SATIRES DE PERSE.

AVIGNON. IMP. DE JACQUET ET COMP.

Paris.

DELAUNAY, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
PÉRISTYLE VALOIS, Nos 182 ET 183.

1837.

Note by D. B. Fraser

VILLE D'AVIGNON

MUSÉE-CALVET — BIBLIOTHÈQUE

Imprimés

Nom de l'auteur This Library also has a

Titre de l'ouvrage prentation copy from Soullier (who was born in Avignon) of

Numéro du catalogue ~~#404.~~ 562 you will have noticed it was printed in Avign

Nom et adresse du demandeur

Date

NOTA. — Ne demander qu'un ouvrage sur le présent bulletin.

AVIGNON, IMP. DE JACQUET ET COMP.

Birthplace of the Translator

SATIRES

DE PERSE,

TRADUITES EN VERS FRANÇAIS,

PAR

CHARLES SOULLIER.

SUIVIES

D'UNE NOTICE SUR ZÉNON,
D'UN PRÉCIS SUR LA DOCTRINE DE LA SECTE DES STOÏCIENS,
ET DU PORTRAIT DU SAGE
SUIVANT LES PRÉCEPTES DE CETTE DOCTRINE.

Paris.

DELAUNAY, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
PÉRISTYLE VALOIS, Nos 182 ET 183.

1837.

Lp 15.28.37

Harvard College Library
Gift of
Morris H. Morgan
Jan. 1, 1910

Cette Edition a été corrigée sous les yeux de l'auteur, et tous les exemplaires qui en ont été tirés sont revêtus de sa signature. S'il en paraissait d'autres, ils devraient donc être considérés comme contrefaits.

Charles Soullier

BOUND APR 3 1914

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MONSIEUR LE DUC

DECAZES,

GRAND RÉFÉRENDAIRE DE LA CHAMBRE DES PAIRS.

❀

Quand j'eus mis la dernière main
A ce vrai travail de Romain,
Quand ma tâche fut consommée,
Holà! dis-je à la Renommée
Qui filait tout droit son chemin,
Prends ta trompette! — Non, demain.
— Nai-je pas fini mon ouvrage ?
— Non, il te faut un personnage
Noble et puissant, mais vertueux
Qui veuille recévoir ce gage
De ton amour respectueux,
Et qui mérite ton hommage.
— Eh bien, va, cours, cherche en tous lieux
Et trouve-le moi, si tu peux;
— Je suis parfois un peu légère,
Reprit l'auguste messagère,
Mais je veux et dois sur ce point
Te parler net: ne sais-tu point
Que je suis fille de la brigue,

Et que j'élève aux cieux l'intrigue
Pour fouler ou jeter au vent
Tout haut mérite encor vivant ?
Ne sais-tu point..... — Je sais, Madame,
Tout ce qui reste dans votre âme
De conscience et de vertu,
Mais enfin je veux..... — Que veux-tu ?

— Je veux pour patron de mon livre,
Non un grand, qui le fasse vivre
De son crédit ou de l'encens
De ses flatteurs vils et puissans;
Mais un grand que l'orgueil renie,
Et contre qui la calomnie,
Fille implacable de l'enfer,
Aura meurtri sa main de fer.

Je veux un homme dont la bouche,
Organe de la vérité,
Ne doive à l'infidélité
Aucun succès ni vain ni louche,
Et qui, fort de sa loyauté,
Sans craindre ni la liberté
Ni des tyrans l'humeur farouche,
Sache ennoblir tout ce qu'il touche,
Et mettre avec sévérité
Tous les extrêmes de côté.
Je veux que la littérature,
Les beaux-arts et l'agriculture
Lui doivent leurs progrès aussi;
Je veux que rien n'ait obscurci
Le moindre rayon de sa gloire,
Et que son nom soit dans l'histoire.
Mais ce cœur que rien n'ébranla

Qui jamais ne dissimula,
Cet homme excellent que j'honore,
Eh bien.... Je le voudrais encore
Au pouvoir malgré tout cela.

— Où donc trouver cet homme là?
Reprit encor la noble reine;
En vérité j'aurai grand peine
A découvrir ce phénomène:
Voyons pourtant par-ci par-là.

Elle dit, et puis s'envola.

Après une course incertaine
Dans mainte région lointaine
Où la vertu se signala,
Elle revint tout hors d'haleine,
Plana quelque temps sur la plaine,
Puis sa trompette rappela.
Le peuple alors s'y rassembla:
Decaze était seul dans l'arène,
Et devant sa cour souveraine
La Renommée ainsi parla:

— Je l'ai trouvé, tiens, le voilà,
Dit-elle en me montrant le sage
Dont je voulais le patronage;
C'est lui qui de tous, sous les cieux,
Me paraît entendre le mieux
Les principes et le langage
Du stoïcique aréopage,
Où tes vers furent inspirés;
Il mérite bien ton hommage;
Fais-lui donc accueillir le gage

Des sentimens purs et sacrés
Dont tes accens sont pénétrés.
Il sut enchaîner la licence,
Il sut restreindre la puissance
Et des Tarquins et des Brutus.
L'impiété, le fanatisme,
L'anarchie et le despotisme,
Ses ennemis, sont abattus.
Les rois, vengés d'un vain caprice,
Sur le trône de la justice
Déjà rappellent ses vertus;
Et moi, souveraine interprête,
Je viens déposer sur sa tête
Le laurier de Cincinnatus.

VIE

DE PERSE.

Perse (Aulus Persius Flaccus) naquit l'an 34 de J. C., sous le règne de Néron; selon les uns, à Volterre en Toscane, et selon les autres, à Tigulia dans la Ligurie, d'une famille de chevaliers ancienne et illustre. Il était encore dans le bas âge, lorsque son père mourut; sa mère se remaria à Fusius, chevalier romain, et devint veuve une seconde fois peu de temps après.

A l'âge de douze ans, Perse fut envoyé à Rome, et confié au grammairien Remmius Palémon et au rhéteur Verginius Flaccus. Trois ou quatre ans après, il fut mis entre les mains du

philosophe stoïcien Annæus Cornutus, par lequel son mérite naissant fut bientôt apprécié, et qui prit un si grand intérêt pour son élève, qu'il se l'attacha et vécut depuis avec lui dans la plus étroite intimité. Il eut aussi, dans la suite, pour amis Cæsius Bassus, poète lyrique dont il est fait mention dans la sixième satire, Calpurnius Statura, Servilius Nonianus, et Lucain, qui faisait surtout de lui le plus grand cas. Il se lia plus tard avec Sénèque, dont il n'apprécia que faiblement le génie. Pætus Thraséas, que Tacite appelle la vertu même, époux de la célèbre Arie, cousine de notre poète, conçut aussi pour lui beaucoup d'estime et d'attachement; ils faisaient même ensemble de fréquens voyages.

Outre les amis que son mérite et la douceur de son caractère lui avaient attirés, Perse avait acquis la considération publique par la pureté de sa morale, par son amour pour la vertu et par sa probité à toute épreuve. Il vécut même dans une chasteté bien rare et vraiment digne d'éloges dans un siècle où la dépravation des mœurs, tolérée et poussée alors à Rome jusqu'au cynisme, y était presque devenue en honneur. A ces qualités de l'esprit, il joignait toutes celles du cœur : il était bon fils, bon frère, bon ami, et ses seules passions furent, jusqu'à ses derniers instants, l'a-

mitié, l'amour de l'étude, le mépris du ridicule et la haine du vice.

Il mourut à l'âge de vingt-huit ans, l'an 62 de J. C., emportant avec lui l'estime et les regrets de tout ce qu'il y avait alors à Rome de plus recommandable parmi les philosophes et les hommes de lettres. Après avoir laissé une bonne partie de sa fortune à sa mère et à ses sœurs, il institua pour légataire Cornutus, son maître et son ami, qui acquit ainsi le droit de disposer du reste de ses biens selon sa volonté. Cet héritage consistait en une somme considérable d'argent, et en une bibliothèque composée de 700 volumes, ce qui était pour ce temps un objet d'un grand prix. Cornutus accepta les livres et laissa le reste aux sœurs du poète. Le philosophe fut aussi chargé de rédiger ses ouvrages; mais il remit ce soin trop délicat à Cæsius Bassus, qui, secondé par ses conseils, en fit supprimer tout ce que Perse avait composé dans sa première jeunesse, pour ne conserver que son livre de Satires, qui fut depuis mis en ordre et publié par lui.

Ce même Cornutus, que son jeune ami consultait toujours dans ses compositions, lui avait, dit-on, conseillé de substituer à ces mots:

.... Auriculas asini Mida rex habet.

ceux-ci qui sont parvenus jusqu'à nous dans le texte :

.... Auriculas asini quis non habet ?

afin, disait-il, que Néron ne pût y démêler l'application que le poète avait en effet eu l'intention d'y faire. Qui sait même, car nous n'avons rien de bien précis sur le genre de la maladie dont il est mort, si cet excellent satirique, enlevé dans toute la vigueur d'un âge que devait raffermir encore une vie pure et réglée, n'a point été une des victimes secrètes de ce monstre? Toutefois, comme nous n'avons à l'appui de cette assertion d'autre indice que celui du caractère à la fois cruel, soupçonneux et vindicatif du tyran, bien que l'exécration que la postérité lui a justement vouée soit de nature à ce qu'un crime de plus n'y ajouterait rien, nous ne pouvons hasarder le fait que comme conjectural.

Quoi qu'il en soit, il est bien à regretter pour les lettres que Perse leur ait été enlevé si jeune; et on juge facilement, par la gloire que ses seules Satires lui ont méritée, de celle qu'il aurait pu s'acquérir, par d'autres écrits, dans un âge plus avancé.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

Ce ne fut pas sans hésitation et sans défiance de moi que je conçus le hardi projet de reproduire en vers français un poète latin d'autant plus difficile à traduire que son extrême concision, en outre de l'obscurité qu'elle met au développement de ses pensées, est une particularité qui ne peut que très-imparfaitement être rendue en notre langue. Mais, quelque faible qu'ait été l'espoir que mon plan dût attacher à sa réussite, je n'ai réellement et bien profondément senti les

obstacles que j'avais d'abord fait tout mon possible pour ne pas regarder comme insurmontables, qu'après que j'y ai été engagé ; et, si l'amour-propre de la difficulté vaincue n'y eût point apporté bien vîte son merveilleux stimulant, il est à présumer que je serais resté sur mes pas dans la carrière que je m'étais tracée et dont il n'est permis qu'au public de juger si j'ai atteint le but.

Je me suis fait à moi-même, dans mon travail, deux sévères lois presqu'incompatibles, et qui m'ont paru pourtant indispensables, j'ai voulu ne point me séparer des idées, de l'intention et même des tournures grammaticales de mon auteur, sans pour cela affecter de le traduire littéralement. Toute traduction littérale est pour un poète une mer semée d'écueils, où, si le pilote ne reste point en chemin, le moins fâcheux accident qui puisse lui arriver est celui de faire naufrage au port. Cependant, si celui qui est bien pénétré de cette vérité, lorsqu'il est sur le point de s'embarquer, considère de loin, d'un œil craintif et prévoyant, tous les dangers qui l'attendent dans son voyage, au lieu de suivre la route qui lui est tra-

cée, il en prend une autre; il choisit, il est vrai, celle qui lui en paraît la plus voisine; mais, quelque bonne qu'elle soit, elle n'est proprement que la sienne; dès lors il rabaisse son talent à une tâche presque humiliante, et devient, sinon un vil plagiaire, du moins un servile imitateur. Toutefois, je conviens que ce dernier parti ne serait pas le moins propre à lui valoir la reconnaissance de son siècle, s'il pouvait, sur une ligne toute différente de celle de son modèle, marcher toujours parallèlement avec lui; mais, dans ce cas, il deviendrait son égal, et ferait bien mieux de n'employer les facultés de son génie qu'à inventer et non à copier: car, qu'importe au public qu'un auteur lui fasse ou non le sacrifice de son amour-propre, pourvu qu'il puisse trouver quelque plaisir à lire son ouvrage? On ne sait pas toujours gré aux écrivains de la pureté de leurs intentions; et, en poésie comme en peinture, on ne juge l'artiste que sur le tableau. D'ailleurs, que de temps et de peines perdus pour si peu de satisfaction et de gloire! que d'entraves pour arriver à un demi-triomphe! Si l'on a des ressources

en soi-même, si l'on peut puiser dans son propre fonds, n'a-t-on pas plus de mérite, et ne trouve-t-on pas plus de douceur dans le fruit que l'on a retiré de son talent personnel que de celui d'un étranger? Est-il plus flatteur, lorsqu'on peut rivaliser de succès avec les autres, de ne devoir qu'à eux seuls celui de ses travaux, à peu près comme cet esclave qui semble vouloir prendre part à la gloire de son maître qu'on vient de couronner à ses yeux? Quoi qu'il en soit, ces réflexions ne sont applicables qu'au copiste imitateur et non au simple traducteur qui, indépendamment du mérite qu'il peut montrer dans un ouvrage traduit, peut avoir encore le sien propre et en recevoir le prix. J'en conclus seulement qu'il est maladroitement inutile de prendre un modèle quand on veut peindre ses propres images.

Véritablement on ne peut disconvenir qu'il n'y ait bien des considérations à observer et bien des difficultés à vaincre toutes les fois que l'on veut traduire en vers un poète quel qu'il soit; et ces considerations comme ces difficultés se présentent en foule dans l'ouvrage de Perse. A faire tant que de

s'imposer la tâche pénible de traducteur, avec lui, quel parti prendre ? quelle route suivre ? quelles ressources employer ? D'un côté, doit-on marcher sur les traces de M. *Lenoble* qui, tout en se disant traducteur de notre poète, poussa la liberté sans frein jusqu'à mêler aux idées de son auteur les siennes propres, (lesquelles, bonnes ou mauvaises, n'en dénaturent pas moins le sens) et qui n'a pas craint d'y faire intervenir des personnages vivans de nos jours ? Non, sans doute : il vaudrait mieux faire, bien ou mal, la satire des mœurs de son siècle. D'un autre côté, doit-on s'attacher à rendre si fidèlement le texte, qu'il faille s'interdire toute heureuse substitution ou juste rectification dans les passages où le génie de la langue présente à nos idées reçues des tournures qui sont propres à la littérature des anciens, mais que notre poésie nous interdit impérieusement ? Non, sans doute, encore : autant et mieux conviendrait-il de traduire tout uniment en prose. (1)

(1) Osera-t-on soutenir, dit M. Maillet-Lacoste, qu'il n'y a plus de traduction du moment que la pensée d'autrui n'est pas rendue

Pour éviter ces deux extrêmes également condamnables, j'ai dû prendre le terme moyen, et, sans trop m'éloigner de la pensée de mon auteur, je ne me suis pas toujours fait un servile devoir de le rendre à la lettre dans tous ses détails, jusques dans ses écarts ou dans ses licences; je me suis seulement alors borné à communiquer de mon mieux le fond de l'idée.

avec sa forme primitive ? Ce serait bien là se former une idée absurde de la traduction; puisque ce serait vouloir que le génie d'une langue fût le génie d'une autre. Reproduire la pensée d'autrui, voilà mon devoir : chercher, pour la reproduire, la forme la plus heureuse, voilà mon droit. Si la forme déjà trouvée dans la langue étrangère est la plus heureuse dans la mienne, je fais preuve de goût, lorsque je la conserve; si non, je fais preuve de goût lorsque je cherche, et de talent lorsque je trouve une forme plus convenable. Ce privilége de changer les formes peut aller jusqu'à remplacer la période par le trait, et le trait par la période; et même dans quelques circonstances, bien rares, il est vrai, avec les grands écrivains, jusqu'à faire saillir des oppositions dont l'auteur n'a présenté que des élémens épars, jusqu'à dessiner vivement une image qu'il n'a fait qu'ébaucher. Votre loi dans ces transformations, est de renfermer la pensée primitive dans un cadre au moins aussi resserré que celui où l'a renfermée l'auteur. Si, conservée dans sa substance, elle est améliorée dans sa forme; si, par là, vous atteignez mieux le but que s'est proposé l'auteur lui-même, vous êtes absous par la victoire. Je vais plus loin : on ne peut pas même vous accuser alors d'être tant soit peu sorti de vos devoirs de traducteur; au contraire, vous êtes l'interprète par excellence, puisque vous avez dit ce que l'auteur voulait dire, et que vous l'avez mieux dit.

En effet, qui oserait jamais traduire textuellement en vers français le tableau de l'avare que Perse a fait dans sa 4e satire ? C'est Alcibiade qui tourne en ridicule le riche Vectidius (1). Ou, quelques vers après, dans la même satire, qui aurait jamais le courage de rendre sans périphrases, dans un livre moral, soit en vers, soit en prose, le passage suivant ? (2)

Tu, cum maxillis balanatum gausape pectas,
Inguinibus quare detonsus GURGULIO extat ?

Me permettrez-vous d'en faire la traduction ? la voici :

« Tandis que vous peignez et chargez d'essences les poils de votre joue, pourquoi votre » CHARANÇON se montre-t-il sur vos aines dégarni » des siens ? »

Il y a dans les langues, comme dans les modes, dans les lois et dans les usages, un type de convenance qui dépend uniquement des temps et

(1) Voyez les notes de la quatrième satire où ce passage est cité.

(2) M. Raoul a trouvé plus commode de le supprimer.

des lieux ; et telles expressions ou tournures de style nous paraissent aujourd'hui en France triviales ou déplacées, qui, il y a dix-huit siècles, et dans une autre nation, pouvaient fort bien être trouvées élégantes, énergiques et même sublimes.

Je pourrais citer un grand nombre de passages qui, à cet égard, ne laisseraient dans Perse aucun espoir de salut à la traduction littérale ; mais je me bornerai à en transcrire encore un seul au lecteur, pour lui faire juger jusqu'à quel point je puis être fondé ou non dans l'observation que je lui fais. Le poète latin, tournant en ridicule un autre avare, s'exprime ainsi dans sa sixième satire :

> ..... solis natalibus est qui
> Tingat olus siccum muria vafer in calice empta,
> Ipse sacrum irrorans patinæ piper, ...

(C'est à dire en prose française) : « L'un d'eux, » seulement le jour anniversaire de sa naissance, » assaisonne un légume sec avec un peu de » saumure que, par calcul, il a achetée au pot ;

» et arrose lui-même le plat avec une pincée de
» son poivre auquel il semble ne toucher que
» comme à un objet sacré. »

Je conviens que ce tableau, quoiqu'un peu trivial et puéril, peint fidèlement l'action d'un avare qui, le jour de sa fête, traite chez lui quelques convives; mais notre poésie a de rigoureuses lois que nous sommes obligés de suivre, bon gré mal gré, et desquelles nous ne saurions nous écarter sans encourir le danger d'être condamnés par les gens de goût et par les littérateurs éclairés qui sont les juges infaillibles des écrivains et de leurs traducteurs.

« Qu'on interroge, dit Dalembert, ceux de
» nos grands poètes qui ont fait passer avec
» succès dans notre langue quelques beaux *endroits*
» de Virgile ou d'Homère : combien de fois
» ont-ils été forcés de substituer aux idées qu'ils
» ne pouvaient rendre, des idées également heu-
» reuses et puisées dans leur propre fonds, de
» suppléer aux vers d'image par des vers de
» sentiment, à l'énergie de l'expression par la

» vivacité des tours, à la pompe de l'harmonie
» par des vers pensés ? »

Il cite pour exemple ces vers de Virgile sur les malheureux qui se sont donné la mort :

..... Qui sibi lethum
Insontes peperêre manu, lucemque perosi
Projecêre animas.

Détestant la lumière, ils ont, dit le poète, jeté la vie loin d'eux. L'habile traducteur y a substitué ces deux beaux vers :

Ils n'ont pu supporter, faibles et furieux,
Le fardeau de la vie imposé par les Dieux.

« Peut-être est-il difficile, poursuit Dalembert,
» de décider auquel des deux poètes on doit
» donner la préférence ; mais il est aisé de voir
» que les vers français ne sont nullement la
» traduction des vers latins. Traduire un poète
» en prose, c'est mettre en récitatif un air me-
» suré ; le traduire en vers, c'est échanger un
» vers mesuré en un autre qui peut ne lui céder
» en rien, mais qui n'est pas le même. D'un-

» côté, c'est une copie ressemblante, mais faible;
» de l'autre, c'est un ouvrage sur le même sujet
» plutôt qu'une copie. »

Rien n'est plus juste que ce raisonnement et ces comparaisons : seulement la dernière proposition me paraît un peu exagérée ; et il me semble qu'il n'est pas impossible de remédier en partie à l'inconvénient qui résulte de la traduction en vers. Un poète qui sait bien manier sa langue, un littérateur dont le style et le goût auront déjà été exercés par le travail, saura employer à propos dans ses traductions les ressources de l'art et les tournures dont son modèle se serait lui-même servi s'il avait écrit de son temps ; et, par cela même, les vers qu'il traduira seront quelque chose de plus qu'un *ouvrage sur le même sujet.* Mais ce n'est qu'en possédant ce rare don de la nature, plutôt qu'en faisant de longs efforts pour y suppléer, que l'on pourra parvenir à traduire un poète quelconque, je ne dis pas avec perfection, mais seulement avec succès.

Car, qu'on ne croie pas, quel que soit le talent de l'interprète, de jamais trouver une

traduction sans défauts, c'est-à-dire qui soit à la fois fidèle et correcte. Il y a d'excellentes traductions de Virgile et d'Homère; mais il n'y en a pas plus de parfaites qu'il n'existe de parfaites copies des tableaux de Raphaël et de Michel-Ange. Le génie de l'artiste est sa propriété, comme une découverte appartient à celui qui en est l'inventeur; et si le second reçoit un brevet de son souverain, la gloire est celui du premier, qui est couronné par le temps et la renommée. Ce n'est pas que je veuille ôter au bon traducteur le droit qu'il a sur la reconnaissance publique, ainsi que le degré de mérite qui peut lui être départi : au contraire; mais ce n'est que de la reconnaissance, ou tout au plus un mérite relatif. Toutefois, on devrait lui en accorder d'autant plus que sa tâche est pénible, et qu'en lui rapportant peu de gloire elle offre le double avantage d'instruire les hommes et de satisfaire à leur curiosité.

Quel Français un peu éclairé ne sera pas reconnaissant à Delille de nous avoir laissé une si belle traduction des Géorgiques de Virgile?

quel Anglais ne le sera pas à Pope d'en avoir fait une si bonne de l'Iliade d'Homère? Certes, ce sont-là deux bien grands traducteurs; mais leurs vers, quelque pleins de beautés qu'ils soient, ne peuvent encore nous donner qu'une faible idée du génie de leurs sublimes modèles.

Le style de Perse est concis et serré; mais cette qualité, poussée quelquefois trop loin, le rend obscur à la première lecture, et l'a souvent fait juger avec beaucoup de sévérité. On rapporte que saint Jérôme ne pouvant comprendre certain passage de ses satires, les jeta brusquement au feu, en disant : « Brûlons-les, pour les rendre claires! » Saint Ambroise, dans le même cas, dit à son livre : « Puisque tu ne veux pas être compris, je ne veux pas non plus te comprendre. » (*Si non vis intelligi, non ego volo te intelligere.*) D'autres, sans traiter Perse avec autant de rigueur, ne l'ont pas plus ménagé dans leurs jugemens, à cause de la difficulté qu'ils ont éprouvée à en apprécier le mérite. Quelques-uns même, et ceux-ci sont du plus petit nombre, ont blâmé la sécheresse et

la rigidité de sa morale, à leur avis peu consolante ; le tout, sans doute, par les mêmes motifs que les premiers, mais avec moins de franchise ; ou peut-être encore afin de n'être pas obligés d'avouer leur propre faiblesse. Quoi qu'on puisse dire de ces divers jugemens, il est facile de voir qu'ils ont été, le plus souvent, dictés par le dépit de la paresse ; et que notre poète n'offre pourtant pas au traducteur des difficultés si grandes qu'avec de la méditation et de la persévérance on ne puisse parvenir à les vaincre : certes, elles en valent bien la peine. Une chose qui pourrait, en quelque sens, rendre plus juste l'accusation que l'on fait à Perse de son obscurité, ce serait cette foule d'interlocuteurs qu'il met en scène à tout propos, qui se croisent et se choquent de telle sorte entre eux et avec lui-même, que l'on est quelquefois tenté de changer leur place et réduit à les confondre. Ce défaut se présente sous un point de vue bien défavorable dans la cinquième satire sur *la liberté* où l'Avarice et la Volupté personnifiées viennent prendre place dans le dialogue avec le narrateur, de manière à ce qu'on

les confond avec lui et ses personnages. Il est presqu'impossible, même avec le secours des traits ou des guillemets qu'il faut y adapter, quoiqu'ils ne soient pas dans le texte, d'exposer son tableau sous des couleurs parfaitement pures et nettes. Je crois pourtant y avoir assez heureusement remédié par l'opposition du singulier au pluriel du pronom personnel *vous* dont notre langue nous a laissé la faculté du choix, selon l'occasion et le besoin; ressource que n'avaient pas les Latins chez qui le tutoîment était général.

Tout en convenant sur ce point de l'obscurité de Perse, si on ne craignait pas de lui faire injure en voulant le disculper sur le reproche qu'on lui en fait trop exclusivement, que de moyens n'aurait-on pas pour arriver à ce but avec succès? On ferait remarquer d'abord le soin qu'il a été obligé de mettre à cacher sous le voile de l'allégorie tous les traits qu'il voulait diriger contre Néron; et son livre en est plein. Ensuite on ferait observer la licence avec laquelle ses premiers éditeurs ont traité son manuscrit, qui n'était, dit-on, dans le principe, qu'une seule

satire dont ils jugèrent à propos de faire six pièces distinctes, ce qui peut bien n'avoir pas nui au mérite intrinsèque de l'ouvrage, mais dont l'opération était au moins sujette à bien des erreurs qui lui seraient étrangères. En troisième lieu, on objecterait pour sa défense la concision même, quoique souvent un peu outrée de son style; concision dont on lui fait un reproche, laquelle lui est propre et n'était nullement considérée, de son temps, comme un défaut, mais qui le devient en apparence par l'éloignement ou l'opposition de notre siècle avec celui auquel il écrivait, et plus encore par l'amour-propre de notre intelligence blessée.

Résumons-nous : en soumettant aux yeux du public éclairé une traduction en vers français des satires de Perse, je suis loin d'avoir eu la présomption de lui offrir un ouvrage qui pût avoir des droits incontestables à ses suffrages. Faire tous mes efforts pour identifier mes sentimens et mes expressions avec ceux de mon modèle; tâcher de bien comprendre sa pensée et ses principes de morale pour éviter d'introduire

de choquantes disparates à la place des modifications indispensables dont son style est condamné à subir les variétés par la traduction ; me rapprocher de son caractère local et même de ses inspirations autant qu'il serait en mon pouvoir et que notre langage poétique nous le permet ; ne m'en écarter, avec une juste réserve et un scrupuleux ménagement que lorsque le cas l'exigerait et lorsqu'il se présenterait à mon esprit des substitutions heureuses ; ne jamais me détacher du lieu de la scène, des mœurs ou des usages de l'époque à laquelle il écrivait ; ne produire enfin, par toutes les ressources que l'art peut fournir à mes faibles lumières, que ce qu'il m'est permis de me figurer que mon auteur eût écrit lui-même de son temps dans notre langue, s'il l'avait connue ; voilà quelles ont été les bases sur lesquelles j'ai établi mon édifice qui, malgré toutes ces précautions, ne sera encore qu'un bien frêle monument pour la postérité. J'en ai fait l'essai pour me satisfaire moi-même et dans l'espoir d'être utile à mon pays ; j'en serai content s'il me sait quelque gré des efforts que j'ai faits dans

cette dernière vue ; et je me croirai largemennt payé de mes peines si, après un scrupuleux examen, il ne juge point qu'elles ont été tout-à-fait infructueuses.

ARGUMENTUM ARGUMENTORUM.

Prima leves carpit vates, mollumque Neronem.
Carpit avariciæ mala vota precesque secunda.
Tertia desidiam juvenum fastusque lacessit.
In quarta stultus rex censoresque notantur.
Cornutum laudans aperit penultima servos.
In sexta heredi taxat nimium cumulantem.

PROLOGUS.

Nec fonte labra prolui caballino,
Nec in bicipiti somniasse Parnasso
Memini, ut repente sic Poeta prodirem.
Heliconiadasque, pallidamque Pirenem
Illis relinquo, quorum imagines lambunt
Hederæ sequaces : ipse semi paganus
Ad sacra vatum carmen affero nostrum.

Quis expedivit psittaco suum KAIPE ?
Corvos quis olim concavum salutare,
Picasque docuit verba nostra conari ?
Magister artis, ingeniique largitor
Venter, negatas artifex sequi voces.
Quod si dolosi spes refulserit nummi,
Corvos Poetas, et poetridas picas
Cantare credas Pegaseium melos.

PROLOGUE.

Je n'ai pas bu de l'eau de l'Hippocrène,
J'ai peu rêvé sur le double Hélicon :
Je cède aux fils favoris d'Apollon
Les fruits du Pinde et la pâle Pirène ; (1
Et cependant j'ose entrer dans l'arène :
Faible et sans nom, je vais sur leurs autels,
Mêler ma voix aux chants des immortels.

Qui fit parler le perroquet, la pie,
Le corbeau même, et quel puissant génie
Put leur apprendre à nous dire : *bonjour ?*
C'est un grand maître, un Dieu qui, tour-à-tour,
Fait chanter l'homme et fait parler les bêtes ;
C'est le besoin, aiguillon des poètes. (2
Faites briller de l'or devant leurs yeux,
Pie et corbeau seront vos interprètes,
Et vous rendront des sons mélodieux.

NOTES

DU PROLOGUE.

❀

1) Les fruits du Pinde et la pâle Pirène.

La fontaine de Pirène était à Corinthe; elle fut consacrée aux muses et tirait son nom de Pirène, fille d'Œbalus, laquelle fut si inconsolable de la perte de son fils Cenchrius que les dieux, touchés de sa douleur, la changèrent en fontaine.

2) C'est le besoin, aiguillon des poètes.

Le fond de ce prologue est une véritable énigme pour les commentateurs. Il serait, en effet, assez difficile de deviner le motif de cette justification que le poète y adresse au public d'avoir composé ses satires. Qu'entend-il par ce mot *venter* ? D'un côté, serait-ce la faim, la nécessité ? Mais, comme Perse jouissait à Rome d'une fortune indépendante, cette

interprétation ne serait admissible qu'autant que l'on supposerait que son intention, dans le cas qu'il eût voulu publier ses œuvres de son vivant, eût été de garder l'anonyme, afin d'échapper aux poursuites de Néron, qui y est assez maltraité, et, par ce moyen, de détourner de lui les cruels effets de sa vengeance. D'un autre côté, ce mot *venter* ne serait-il employé là que dans un sens figuré pour exprimer ce besoin, cette ardeur naturelle qui entraîne impérieusement vers son art tout génie que la nature a inspiré ? Mais, dans ce sens, de quelle vraisemblance et de quel rapprochement pourrait être, à la fin du prologue, la singulière comparaison que Perse y fait entre les poètes et les corbeaux ou les pies qui, dit-il, lorsqu'on leur montre de l'or, font entendre des chants mélodieux ?

> **Quod si dolosi spes refulserit nummi,**
> **Corvos poetas, et poetridas picas**
> **Cantare credas Pegaseium melos.**

On ne sait vraiment de quel côté doit pencher la balance ; et l'interprète le plus habile ne saurait être, à mon avis, que très embarrassé. Quoi qu'il en soit, cette recherche, d'ailleurs étrangère au fond de l'ouvrage, devient pour nous un objet de pure curiosité, et ne doit nous arrêter que superficiellement.

RÉSUMÉ

DE LA PREMIÈRE SATIRE.

Perse est sensé avoir été interrompu par un de ses amis dans la lecture qu'il veut lui faire de quelque pièce de vers satirique contre les mœurs de son temps et que celui-ci prétend qu'on ne lira pas. Cette brusque interruption donne lieu à cette première satire, en forme de dialogue, qui se passe entre lui et cet ami. Cette critique est dirigée, en général, contre tous les mauvais poètes, mais elle semble avoir été adressée en particulier, et sous des traits cachés, à Néron qui s'occupait aussi de poésies et affectait de combler de faveurs tous les savans de son empire qui vantaient ses vers. L'auteur y peint d'abord la manière ridicule par laquelle les Romains avaient coutume de faire, en présence d'un nombreux auditoire, la lecture de leurs ouvrages lorsqu'ils voulaient les publier; il y fronde leur insatiable orgueil, leur stupide aveuglement, leur style boursoufflé et emphatique, leurs entreprises téméraires et présomptueuses; il censure les vieillards en proie eux-mêmes à la manie des vers, et leur mauvais goût gagnant les bancs de l'école. Les auteurs et leurs écrits y sont désignés; leurs vaines extravagances y sont signalées. L'auteur s'y plaint de ce que l'éloquence est devenue de son temps un art purement de forme et de mode. Tout enfin jusqu'aux lectures et aux déclamations forcées y est par lui plaisamment tourné

en ridicule. Ensuite, sur l'observation des dangers que son adversaire lui présage d'une trop sévère franchise dans ses jugemens critiques, il lui cite, pour toute défense, l'exemple de Lucile et d'Horace dont les traits caustiques et mordans ont recueilli les suffrages de leur siècle et de leur postérité. Mais, comme son ami s'obstine dans le conseil qu'il lui a d'abord donné de ne point montrer ses vers en public, plein de dépit contre lui et contre le goût moderne, il termine sa satire en lui désignant la classe des lecteurs auxquels seuls il cherche à plaire, et ceux par lesquels il lui importe fort peu d'être apprécié.

SATIRÆ PERSII.

SATIRA PRIMA.

IN SCRIPTORES INEPTOS.

PERSIUS, AMICUS PERSII.

PERSIUS.

« O curas hominum ! ô quantum est in rebus inane ! »

AMICUS.

Quis leget hæc ? . . .

PERSIUS.

Min' tu istud ais ?

AMICUS.

Nemo, Hercule.

SATIRES DE PERSE.

SATIRE PREMIÈRE.

CONTRE LES MAUVAIS ÉCRIVAINS.

PERSE, UN AMI DE PERSE.

PERSE.

« O folie! ô néant! ô vanité des hommes !
« Que de soins superflus dans le siècle où nous sommes ! »

L'AMI.

Dieu! qui lira jamais de tels vers ?

PERSE.

Est-ce à moi
Que vous parlez ainsi ?

L'AMI.

Personne, sur ma foi!

PERSIUS.

Nemo ?

Vel duo, vel . . .

AMICUS.

Nemo. Turpe et miserabile !

PERSIUS.

Quare ?

Næ mihi Polydamas, et Troiades Labeonem
Prætulerint ! Nugæ. Non, si quid turbida Roma
Elevet, accedas : examenve improbum in illa
Castiges trutina : nec te quæsiveris extra.
Nam Romæ quis non. . . ? ah, si fas dicere. . . ! sed fas
Tunc, cum ad canitiem, et nostrum illud vivere triste
Aspexi, et nucibus facimus quæcumque relictis,
Cum sapimus patruos ; tunc. . . tunc. . . ignoscite.

AMICUS.

Nolo.

PERSIUS.

Quid faciam ? Sed sum petulanti splene cachinno.
Scribimus inclusi, numeros ille, hic pede liber,
Grande aliquid, quod pulmo animæ prælargus anhelet.
Scilicet hæc populo, pexusque, togaque recenti,
Et natalitia tandem cum sardoniche albus,
Sede leges celsa, liquido cum plasmate guttur

PERSE.

Personne ?... oh ! j'aurais bien quelques...

L'AMI.

Pas un, vous dis-je.
C'est mauvais, pitoyable...!

PERSE.

Eh pourquoi ce vertige ?
Certes, Polydamas et le peuple troyen (1
Ont pu me préférer Labéon ; c'est fort bien. (2
Mais Rome m'aurait-il condamné ? j'en appelle,
10 Sans vouloir redresser sa balance infidelle,
Sur l'exemple d'autrui n'allez pas vous régler ;
Car dans Rome, qui peut... si je pouvais parler !...
Mais comment me tairais-je alors que tout s'oublie ?
Quand je vois des vieillards guidés par la folie,
Et des auteurs d'un jour s'ériger en Caton,
Alors.... alors, au moins, vous m'excuserez.

L'AMI.

Non.

PERSE.

Mais qui n'en rirait pas ? un homme qui compose
Est enfermé sous clé ; qu'il fasse ou vers ou prose
Il lui vient de ces traits sublimes et profonds,
20 De ces traits.... merveilleux, qui ne sont que bouffons.
Est-ce là ce qu'un jour, pour vous grand jour de fête, (3
Bien vêtu, bien peigné, d'une voix claire et nette,
Sur un siége, au milieu d'un conseil de flatteurs,
Vous irez faire entendre à vos chers auditeurs ?

Mobile collueris, languenti fractus ocello?
Hic neque more probo videas, neque voce serena
Ingentes trepidare Titos, cum carmina lumbum
Intrant, et tremulo scalpuntur ubi intima versu.
Tun' vetule, auriculis alienis colligis escas?
Auriculis quibus et dicas, cute perditus, ohe!

AMICUS.

Quo didicisse, nisi hoc fermentum, et quæ semel intus
Innata est, rupto jecore, exierit caprificus?

PERSIUS.

En pallor, seniumque! ô mores! usque adeo ne
Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter?

AMICUS.

At pulchrum est digito monstrari et dicier: *Hic est.*
Ten' cirratorum centum dictata fuisse
Pro nihilo pendas?

PERSIUS.

Ecce inter pocula quærunt
Romulidæ saturi, quid dia poemata narrent.
Hic aliquis, cui circum humeros hyacinthina læna est,
Rancidulum quiddam balba de nare locutus,
Phyllidas, Hypsipylas, vatum et plorabile si quid

Malgré tous ces apprêts à votre vain caprice
Vous ne prétendez point que le sage applaudisse,
Ni que nos fiers Titus pâment à vos accents
Comme aux obscénités qui chatouillent leurs sens. (1
Croyez-moi, gardez-vous de n'employer vos veilles
30 Qu'à repaître de sons les perfides oreilles
De ceux à qui vous même, enfin rassasié,
Vous demanderiez grâce, et grâce par pitié.

L'AMI.

Pourquoi donc au travail consumer son jeune âge
Si, comme le froment ou le figuier sauvage
Qui percent leurs prisons et rompent leurs liens,
L'homme ne peut un jour briser aussi les siens ?

PERSE.

Ah ! voilà donc pourquoi l'étude vous dévore ?
Etre savant n'est rien si le monde l'ignore !

L'AMI.

Mais n'est-il pas fort beau que l'on vous montre au doigt ?
40 D'entendre le public, dès qu'il vous aperçoit,
S'écrier : *le voilà !....* Puis je voir sans ivresse
Que ce sont mes écrits qu'on dicte à la jeunesse ?

PERSE.

Voyez les descendans du fondateur romain
Lisant vos vers pompeux la bouteille à la main !
Sous un brillant manteau déjà l'un d'eux, à table,
Bégaie, en nasillant, le récit lamentable
Des amours d'Hypsipyle et de ceux de Phyllis, (5
Poèmes surannés par le bon goût proscrits.
Du haut de son palais sa langue délicate

Vos, ô patricius sanguis, quos vivere fas est,
Occipiti cæco, posticæ occurrite sannæ.
— Quis populi sermo est? — Quis enim? Nisi carmina molli
Nunc demum numero fluere, ut per læve severos
Effundat junctura ungues. Scit tendere versum
Non secus ac si oculo rubricam dirigat uno;
Sive opus in mores, id luxum, et prandia regum
Dicere, res grandes nostro dat musa poetæ.

Ecce modo heroas sensus afferre videmus
Nugari solitos græce, nec ponere lucum
Artifices, nec rus saturum laudare, ubi corbes,
Et focus, et porci, et fumosa Palilia fœno:
Unde Remus, sulcoque terens dentalia, Quinti;
Quem trepida ante boves dictatorem induit uxor,
Et tua aratra domum lictor tulit.... Euge, poeta.

Est nunc Brisæi quem venosus liber Accî,
Sunt quos Pacuviusque et verrucosa moretur
Antiopa, *ærumnis cor luctificabile fulta.*
Hos pueris monitus patres infundere lippos

Comme le ventre épais que surchargent vos ans.
O Janus, grand Janus! monarque à double face! (6
Derrière toi, du moins, nul n'a fait la grimace, (7
Ni le bec de cigogne ou la langue de chien,
Ou les oreilles d'âne!.... O sang patricien!
Race qui n'a point d'yeux par derrière la tête,
Et qui vis sans cela, crains la bouche indiscrète
Qui déchire à l'écart et flatte ouvertement!
— Que dit-on de mon livre? — On dit qu'il est charmant!
Que vos vers sont si doux, si purs, si pleins de grâce
Que l'œil sec du critique y cherche en vain la trace
Du plus léger défaut; que le goût le plus fin
Règne en tous vos écrits; que votre muse enfin,
Quel que soit en ses chants le sujet qui l'anime,
Dans le tableau du monde est constamment sublime. »

Voilà bien les flatteurs; mais aussi voyons-nous (8
De jeunes écrivains, d'un vain succès jaloux,
Traiter en vers pompeux un sujet héroïque,
Et dont l'art échoûrait au seul tableau rustique
D'un parc et ses troupeaux, d'un champ et ses guérets,
De nos bûchers fumant aux fêtes de Cérès;
De ces bords que Rémus habita dès l'enfance, (9
Et du chaume où, des rois dédaignant la puissance, (10
Le grand Cincinnatus, humble cultivateur,
Reçut devant ses bœufs l'habit de dictateur.....!
Courage, beaux esprits! pauvres esprits, courage!...

On voit même des gens accorder leur suffrage
Au style tortueux du bachique Accius, (11
Ou faire très-grand cas de ce Pacuvius (12
Dont la muse barbare, en son humeur tragique,
Nous peint une Antiope et touchante et comique

Cum videas, quæris ne unde hæc sartago loquendi
Venerit in linguas ? unde istud dedecus, in quo
Trossulus exultat tibi per subsellia lævis ?

Nil ne pudet capiti non posse pericula cano
Pellere, quin tepidum hoc optes audire: *decenter ?*
Fur es, ait Pedio. Pedius quid ? crimina rasis
Librat in antithesis, doctas posuisse figuras
Laudatur.—Bellum hoc !—Hoc bellum ? An, Romule, ceves ?
Men' moveat quippe, et, cantet si naufragus, assem
Protulerim ? Cantas cum fracta te in trabe pictum
Ex humero portes. Verum, nec nocte paratum
Plorabit, qui me volet incurvasse querela.

AMICUS.

Sed numeris decor est, et junctura addita crudis.

PERSIUS.

Claudere sic versum didicit: *Berecynthius Attin,*
Et *qui cæruleum dirimebat Nerea delphin,*
Sic, *costam longo subduximus Apennino.*

Dont le cœur ulcéré se repaît de douleurs !
Quand on voit des vieillards lire de tels auteurs
A de faibles enfans livrés à leurs écoles,
Faut-il tant s'étonner qu'un fatras de paroles
Se soit dans notre langue établi sans retour
Pour y former le goût des fanfarons du jour ? (13

Et vous, pour vos clients orateurs pleins d'audace,
Cherchez à les soustraire au coup qui les menace
Sans tous ces faux brillans qui, devant vos rivaux,
120 Sur vous d'un auditoire attirent les bravos.
« Vous êtes un fripon, » dit-on à la tribune
A Pédius. Fait-il une réponse ? Aucune. (14
Il cherche de grands mots, des lieux-communs usés,
Prononcés en cadence et bien symétrisés.
Alors on applaudit à ses doctes enflures,
Et, sans suivre sa cause, on vante ses figures!
C'est beau! dit-on. C'est beau! Quel mensonge! Ah, Romains!
Donnerez-vous toujours l'éloge à pleines mains? (15
Est-ce en chantant qu'un homme, au milieu du naufrage,
130 Pourra toucher mon cœur ou dissiper l'orage ?
Est-ce encore en chantant qu'il devra, hors de l'eau, (16
De son cruel malheur m'exposer le tableau ?
Point de pleurs apprêtés, mais, avant toute chose,
Si l'on veut m'émouvoir, qu'on soit vrai dans sa cause.

L'AMI.

Du poète aujourd'hui l'art est le vrai soutien.

PERSE.

Oui, témoin cette chûte : *Athis Bérécinthien !* (17
Et ce vers, pour nous peindre une vague azurée :
Le dauphin qui FENDAIT *le bleuâtre Nérée !...* (18

AMICUS.

Arma virum.... Nonne hoc spumosum, et cortice pingui?

PERSIUS.

Ut ramale vetus prægrandi subere coctum.
Quidnam igitur tenerum, et laxa cervice legendum?

Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis,
Et raptum vitulo caput ablatura superbo
Bassaris, et lynceum Mænas flexura corymbis
Evion ingeminat, reparabilis adsonat Echo.

Hæc fierent, si testiculi vena ulla paterni
Viveret in nobis? summa delumbe saliva
Hoc natat in labris, et in udo est Mænas et Attin,
Nec pluteum cædit, nec demorsos sapit ungues.

AMICUS.

Sed quid opus teneras mordaci radere vero
Auriculas? Vide sis, ne majorum tibi forte
Limina frigescant; sonat hic de nare canina
Littera.

N'est-il pas beau de dire, en langage divin, (19
140 Qu'on *arrache une côte au trop grand Apennin ?*

L'AMI.

Et notre *arma virum* du sublime Enéïde,
Le trouvez-vous aussi d'un pompeux insipide ?

PERSE.

Non, ses vers sont pareils aux rameaux éclatans (20
D'un grand liége en la terre incrusté par le temps.
Mais vous allez juger de ce style de flamme
Qu'en secouant la tête un tendre auteur déclame.

La corne a retenti du bruit sourd et confus (21
De la joyeuse orgie et des chants de Bacchus.
Le lynx est attelé : la Ménade à la fête
150 *D'un magnifique veau vient d'apporter la tête ;*
Et, le front couronné de pampres et de fleurs,
Fait mugir les échos de ses cris de fureurs !!!....

Si la mâle vigueur et le sang de nos pères
Avaient laissé chez nous quelques traces légères,
Ferions-nous de tels vers ? *Ménade ! Athis !* grands mots
Qui d'une bouche humide expirez sur les eaux,
Celui qui vous créa, célèbre à plus d'un titre,
N'a point usé ses doigts en frappant son pupitre !

L'AMI.

Mais pourquoi contre tous lancer des traits mordans ?
160 Ne redoutez-vous pas que vos soins imprudens,
Bravant ainsi des rois la froideur irascible,
N'en trouvent à leur porte un châtiment terrible ?
C'est là qu'un pauvre auteur entend gronder le chien....

PERSIUS.

Per me equidem sint omnia protinus alba.
Nil moror. Euge, omnes, omnes bene miræ eritis res.
Hoc juvat: hic, inquis, veto quisquam faxit oletum.
Pinge duos angues: pueri sacer est locus, extra
Mejite: discedo.... Secuit Lucilius urbem,
Te Lupe, te Muti, et genuinum fregit in illis:
Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico
Tangit, et admissus circum præcordia ludit,
Callidus excusso populum suspendere naso.
Men' mutire nefas, nec clam, nec cum scrobe?

AMICUS.

Nusquam.

PERSIUS.

Hîc tamen infodiam. Vidi, vidi ipse, libelle:
Auriculas asini quis non habet? Hoc ego opertum,
Hoc ridere meum, tam nil, nulla tibi vendo
Iliade. Audaci quicumque afflate Cratino,

PERSE.

Puisque vous le voulez, tout est beau, tout est bien;
Sur vous, sur vos défauts je n'ai plus rien à dire;
Vous êtes tous parfaits : laissons-là la satire.
Cela vous convient-il ?.... toi qui dis : *Je défends* (22
Toute ordure en ce lieu...., peins donc, pour les enfans,
Deux serpents sur ton livre, et mets-y, pour préface:
170 *De ce saint monument ne souillez point la face,*
Allez faire plus loin !.... L'ordre est sacré pour moi;
Je le respecterai, sois-en bien sûr : mais, quoi!
Jadis Lucilius, sous sa verge caustique (23
A redressé les grands; sa muse satirique
Frondait impunément Lupus et Mucius; (24
L'ingénieux Horace, après Lucilius,
Put corriger les mœurs, instruire et peindre l'homme,
Sans crainte, ouvertement, dans ses vers berner Rome;
Et dans mon trou caché, moi, je ne pourrais pas
180 Raisonner en moi-même et dire un mot tout bas ?...

L'AMI.

Non.

PERSE.

J'engloutirai donc mes vers, secte profane!
Oui, car tous vos lecteurs ont des oreilles d'âne. (25
Mais ces faibles écrits, qui mourront avec moi,
Ce plaisir de parler sans feinte et sans effroi,
Dont vous craignez l'ardeur trop franche ou trop sévère,
Je ne les vendrais pas pour l'Iliade entière.

Vous, qui que vous soyiez, que cependant, chez nous,
Un pur délire enflamme et dont les soins jaloux

Iratum Eupolidem prægrandi cum sene palles,
Aspice et hæc, si forte aliquid decoctius audis.
Inde vaporata lector mihi ferveat aure:
Non hic, qui in crepidas Graiorum ludere gestit
Sordidus, et lusco qui possit dicere, lusce,
Sese aliquem credens, Italo quod honore supinus
Fregerit heminas Areti ædilis iniquas,
Nec qui abaco numeros, et secto in pulvere metas
Scit risisse vafer, multum gaudere paratus,
Si Cynico barbam petulans Nonaria vellat.
His mane edictum, post prandia Callirrhoen do.

SATIRÆ PRIMÆ FINIS.

Ont loué Cratinus dans sa bouillante audace, (26
Qui du fier Eupolis osez suivre la trace, (27
Et qui d'Aristophane admirez les écrits ; (28
Lisez mes faibles vers, s'ils ne sont pas sans prix.
Plein de ces bons auteurs que votre esprit s'éveille
Et prête à mes accents une attentive oreille.
Je ne veux pour lecteurs ni du grossier faquin
Qui va berner un grec jusqu'en son brodequin,
Ou chercher nos défauts dans les traits du visage ;
Ni du petit édile, important personnage,
Qui croit de la patrie avoir tout mérité
Pour avoir dans un bourg usé d'autorité ;
Ni de ce plat bouffon dont les traits satiriques
Frondent un philosophe ou les mathématiques,
Tandis que, sans pudeur, sa joie éclate et part
A l'aspect d'une fille insultant un vieillard ;
Qu'ils visitent, à jeun, l'antre de la chicane,
Et digèrent, le soir, chez une courtisane.

FIN DE LA PREMIÈRE SATIRE.

NOTES ET OBSERVATIONS

SUR LA PREMIÈRE SATIRE.

❀

1) Certes, Polydamas et le peuple Troyen.

Polydamas, guerrier troyen dont il est fait mention dans le 12me livre de l'Iliade. Tout porte à croire que Perse a eu l'intention de désigner sous ce nom l'empereur Néron, qui était grand partisan de la nation troyenne. Toutefois, comme le personnage dont il est ici question était d'un esprit rare et fort réputé par son éloquence, on ne voit pas trop de quel sel pourrait être l'application ironique de l'auteur. Mais il y a eu plusieurs autres Troyens de ce nom, plus obscurs que celui dont on vient de parler, et c'est, sans doute, l'un d'eux que Perse aura voulu désigner.

2) Ont pu me préférer Labéon ; c'est fort bien.

Labéon, mauvais poète latin, assez connu sous le règne de Néron par sa traduction de l'Iliade. On assure qu'il faisait usage d'ellébore pour s'échauffer la verve. On peut juger par le vers suivant de l'effet que ce remède produisait en lui :

Crudum manducées Priamum, Priami que pisinnos.

3) Est-ce là ce qu'un jour, pour vous grand jour de fête.

Dans le temps que l'imprimerie n'était point encore connue, la première publication d'un ouvrage se faisait, à Rome, en présence d'une nombreuse assemblée où se réunissaient tous les littérateurs distingués de l'époque. Cette sorte d'académie ou de censure ne jugeait point en dernier ressort, mais ses suffrages ou son improbation fixaient l'auteur sur le plus ou moins d'exemplaires qu'il devait tirer de son manuscrit, lesquels décidaient ainsi, par la suite, du sort de l'ouvrage publié.

4) Comme aux obscénités qui chatouillent leurs sens.

Les convenances de style qu'exige notre poésie ne permettent pas de rendre ici fidèlement la leçon latine *lumbum intrant* qui est dans le texte. On trouve dans le livre de Perse une foule d'expressions de ce genre qui, pour la plupart, ont été modifiées par les traducteurs.

5) Des amours d'Hypsipyle et de ceux de Phyllis.

Hypsipyle, reine de Lemnos, fille de Thoas, fut abandonnée par Jason son amant. *Phyllis*, fille de Lycurgue, roi de Thrace, se jeta dans la mer, de désespoir, se croyant trahie par Démophon, fils de Thésée, roi d'Athènes. Perse veut, sans doute, rappeler ici quelques mauvais poèmes sur les amours malheureuses de ces deux princesses.

6) O Janus, grand Janus ! monarque à double face !

Janus, le plus ancien roi de l'Italie. On le représentait avec une tête à deux visages parce qu'il marquait le premier jour de l'année, et qu'il voyait en même temps la fin de la précédente et le commencement de la nouvelle. C'est de son nom qu'a été tiré celui de notre premier mois (*Januarius*), Janvier.

7) Derrière toi, du moins, nul n'a fait la grimace,
Ni le bec de cigogne, ou la langue du chien,
Ou les oreilles d'âne....

Tournures basses et triviales qu'un poète, même traducteur, ne saurait hasarder qu'en tremblant dans notre poésie, mais auxquelles il se voit néanmoins obligé de recourir, s'il ne veut pas dénaturer ou affaiblir les pensées de l'auteur dont il est l'interprète.

8) Voilà bien les flatteurs ; mais aussi voyons-nous
De jeunes écrivains, d'un vain succès jaloux,
Traiter en vers pompeux un sujet héroïque,
Et dont l'art échoûrait au seul tableau rustique
D'un parc et ses troupeaux, etc.

Boileau a dit dans le 3me chant de son Art poétique :

Un poème excellent, où tout marche et se suit,
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit.

Il veut du temps, des soins, et ce pénible ouvrage
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage,
Mais souvent, parmi nous, un poète sans art,
Qu'un beau feu de génie échauffa par hasard,
Enflant d'un vain orgueil son esprit chimérique,
Fièrement prend en main la trompette héroïque.
Sa muse déréglée en ses vers vagabonds
Ne s'élève jamais que par sauts et par bonds;
Et son feu, dépourvu de sens et de lecture,
S'éteint à chaque pas, faute de nourriture.

9) De ces bords que Rémus habita dès l'enfance.

Rémus, frère jumeau de Romulus, premier roi de Rome, fut exposé avec lui, par l'ordre d'Amulius, sur le fleuve du Tibre où Faustule, intendant des bergers du roi, les trouva par hasard en parcourant ses bords, et les fit élever par sa femme Laurentia que l'on appelait *Louve* à cause de ses débauches. C'est ce qui a donné lieu à cette allégorie de la fable où il est dit que ces enfans avaient été allaités par une louve.

10) Et du chaume où, des rois dédaignant la puissance,
Le grand Cincinnatus, simple cultivateur, etc., etc.

Cincinnatus, un des plus célèbres Romains des premières époques de la république, après lui avoir rendu les services les plus éclatans dans la paix et dans la guerre, se vit réduit à se retirer dans quelques arpens de terre qu'il possédait au-delà du Tibre, et seul bien que l'injuste usurpation des Tribuns lui avait laissé. Il vivait dans cette retraite obscure et

y menait lui-même la charrue lorsqu'il fut rappelé par le Sénat pour venir remplir de nouveau, à Rome, la charge de Dictateur, l'an 438 avant J. C.

11) Au style tortueux du bachique Accius.

L. Accius, poète tragique latin, fils d'un affranchi, vivait au commencement du 2me siècle avant J. C. Perse lui donne le surnom de *Brisæus* à cause d'une tragédie qu'il fit, intitulée *les Bacchantes*. *Brisæus* était le nom que l'on donnait à Bacchus à cause du promontoire *Brisa*, dans l'île de Lesbos où il était adoré.

12) Ou faire très-grand cas de ce Pacuvius.

M. Pacuvius, autre poète tragique latin, neveu d'Ennius, naquit vers l'an 221 avant J. C.

13) Pour y former le goût des fanfarons du jour.

Il est difficile de rendre fidèlement l'expression latine *Trossulus Lævis* (jeune chevalier) que Perse emploie dans ce passage. On voit clairement qu'il a voulu s'en servir pour tourner en ridicule les petits-maîtres de son temps.

14) « Vous êtes un fripon» dit-on, à la tribune,
A Pédius. Fait-il une réponse ? Aucune.

Pédius, orateur romain qui vivait à l'époque où Perse

composa ses satires. Il en fait, dans celle-ci, à ce passage, une critique bien juste qui pourrait être appliquée aussi à cette foule de mauvais avocats qui a depuis inondé le barreau. Mais les plus mordans satiriques ni les plus profonds moralistes, quels que soient leurs efforts ou leurs talens, ne parviendront jamais à changer l'esprit humain, ni à purger le monde de ses erreurs et de ses travers. Que de *Pédius*, pour nos péchés, ne voyons-nous pas encore aujourd'hui à nos tribunes, grâce à l'ignorance ou à l'aveuglement de leurs admirateurs !....

15) Donnerez-vous toujours l'éloge à pleines mains ?

Encore une expression latine qu'il est, j'ose le dire, impossible de rendre fidèlement dans notre langue en style poétique. *Ceves*, de la seconde personne de l'indicatif du verbe *cevere* (remuer la queue en signe de caresse), doit nécessairement perdre à être traduit en français et surtout en vers français où tout ce qui est trivial est rigoureusement interdit. C'est une métaphore heureuse et hardie par laquelle Perse compare les adulateurs au chien qui flatte son maître en remuant la queue.

16) Est-ce encore en chantant qu'il devra, hors de l'eau,
De son cruel malheur m'exposer le tableau?

Ce passage (*Cantas cum fracta te in trabe pictum ex humero portes*) demande explication. Il renferme un usage local qu'on ne peut guères reproduire dans une version, sans

périphrase, ou sans courir le risque de n'être pas compris par la foule des lecteurs. Les Romains qui avaient échappé à un naufrage portaient sur leurs épaules, lorsqu'ils voulaient exciter la commisération publique, un tableau qui représentait leur événement malheureux. D'autres l'exposaient dans les temples : on l'appelait alors *tableau votif*. Ce dernier se rapproche davantage de nos mœurs; c'est probablement de lui que nous avons tiré nos *ex-voto*.

17) Oui, témoin cette chûte : ATHIS BÉRÉCINTHIEN !
(Berecynthius Attin.)

Cette fin de vers que Perse tourne en ridicule doit renfermer quelque rapprochement local que l'on ne peut que vaguement expliquer : on voit pourtant qu'il doit l'avoir tirée de quelque mauvais poète de son temps.

18) Le dauphin qui fendait le bleuâtre Nérée.

(Et qui cœruleum dirimebat Nerea delphin). Ce vers que reprend ici Perse est évidemment ridicule. On dit bien fendre les flots, fendre la liquide plaine; mais on ne dit pas fendre Nérée.

19) Qu'on arraché une côte au trop grand Apennin.

Arracher une côte à une montagne ! voilà bien de ces monstruosités littéraires que le mauvais goût a introduites de tout

temps, dans les langues, et qu'on a essayé de faire revivre de nos jours dans l'abus de ce genre que nous appelons *romantisme*.

20) Non, ses vers sont pareils aux rameaux éclatans
D'un grand liége en la terre incrusté par le temps.

Le dialogue a été ordonné ici de tant de manières différentes par les éditeurs qu'on ne sait vraiment laquelle adopter. Quelques-uns font dire à l'ami de Perse ce qu'il dit lui-même dans quelques autres. Chez ceux-ci les quatre vers ridicules de Néron sont récités par l'auteur qui en fait la satire; chez ceux-là c'est l'ami qui les récite sur la prière de l'auteur. Dans ce passage dont les diverses interprétations ont fait un véritable chaos, quel parti prendre si ce n'est celui qui paraît le plus naturel et le plus vraisemblable, selon l'idée qu'on s'est faite soi-même du poète et de son ouvrage? Un traducteur fait pour le mieux; c'est au lecteur à comparer et à juger après lui.

21) La corne a retenti du bruit sourd et confus, etc, etc.
(Torva Mimalloneis, etc, etc.)

Ces vers ronflants et boursouflés ont été attribués à Néron contre qui Perse semble vouloir diriger cette satire. Le tyran aurait sans doute pu être attaqué par un côté plus digne de blâme; mais, outre qu'il ne s'était pas encore rendu fameux par tous les crimes qu'il commit ou fit commettre sur la fin de son règne, il n'aurait pas enduré patiemment les traits qu'on aurait osé lui lancer, même en secret, sur cette ma-

tière. D'ailleurs la censure du méchant et surtout d'un méchant tel que Néron entre mieux dans le domaine de l'historien que dans celui du poète satirique qui semble devoir se borner à peindre le ridicule. Si de pareils monstres pouvaient arriver de nos jours au pouvoir et s'y maintenir, nos écrivains ne feraient pas tant de façons; mais il est vrai de dire qu'ils n'y seraient pas autorisés par la liberté de la presse ou que la censure administrative irait bon train. Je serais curieux de savoir cemment Néron aurait réglé l'une et l'autre si l'imprimerie avait été connue de son temps. Quoique Perse puisse dire contre les vers du tyran, dans cette satire, il est certain qu'il eût été à désirer, pour le bien de l'humanité, qu'on n'ait eu à reprocher à ce monstre que le crime d'avoir été mauvais poète.

22) . . . . Toi qui dis : « Je défends
Toute ordure en ce lieu. » Peins donc pour les enfans
Deux serpens sur ton livre, etc.

On voit par là que l'usage de faire mettre des inscriptions de police sur les murs où on voulait défendre de faire des ordures était déjà connu chez les Romains du temps de Perse. Ils avaient surtout soin de peindre deux serpens sur les Temples ou édifices publics, pour avertir les enfans que le lieu devait être respecté.

Il eût fallu traduire les mots *extra mejite* par l'expression vulgaire qui, en conservant également l'hémistiche, les aurait mieux rendus que celle de *allez faire plus loin* que j'ai adoptée; mais la susceptibilité de notre langue plutôt que celle de nos mœurs ou de nos convenances, m'a déterminé en faveur de la dernière qui est plus faible et moins fidèle, mais aussi un peu moins triviale.

23) Jadis Lucilius sous sa verge caustique, etc.

Caius Lucilius ou Lucile, chevalier romain, et le plus ancien satirique latin, florissait vers l'an 148 avant J. C.

24) Frondait impunément Lupus et Mucius.

Lupus et Mucius, jeunes chevaliers romains, fort débauchés, dont Lucile fit justice dans ses satires.

25) Oui, car tous vos lecteurs ont des oreilles d'âne.
(Auriculas asini quis non habet ?)

Perse avait d'abord écrit :

Auriculas asini Mida rex habet.

Mais Cornutus, son ami, afin de détourner la vengeance de Néron, lui conseilla de changer cette tournure, ainsi que nous l'avons déjà dit dans la vie de notre poète. Boileau l'a ainsi imité :

« Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier,
» J'irai creuser la terre, et comme le barbier,
» Faire dire aux roseaux par un nouvel organe :
» MIDAS LE ROI MIDAS a des oreilles d'âne.»

26) . . . . Et dont les soins jaloux
Ont loué Cratinus dans sa bouillante audace.

Cratinus, poète comique de l'ancienne école d'Athènes, mourut à l'âge de 97 ans, l'an 431 avant J. C.

27) Qui du fier Eupolis osez suivre la trace.

Eupolis, autre poète comique de l'ancienne comédie d'Athènes, y naquit vers l'an 460 avant J. C.

28) Et qui d'Aristophane admirez les écrits.

Aristophane, célèbre poète comique du même temps que les précédens.

FIN DES NOTES.

SATIRE II.

RÉSUMÉ

DE LA SECONDE SATIRE.

Cette seconde satire est adressée à Macrinus, homme sage et éclairé, que Perse comptait au nombre de ses amis. Il le juge digne de rendre grâce aux Dieux immortels et de les prier; aussi l'exhorte-t-il à faire couler le vin en l'honneur de son bon génie. Mais il se plaint de ce que la plupart des grands n'apportent dans les temples que des hommages indiscrets, de ridicules sacrifices, des vœux criminels et des soumissions hypocrites; comme si les Dieux, dit-il, pouvaient se laisser tromper par les astucieux détours et par la malignité des hommes, ou comme si les hommes pouvaient entrer en connivences perfides avec les Dieux. Perse fronde ensuite les mœurs bizarres, les coutumes superstitieuses de son temps, les préjugés des vieilles femmes, les formules spécieuses, les purifications inutiles, l'usage ridicule et barbare d'immoler des êtres vivans aux Dieux immortels pour se les rendre propices, le luxe et les vaines cérémonies introduits dans leurs temples, les appareils religieux, les recherches somptueuses de toutes les offrandes qu'on y apporte; et termine son ouvrage par cette lumineuse et grande pensée: que si les hommes se bornaient à n'offrir aux Dieux, pour tout sacrifice, qu'une conscience pure et des actions vertueuses, leurs vœux seraient toujours exaucés.

SATIRA SECUNDA.

VOTA HOMINUM NEFANDA STULTAQUE DAMNAT.

Hunc, Macrine, diem numera meliore lapillo,
Qui tibi labentes apponit candidus annos.
Funde merum genio: non tu prece poscis emaci,
Quæ nisi seductis nequeas committere divis.
At bona pars procerum tacita libavit acerra.
Haud cuivis promptum est, murmurque, humilesque susurros
Tollere de templis, et aperto vivere voto.
Mens bona, fama, fides, hæc clare, et ut audiat hospes:
Illa sibi introrsum, et sub lingua immurmurat: ô si
Ebullit patrui præclarum funus! et, ô si
Sub rastro crepet argenti mihi seria, dextro
Hercule! pupillumve utinam, quem proximus heres
Impello, expungam! namque est scabiosus, et acri
Bile tumet. Nerio jam tertia ducitur uxor.

SATIRE SECONDE.

CONTRE LES VOEUX CRIMINELS ET INSENSÉS DES HOMMES.

Notez bien, Macrinus, cette heureuse journée (1
Qui marque de vos ans la chaîne fortunée ;
Et qu'une pierre blanche en soit le trait divin. (2
Rendez grâces au ciel : faites couler le vin ; (3
Et qu'il coule en l'honneur de votre bon génie.
Vous, lorsque votre front vers l'autel s'humilie,
Vous n'offrez point aux Dieux des soupirs indiscrets ;
Mais la plupart des grands n'ont que des vœux secrets.
On voit peu de Romains, séduits par vos exemples,
10 D'un cœur sincère et pur aller prier aux temples.
La probité, l'honneur, la foi dans le serment,
Voilà les seuls souhaits qu'on fait ouvertement ;
Mais, dans le fond de l'ame où nul ne peut entendre,
On dit : « puisse mon oncle aller joindre sa cendre
A celle des tombeaux de ses premiers aïeux ! »
On dit : « devant mes pas puisse luire à mes yeux,
Par le secours divin du vaillant fils d'Alcmène, (4
Quelque trésor caché, quelque coupe d'or pleine !
Puisse ce jeune enfant dont je suis héritier,
20 Loin de vivre après moi, succomber le premier !
Car son corps dépérit et le ciel veut son ame :
Nérius en est bien à sa troisième femme. » (5

Hæc sancte ut poscas, Tiberino in gurgite mergis
Mane caput bis, terque, et noctem flumine purgas.
Heus age, responde; minimum est quod scire laboro:
De Jove quid sentis? estne, ut præponere cures
Hunc. Cuinam? cuinam? vis Staio? an scilicet heres,
Quis potior judex, puerisve quis aptior orbis?
Hoc igitur, quo tu Jovis aurem impellere tentas,
Dic agedum Staio: proh Jupiter! ô bone, clamet,
Jupiter! at sese non clamet Jupiter ipse?
Ignovisse putas, quia, cum tonat, ocyus ilex
Sulfure discutitur sacro, quam tuque, domusque?
An quia non fibris ovium, Ergennaque jubente,
Triste jaces lucis, evitandumque bidental,
Idcirco stolidam præbet tibi vellere barbam
Jupiter? aut quidnam est, qua tu mercede Deorum
Emeris auriculas? pulmone et lactibus unctis?

Ecce avia, aut metuens Divûm matertera, cunis
Exemit puerum: frontemque, atque uda labella
Infami digito, et lustralibus ante salivis
Expiat, urentes oculos inhibere perita.

Pour consacrer ces vœux ou bénir le destin
Vous lavez votre corps ; vous allez, le matin, (6
Dans le fleuve du Tibre ou dans l'eau des tempêtes
Des excès de la nuit purifier vos têtes !
Voyons, répondez-moi; quelques mots, entre nous,
Pourront tout éclaircir : quelle idée avez-vous
De la divinité ? Cherchez un personnage
Qui moins que Jupiter mérite votre hommage.
30 N'en trouverez-vous point ? voulez-vous Staïus ? (7
Certes, pour celui-ci, vous n'hésiterez plus!
Jugez lequel des deux a le plus de prudence,
De bonté, de justice : eh bien, la confidence
Que vous ne craignez point de faire chez les Dieux,
Faites-la chez ce monstre, et qu'il sache vos vœux.
« O ciel, s'écrîra-t-il, quels souhaits ! quel blasphême !... »
Mais qu'en doit dire alors le Dieu des Dieux lui-même ?
Croyez-vous franchement qu'il vous a pardonné
40 Si, d'un éclat soudain, quand sa voix a tonné,
Sans toucher votre toît, son feu dévore un chêne ?...
Parce qu'on ne va point vous coucher sur l'arène (8
Au fond d'un bois sacré; parce que votre corps,
Comme ceux que la foudre envoya chez les morts,
Ne gît point sur la place où le grave Aruspice
Va seul d'une brebis offrir le sacrifice,
S'ensuit-il que, vivant sans respect pour les Dieux,
Vous deviez les tromper ou ruser avec eux ?
Qui vous initia dans leur sacré commerce ?
50 Est-ce ce corps impur qu'un atôme renverse?

Que de vœux indiscrets !... Voyez ce nouveau né,
Faible enfant au berceau, sans guide abandonné
Aux superstitions d'une aïeule timide
Qui du liquide impur pris sur sa bouche humide,

Tunc manibus quatit, et spem macram supplice voto,
Nunc Licinî in campos, nunc Crassi mittit in ædes.
Hunc optent generum rex, et regina ! puellæ
Hunc rapiant ! quidquid calcaverit hic, rosa fiat !

Ast ego nutrici non mando vota ; negato,
Jupiter, hæc illi, quamvis te albata rogârit.

Poscis opem nervis, corpusque fidele senectæ :
Esto, age : sed grandes patinæ, tucetaque crassa
Annuere his Superos vetuêre, Jovemque morantur.
Rem struere exoptas, cæso bove ; Mercuriumque
Arcessis fibra. Da fortunare penates,
Da pecus, et gregibus fœtum. Quo, pessime, pacto,
Tot tibi cum in flammis junicum omenta liquescant !
Et tamen hic extis, et opimo vincere farto
Intendit : jam crescit ager, jam crescit ovile ;
Jam dabitur, jam, jam.... donec deceptus, et exspes,
Nequicquam fundo suspiret nummus in imo.

Si tibi crateras argenti, incusaque pingui
Auro dona feram, sudes, et pectore lævo

Du doigt lave ses yeux ainsi purifiés
Et guéris pour jamais de la peur des sorciers ! (9
Puis, frappant cet objet de sa haute espérance,
Et livrant au hasard sa fragile existence,
Elle lui dit : « Mon fils, va chez Licinius, (10
60 Dans sa terre, ou dans Rome au palais de Crassus.
Puissent le roi, la reine, en leurs nobles familles
Te protéger un jour ! puissent les jeunes filles
Se disputer ta main, et, jusqu'à ton trépas,
Les roses de la vie environner tes pas !... »

Si jamais pour un fils j'invoque un Dieu propice,
Je ne me fierai point aux vœux de sa nourrice.
Dût-elle en robe blanche, un jour, t'en adresser, (11
Jupiter, daigne encor ne les point exaucer !

Vous demandez au ciel une saine vieillesse,
70 C'est bien : mais les excès faits dans votre jeunesse
Et votre intempérance, au lieu de l'engager
A répondre à vos vœux, ne font que l'outrager.
Pour augmenter vos biens, vous tuez vos génisses : (12
Vos parcs sont à Mercure offerts en sacrifices ;
Vous désirez enfin que vos champs soient peuplés
D'innombrables troupeaux et vous les immolez !
Celui qui croit ainsi tromper la loi divine
A s'abreuver de sang s'habitue et s'obstine.
Je vois déjà, dit-il, ma terre s'agrandir,
80 Mes bestiaux s'engraisser, mon trésor s'arrondir ;
Je vois.... Il voit si bien, qu'il se voit sans ressource ;
Et son dernier sesterce expire dans sa bourse. (13

Si je vous apportais, dans mes soins bienfaisans,
De riches coupes d'or, de somptueux présens,

Excutias guttas ; lætari prætrepidum cor.
Hinc illud subiit, auro sacras quod ovato
Perducis facies. Nam fratres inter ahenos
Somnia pituita qui purgatissima mittunt,
Præcipui sunto, sitque illis aurea barba.
Aurum, vasa Numæ, Saturniaque impulit æra,
Vestalesques urnas, et Tuscum fictile mutat.
O curvæ in terris animæ, et cœlestium inanes !
Quid juvat hoc, templis nostros immittere mores,
Et bona Diis ex hac scelerata ducere pulpa ?
Hæc sibi corrupto casiam dissolvit olivo,
Et Calabrum coxit vitiato murice vellus.
Hæc baccam conchæ rasisse, et stringere venas
Ferventis massæ, crudo de pulvere, jussit.
Peccat et hæc, peccat : vitio tamen utitur. At vos
Dicite, pontifices, in sancto quid facit aurum ?
Nempe hoc, quod Veneri donatæ a virgine pupæ.

Quin damus id superis, de magna quod dare lance
Non possit magni Messalæ lippa propago,
Compositum jus, fasque animo, sanctosque recessus
Mentis, et incoctum generoso pectus honesto ?
Hæc cedo ut, admoveam templis, et farre litabo.

SATIRÆ SECUNDÆ FINIS.

Que ce moment heureux aurait pour vous de charmes !
De joie, à mon aspect, vous verseriez des larmes.
De là vous vient l'espoir d'être agréable aux Dieux
En colorant leurs fronts du métal précieux
Dont vous êtes jaloux. En effet, il est juste
90 Que ceux, parmi ces Dieux, dont la famille auguste (14
Répand sur les mortels des songes inspirés,
Aient une barbe d'or et soient plus honorés !
Les vases de Numa, ceux des vierges prêtresses,
L'argile des Toscans, nos produits, nos richesses, (15
Tout en or est changé dans nos temples divins !
Etres fiers et rampans, cœurs stupides et vains,
Pourquoi sur vos autels où tant de luxe éclate
Ne voyons nous fumer qu'un encens qui vous flatte ?
Ce sont vos vœux impurs et vos goûts sensuels
100 Qui de futiles soins font des besoins réels;
Qui font brûler la casse en la chaudière ardente
Où le pâle tissu devient pourpre éclatante; (16
Qui font creuser la mine et dans l'Inde arracher
La perle de sa coque et l'or de son rocher.
Ah ! n'en reprochez point la découverte au sage :
Le vice en est l'auteur, le vice en fait usage :
Pontifes, voulez-vous savoir quel est le prix
De l'or aux yeux des Dieux ? celui qu'ont pour Cypris,
Au milieu de sa cour, les hochets de l'enfance
Que la vierge nubile immole à sa puissance. (17

110 Que ne leur offrez-vous ce que pour les fléchir,
Dans ses bassins d'argent ne saurait leur offrir
Du riche Messala la noble race impure : (18
Un sens droit, un bon cœur, des vœux sans imposture !
Si nous pouvions jamais leur en offrir de tels
Ils seraient exaucés aux pieds de leurs autels.

FIN DE LA SECONDE SATIRE.

NOTES ET OBSERVATIONS

SUR LA SECONDE SATIRE.

❀

1) Notez bien, Macrinus, cette heureuse journée.

Macrinus était problablement un homme de bien qui vivait du temps de Perse. Voilà tout ce qu'on peut conjecturer sur ce personnage auquel notre poète semble avoir adressé cette 2e satire : il n'y a de ce nom qu'un empereur romain qui fut, en 217 avant J. C., le successeur de Caracalla après l'avoir fait tuer.

2) Et qu'une pierre blanche en soit le trait divin.

Quelques peuples de l'antiquité ont eu en usage de marquer avec des pierres blanches ou noires les jours où ils avaient été heureux ou malheureux. *Meliore lapillo* est ici pour *albo lapillo.*

3) . . . . . Faites couler le vin,
Et qu'il coule en l'honneur de votre bon génie.

Les Romains croyaient à un bon et à un mauvais génie qui

les portaient au bien ou au mal. Chacun d'eux, le jour de l'anniversaire de sa naissance, sacrifiait à son génie. On lui offrait du vin, des fleurs, de l'encens, etc. et jamais le sang ne coulait à ces sortes de sacrifices.

4) Par le secours divin du vaillant fils d'Alcmène.

Hercule, fils de Jupiter et d'Alcmène.

5) Nérius en est bien à sa troisième femme.

..... *Nerio jam tertia ducitur uxor.* Il y a à cet endroit une équivoque que l'ancien scoliaste a évitée en adoptant le mot *conditur* à la place de *ducitur. Ducere uxorem* veut dire plus communément épouser qu'enterrer une femme. Au reste, l'une et l'autre locution conviennent également au sens et ne détruisent point dans notre langue l'intention de l'auteur. Pour épouser une seconde femme il fallait nécessairement que Nérius eût perdu ou *enterré* la première, et ainsi de suite.

Ce Nérius était un méchant avare ou usurier qui vivait dans le temps de Néron; il contracta trois mariages et se défit successivement de ses trois femmes par le poison, afin d'hériter de leurs biens.

6) Vous lavez votre corps; vous allez le matin, etc.

. . . . . .

Les purifications ont été en usage dans tous les temps et chez tous les peuples de l'antiquité. Elles furent une coutume religieuse chez les Israélites, puis chez les peuples profanes,

et l'eau du baptême chez les chrétiens n'est autre chose qu'une modificatiou de ce rite, qui fut établi d'abord dans le but de laver le corps de ses impuretés naturelles, telles que la *lèpre*. La manière la plus généralement employée dans les purifications était l'eau commune; celle de la mer, quand on en pouvait avoir, était préférée à tout autre; et ce n'était qu'à son défaut qu'on se servait de celles des fleuves ou des fontaines; mais alors on avait soin d'y jeter du sel.

7) . . . . . Voulez-vous, Staïus?

Staïus, fameux scélérat de Rome qui avait égorgé tous ses parens.

8) Parce qu'on ne va point vous coucher sur l'arène.

Quand le tonnerre était tombé en un lieu on y immolait une brebis, et, si quelqu'un avait été frappé par la foudre, on y exposait son corps étendu jusqu'à ce que les prêtres y eussent exécuté le sacrifice.

9) Et guéris pour jamais de la peur des sorciers.

L'usage superstitieux que Perse tourne ici en ridicule était pratiqué en grande cérémonie chez les Romains. A la naissance d'un enfant, toute la famille du nouveau né s'y réunissait. La plus vieille de toutes ses parentes était chargée de le purifier en frottant ses yeux et ses lèvres avec de la salive. Tous les peuples du Latium croyaient aux maléfices et aux enchantemens; c'est ce que notre poète rend par ces mots *urentes*

oculos. Les sorciers s'assemblaient ordinairement aux *Esquilies* ou mont Esquilin, lieu dans lequel on exécutait les criminels dont les restes étaient abandonnés aux oiseaux de proie; et là, quelquefois même, ils égorgeaient des petits enfans pour chercher dans les entrailles de ces innocentes victimes la connaissance de l'avenir.

10) Elle lui dit : mon fils, va chez Licinius,
Dans sa terre, ou, dans Rome, au palais de Crassus.

Licinius, romain cité par ses grandes richesses : il y en a eu un très-grand nombre de ce nom ; mais tout porte à croire que Perse a voulu désigner P. Licinius, surnommé *Dives*, parce qu'il avait acquis des biens immenses. Juvénal en fait aussi mention dans sa 14e satire. Quant à Crassus, nul doute que ce ne soit M. Crassus, triumvir, surnommé aussi le riche; il avait acquis de grands biens en faisant le commerce des esclaves. Il était si connu chez les Romains que son nom, comme celui de Crésus est encore aujourd'hui dans la bouche de tous les peuples pour désigner un homme qui possède de grandes richesses.

11) Dût-elle en robe blanche, un jour, t'en adresser!

Les Romains avaient coutume de se revêtir de robes blanches lorsqu'ils allaient faire quelque sacrifice, et, quelquefois même, seulement, pour prier les Dieux.

12) Pour augmenter vos biens vous tuez vos génisses.

En effet quel rite plus absurde et plus abominable que celui

de rendre hommage à la divinité en faisant couler le sang en son honneur? Numa, qui avait aboli chez les Romains cet usage barbare, voulut qu'on n'offrît plus aux Dieux que les productions de la terre, les fruits, les fleurs, etc., etc., sacrifice bien plus conforme à l'idée de justice que l'on se fait de l'Etre-Suprême et qui doit lui être bien plus agréable. Mais, à la mort de ce grand roi, la coutume invétérée et répandue chez tous les autres peuples d'immoler des animaux, s'introduisit de nouveau à Rome où l'on regarda alors le sacrifice du sang comme très-agréable aux Dieux. On a de la peine à croire à cette cruelle aberration de l'esprit humain dans un temps où la civilisation avait fait de grands progrès en Italie; mais ce qu'on ne pourrait jamais concevoir, si l'histoire n'en était pas un témoin irrécusable, c'est qu'on y ait pu pousser, dans la suite, la superstition jusqu'à traîner aux autels des victimes humaines, et choisir même ces victimes parmi les créatures qui pouvaient être les plus chères aux sacrificateurs.

13) Et son dernier sesterce expire dans sa bourse.

La valeur du sesterce romain était à peu près égale à celle de 20 centimes de notre monnaie. Servius Tullius fut le premier roi de Rome qui fit frapper de la monnaie d'airain : elle était encore en cuir sous Numa; et l'on ne fit des pièces d'argent que l'an de Rome 485; mais le sesterce n'était pas encore connu à cette époque.

14). . . . . En effet, il est juste
Que ceux, parmi ces Dieux, dont la famille auguste. . . .
(Nam fratres inter ahenos.)

Perse veut parler ici des cinquante fils d'Egyptus, roi d'E-

gypte, que celui-ci maria aux cinquante filles de son frère Danaüs. Danaüs, redoutant la valeur et le nombre de ses gendres, ordonna à ses filles de les égorger la première nuit de leurs noces. Toutes exécutèrent cet ordre cruel à l'exception d'Hypermnestre qui épargna son époux Lyncée. Egyptus mérita par sa sagesse et sa justice de donner son nom à l'Egypte. *(Myth.)*

15) Les vases de Numa, ceux des vierges prêtresses,
L'argile des Toscans, nos produits, nos richesses.

Les vases de Numa sont cités ici pour faire allusion à la simplicité qui distingue le règne de ce price d'avec ceux des autres rois de Rome.

Les vierges prêtresses ou les vestales. Tout le monde connaît leurs fonctions dans le temple de Vesta, la pureté de leurs mœurs, la sévérité de leurs lois, ainsi que les châtimens qui leur étaient infligés lorsqu'elles laissaient éteindre le feu sacré qu'elles gardaient, ou lorsqu'elles oubliaient leur vœu de chasteté.

Les Toscans ou Etrusques étaient renommés par leur poterie qui fut d'abord très-simple et très-grossière ; mais, dans la suite, ayant communiqué avec les Egyptiens, ils rivalisèrent avec eux, et firent de la fort belle vaisselle qu'ils répandirent dans toute l'Italie.

Les mots *æra Saturnia*, c'est-à-dire l'airain de Saturne, sont pris ici pour *nummi. Æra*, parce que la monnaie était tout en cuivre chez les Romains ; et *Saturnia*, parce que le trésor était renfermé dans le temple de Saturne.

16) Où le pâle tissu devient pourpre éclatante.
(Et Calabrum coxit viciato murice vellus.)

Ce fut au hasard que l'on dut la découverte du *murex*. Le chien d'un berger, pressé par la faim, ayant brisé sur le bord de la mer le coquillage qui porte ce nom, le sang qui en sortit lui teignit la gueule d'une couleur rouge foncée qui ravit d'admiration ceux qui la virent. L'on essaya depuis de l'appliquer sur les étoffes et l'on y réussit : c'est de là que nous est venue la pourpre.

17). . . . . Celui qu'ont pour Cypris,
Au milieu de sa cour, les hochets de l'enfance
Que la vierge nubile immole à sa puissance.

Les filles romaines, parvenues à l'âge de puberté, consacraient leurs poupées à Vénus pour montrer qu'elles renonçaient aux jeux de l'enfance.

18) Du puissant Messala la noble race impure.

Messala, ou, selon d'autres *Messalinus Cotta*, fameux débauché et dissipateur sous le règne de Néron.

FIN DES NOTES.

SATIRE III.

RÉSUMÉ

DE LA TROISIÈME SATIRE.

Cette troisième satire, comme la première, est tracée en forme de dialogue, jusqu'à peu près à son milieu où il arrive plusieurs autres interlocuteurs qui, dans la bouche des deux premiers, semblent se mêler à leur entretien, ce qui a déterminé les éditeurs à présenter cette pièce en entier sous la forme ordinaire à l'aide de traits et de guillemets. Les deux principaux personnages qui paraissent en scène sont un maître et son élève. Le premier a trouvé le second au lit un peu tard ; et, après l'avoir réprimandé sur sa paresse, il l'oblige à se lever. Le jeune étourdi, plein des excès de la veille, obéit à ses ordres d'assez mauvaise grâce, ce qui donne lieu à une seconde réprimande du maître à laquelle l'écolier ne répond que par des détours ou de mauvaises raisons qui sont l'effet du dégoût, de la nonchalance et de l'aveuglement qui le dominent. Cette satire peut être divisée en deux parties bien distinctes : dans la première, le poète exhorte les jeunes gens au travail, et dans la seconde à l'étude de la sagesse et à la pratique de la vertu. Dans celle-ci, se trouve un abrégé de la doctrine du Portique qu'un jeune débauché essaie de réfuter plaisamment, tout en montrant lui-même son propre ridicule par celui qu'il prétend y railler. Les terribles effets du présomptueux entêtement d'un autre y sont peints sous des traits d'une force admirable. Enfin, après avoir signalé aux jeunes gens les dangereux travers dans lesquels doivent infailliblement les jeter le désordre et la dissipation, il leur en fait apercevoir les suites funestes, les combat avec leurs propres armes, et les pousse ainsi jusque dans leurs derniers retranchemens.

SATIRA TERTIA.

IN JUVENUM DESIDIAM.

❀

« Nempe hoc assiduè ? jam clarum manè fenestras
Intrat, et angustas extendit lumine rimas.
Stertimus, indomitum quod despumare Falernum
Sufficiat, quinta dum linea tangitur umbra.
En quid agis ? siccas insana canicula messes
Jamdudum coquit : et patula pecus omne sub ulmo est,
Unus ait comitum. » — Verumne ? itane ? ocyus adsit
Huc aliquis : nemon' ? turgescit vitrea bilis !
Findor ! ut Arcadiæ pecuaria rudere credas.
Jam liber, et bicolor positis membrana capillis,
Inque manus chartæ, nodosaque venit arundo.
Tum queritur crassus calamo quod pendeat humor
Nigra quod infusa vanescat sepia lympha ;
Dilutas queritur geminet quod fistula guttas.

O miser ! inque dies ultra miser, huccine rerum

SATIRE TROISIÈME.

CONTRE L'OISIVETÉ DES JEUNES GENS.

❀

« Et quoi ! toujours au lit ?.... l'astre qui nous éclaire
» A travers vos volets introduit sa lumière ;
» L'aiguille du cadran jusqu'à dix a monté (1
» Et vous cuvez encor le Falerne indompté ?
» C'est assez : levez-vous !... déjà la canicule
» Sèche depuis long-temps les moissons et les brûle ;
» Et partout, dans les champs, le docile troupeau
» Du pré qu'il a battu se groupe sous l'ormeau. »
Ainsi parle, en grondant, un maître à son élève. (2
10 Quoi ! répond celui-ci ; quoi ! vraiment ?.... je me lève....
A moi, valets !... Personne ?... Eh bien !... que tardez-vous ?...
La bile me suffoque, et déjà mon courroux..... »
En effet, il enrage..... on croirait tant il crie
Entendre braire au loin dix roussins d'Arcadie.
Un livre est là pourtant : le rude parchemin, (3
La plume et le papier sont tombés sous sa main.
Mais, bientôt, il se plaint de ce que l'encre épaisse
Demeure suspendue au canon qui la presse ;
Ou que trop délayée elle ne noircit pas ;
20 Ou que d'un double trait elle marque ses pas.
— Malheureux, qui bientôt le serez plus encore,

Venimus ? at cur non potius, teneroque columbo
Et similis regum pueris, pappare minutum
Poscis, et iratus mammæ lallare recusas ?

DISCIPULUS.

An tali studeam calamo ?

MAGISTER.

Cui verba ? quid istas
Succinis ambages ? Tibi luditur : effluis amens.
Contemnere. Sonat vitium percussa, maligne
Respondet viridi non cocta fidelia limo.
Udum et molle lutum es, nunc, nunc properandus, et acri
Fingendus sine fine rota. Sed rure paterno
Est tibi far modicum, purum et sine labe salinum :
Quid metuas ? cultrixque foci secura patella est.
Hoc satis ? An deceat pulmonem rumpere ventis,
Stemmate quod Tusco ramum millesime ducis,
Censoremque tuum vel quod trabeate salutas ?
Ad populum phaleras. Ego te intus et in cute novi.
Non pudet ad morem distincti vivere Nattæ ?
Sed stupet hic vitio, et fibris increvit opimum
Pingue : caret culpa ; nescit quid perdat, et alto
Demersus, summa rursus non bullit in unda.

Qu'allez-vous devenir ? le mal qui vous dévore
Est-il si grand qu'on doive, ainsi qu'au tourterceau,
Comme aux enfans des rois vous broyer le morceau ?
Revenez-vous au temps où, contre votre mère,
Sur son sein balancé, vous pleuriez de colère
Au doux son de sa voix ?....

L'ÉLÈVE.

Mais, puis-je écrire ainsi ?

LE MAÎTRE.

A quoi bon ces détours ? qui trompez-vous ici ?
Vous, vous-même, insensé ! voyez fuir vos années,
30 Et la main du mépris marquer vos destinées.
Le vase qu'on forma dans un limon impur
Rend au doigt qui l'éprouve un tintement obscur.
C'est surtout maintenant qu'une argile encor tendre
Trempe votre cerveau, qu'on pourrait le détendre;
Et d'une active main tourner et retourner
La roue et les ressorts qui vont vous façonner.
« J'ai de l'or, dites-vous; je puis sous ces portiques,
A ma table, étaler des vases magnifiques ! » (4
Que de luxe ! eh pourquoi tant de profusions !
40 Une coupe suffit à vos libations.
Devez-vous vous enfler et tirer vaine gloire
De ce que votre nom fut marqué dans l'histoire
Par vos nobles aïeux dont, en un successeur,
Vous pouvez saluer la robe de censeur ?
Loin ! loin ces faux brillans ! si fier, au fond de l'ame, (5
Pouvez-vous, sans rougir, suivre l'exemple infâme
Du débauché Natta ? cet homme est abruti ; (6
Dans le bourbier du vice il rampe anéanti.
Il s'y jeta sans frein, et, sourd à la tempête,
50 Il n'entend plus les flots bouillonner sur sa tête !

Magne pater Divûm, sævos punire tyrannos
Haud alia ratione velis, cum dira libido
Moverit ingenium, ferventi tincta veneno :
Virtutum videant, intabescantque relicta.
Anne magis Siculi gemuerunt æra juvenci :
Et magis auratis pendens laquearibus ensis
Purpureas subter cervices terruit : *imus*,
Imus præcipites, quam sibi dicat ; et intus
Palleat infelix, quod proxima nesciat uxor ?

Sæpe oculos, memini, tingebam parvus olivo,
Grandia si nollem morituri verba Catonis
Dicere, non sano multum laudanda magistro,
Quæ pater adductis sudans audiret amicis.
Jure : etenim id summum, quid dexter senio ferret,
Scire erat in voto ; damnosa canicula quantum
Raderet : angustæ collo non fallier orcæ :
Neu quis callidior buxum torquere flagello.

Haud tibi inexpertum curvos deprendere mores,
Quæque docet sapiens, braccatis illita Medis
Porticus, insomnis quibus et detonsa juventus
Invigilat, siliquis et grandi pasta potenta.
Et tibi quæ Samios deduxit littera ramos,
Surgentem dextro monstravit limite callem.
Stertis adhuc ? laxumque caput compage soluta

Puissant maître des Dieux ! quand de cruels tyrans
Nourriront dans leurs cœurs les venins dévorans
D'un projet criminel, montre-leur ce supplice :
En voyant la vertu qu'ils sèchent dans le vice !
Les malheureux cachés dans le taureau d'airain ; (7
Damoclès dont l'épée était, au nœud d'un crin, (8
Suspendue aux lambris sur sa tête tremblante,
Eurent-ils du remords une voix plus parlante
Que celle du méchant qui se dit : *souffre et meurs !*
60 Sans qu'une épouse encor puisse sécher tes pleurs ?

Jadis, il m'en souvient, j'ai pu, dans mon enfance,
Par des secours trompeurs sauver ma nonchalance,
Pour ne point réciter le discours de Caton (9
A ses derniers momens. Que ne m'en punit-on !
Mon père et ses amis, sans ma stupide adresse,
Eussent versé pour moi des larmes de tendresse.
Qu'on m'excuse, pourtant ; car mes plaisirs, jadis,
Quels étaient-ils ? au dé marquer le coup de six ; (10
Faire au gré de mon fouet tourner un buis mobile ;
70 A viser droit au but vaincre le plus habile.

Mais vous dont l'esprit mûr peut combiner les lois
De la saine morale ; et qui, plus d'une fois,
Vous fîtes expliquer la lettre emblématique (11
Du sage de Samos ; vous qui, sous ce portique
Où les Mèdes sont peints en robes de captifs,
En Grèce, avez pu voir, aux leçons attentifs,
Sous leur modeste habit, ces disciples austères
Qui souvent au travail passent des nuits entières,
Vous dormez en plein jour !.... vous faites mal à voir
80 Tant vos nerfs sont tendus : de vos excès du soir

Oscitat hesternum, dissutis undique malis ?
Est aliquid quo tendis, et in quod dirigis arcum ?
An passim sequeris corvos, testaque, lutoque,
Securus quo pes ferat, atque ex tempore vivis ?
Helleborum frustra, cum jam cutis ægra tumebit,
Poscentes videas. Venienti occurrite morbo.
Et quid opus Cratero magnos promittere montes ?

Discite, ô miseri! et causas cognoscite rerum,
Quid sumus, et quidnam victuri gignimur, orbo
Quisdatus; aut metæ quam mollis flexus, et unde;
Quis modus argento : quid fas optare : quid asper
Utile nummus habet : patriæ, caris que propinquis
Quantum elargiri deceat : quem te Deus esse
Jussit, et humana qua parte locatus es in re.
Disce; nec invideas, quod multa fidelia putet
In locuplete penu, defensis pinguibus Umbris;
Et piper, et pernæ, Marsi monumenta clientis;
Mænaque quod prima nondum defecerit orca.

Hic aliquis de gente hircosa Centurionum
Dicat : « quod Sapio Satis est mihi; non ego curo
Esse quod Arcesilas, ærumnosique Solones,
Obstipo capite, et figentes lumine terram,

Vos bâillemens impurs, témoins irrécusables,
Disloquent votre bouche en replis effroyables.
N'avez-vous aucun but ? où vos soins tendent-ils ?
Vous livrez-vous encore à des jeux puérils ?
Allez-vous, dans les champs, avec l'enfant qui joue,
Ramassant çà et là les pierres et la boue, (12
Poursuivre les corbeaux, sans diriger vos pas ?
Etes-vous raisonnable ou ne l'êtes-vous pas ?
Coupez racine au mal, il en est temps encore :
En vain l'agonisant prendrait de l'ellébore ;
Et voudrait à Cratère, au moment de mourir,
Promettre des monts d'or pour se faire guérir. (13

Jeunes gens, apprenez à connaître les hommes,
Ce que c'est que le monde et pourquoi nous y sommes !
Apprenez bien comment il faut partir d'un point
Pour atteindre la borne et ne s'y briser point ;
Ce qu'on peut désirer, ce que sont les richesses ;
Quel est le prix de l'or ; comment, dans nos largesses,
Dieu veut que nous traitions nos amis, nos parens ;
Ce qu'exigent de nous la patrie et les grands !
Suivez bien les leçons et les conseils du sage ;
Et n'enviez jamais l'inutile étalage
De ces mets recherchés, de ces plats fastueux (14
Par le luxe inventés, dont l'avocat fameux
De la fertile Ombrie, en son goût délectable, (15
Pour repaître nos yeux, surcharge en vain sa table !

— Mais ici, va me dire un vil Centurion : (16
« Vos fous Arcesilas et vos graves Solon (17
« Qu'on voit, le regard sombre et la tête baissée,
« Rouler, chemin faisant, autour d'une pensée,
« Par leurs doctes leçons ne me séduiront pas.
« Ils pèsent chaque mot, ils comptent tous leurs pas :

Murmura cum secum et rabiosa silentia rodunt,
Atque exporrecto trutinantur verba labello,
Ægroti veteris meditantes somnia : *gigni*
De nihilo nihil, in nihilum nil posce reverti.
Hoc est quod palles ? cur quis non prandeat, hoc est ?
His populus ridet : multumque torosa juventus
Ingeminat tremulos naso crispante cachinnos.

— Inspice : nescio quid trepidat mihi pectus, et ægris
Faucibus exuperat gravis halitus : inspice, sodes ;
Qui dicit medico, jussus requiescere, postquam
Tertia compositas vidit nox currere venax,
De majore domo, modice sitiente lagena
Lenia loturo sibi Surrentina rogavit.
— Heus, bone, tu palles ! — Nihil est. — Videas tamen istud,
Quidquid id est : surgit tacite tibi lutea pellis.
— At tu deterius palles : ne sis mihi tutor :
Jampridem hunc sepeli : tu restas. — Perge, tacebo.

Turgidus hic epulis, atque albo ventre, lavatur,
Gutture sulfureas lente exhalante mephites.
Sed tremor inter vina subit, calidum que triental
Excutit e manibus : dentes crepuere retecti :
Uncta cadunt laxis tunc pulmentaria labris.
Hinc tuba, candelæ : tandemque beatulus alto
Compositus lecto, crassisque lutatus amomis,
In portam rigidos calces extendit. At illum
Hesterni capite induto subiere quirites.

« Ils méditent toujours ! leurs cerveaux cacochymes
« N'ont plus que songes creux et que vieilles maximes :
« *Rien n'est créé de rien, rien ne retourne à rien !*
« Maigrit-on pour cela ? c'est donc pour vivre bien (18
« Que vous ne dînez plus ?... » A ces mots on le flatte,
Et la folle jeunesse en longs rires éclate.

— Voyez quel est mon mal, dit à son médecin
Un jeune débauché ; je sens gonfler mon sein ;
Ma poitrine est brûlante, et forte est mon haleine. »
— On le fait mettre au lit ; mais le plaisir l'entraîne ;
Et, la troisième nuit, dès que son sang plus doux,
En cours plus réguliers circule dans son pouls,
Il cherche pour remède à sa soif dévorante
Quelque demi flacon de bon vin de Surente.
—Qu'avez-vous, lui dit-on ? — Mais... je n'ai rien ! —Pourtant
Vous n'avez pas trop l'air d'un homme bien portant :
Ce teint blême ; ces chairs qui s'enflent.... prenez garde !
— Songez plutôt à vous ! suis-je sous votre garde ?
J'eus un tuteur, jadis, qui fut vîte enterré :
Soignez-vous mieux que lui. — C'est bon ; je me tairai.

Ainsi, plein des vapeurs que sa poitrine exhale,
Il va, sortant du bain, l'œil cave et le teint pâle,
Dîner chez un ami ; mais la fièvre, au festin,
Ressaisit sa victime une coupe à la main.
Les morceaux tout broyés retombent de sa bouche....
Puis, il grince des dents.... la mort vient.... on le couche....
La trompe a retenti ; le cierge est allumé ; (19
Et notre épicurien, de parfums embaumé,
Sur un lit de parade attend, près de la porte,
Que la troupe affranchie à son bûcher l'emporte.

— Tange, miser, venas, et pone in pectore dextram;
Nil calet hic : summosque pedes attinge, manusque;
Non frigent. — Visa est si forte pecunia : sive
Candida vicina subrisit molle puella,
Cor tibi rite salit? positum est algente catino
Durum olus, et populi cribro decussa farina :
Tentemus fauces : tenero latet ulcus in ore
Putre, quod haud deceat plebeia radere beta.
Alges, cum excussit membris timor albus aristas;
Nunc face supposita fervescit sanguis, et ira
Scintillant oculi : dicisque, facisque, quod ipse
Non sani esse hominis, non sanus juret Orestes.

SATIRÆ TERTIÆ FINIS.

— Tenez, me direz-vous, pitoyable docteur !
Tâtez mon pouls, posez vos cinq doigts sur mon cœur :
Voyez, partout mon corps, si la fièvre qui brûle,
A mes mains, à mes pieds, dans mes veines circule.
— Soit ; mais qu'un rouleau d'or brille devant vos yeux, (20
Ou que votre voisine, au souris gracieux,
Réponde à cet amour qu'en vos sens elle allume ;
150 Et voyez si ce cœur bat comme de coutume.
Autre épreuve : qu'un jour on vous serve à dîné
Du pain noir, un plat froid et mal assaisonné.
D'un palais délicat la surface légère
Réveille en votre sang un vérolique ulcère
Qu'un aliment grossier est peu propre à guérir.
Alors, pâle de peur, on vous voit tressaillir ;
Bientôt dans vos regards la colère étincelle ;
Et son accès, enfin, à tel point vous décèle
Qu'Oreste, en son délire, effrayé par vos yeux,
160 Eût reconnu les traits d'un homme furieux.

FIN DE LA TROISIÈME SATIRE.

NOTES ET OBSERVATIONS

SUR LA TROISIÈME SATIRE.

1) L'aiguille du cadran jusqu'à dix a monté.

Les Romains divisaient le jour en douze heures; ils les comptaient, non pas, comme nous, de la première à la douzième, le matin et le soir, mais du lever et du coucher du soleil, de sorte qu'ils en comptaient plus ou moins selon les solstices. On peut donc placer la cinquième heure *(quinta hora)* dont il est ici question, vers les dix heures de notre matinée : la canicule dont il est parlé après y autorise pleinement.

2) Ainsi parle en grondant un maître à son élève.

Ce vers qui représente ces mots du texte *unus ait comitum* que l'on voit au commencement du septième de cette satire, me paraît un peu éloigné de la phrase qui le fait naître. C'est peut-être une négligence de style; mais cette faute, si elle existe, se trouve dans le latin; et je ne me suis imposé ici qu'une tâche : celle de traducteur.

3) Un livre est là pourtant : le rude parchemin,
La plume et le papier sont tombés sous sa main.

On sait que les anciens écrivaient sur du parchemin ; et, il n'y a pas bien long-temps qu'il était encore en usage chez nous ; mais le *Papyrus*, plante d'Egypte qui servit de papier et lui donna son nom, était connu depuis plusieurs siècles à l'époque où Perse composa ses satires.

4) A ma table étaler des vases magnifiques.

Je n'ai pas cru devoir m'assujettir trop scrupuleusement à ce vers de Perse

Est tibi purum et sine labe salinum.

C'est-à-dire, mot à mot, *vous avez chez vous une salière propre et sans défaut.* Le lecteur trouvera dans cette traduction de l'ouvrage de Perse bien d'autres substitutions ou modifications légères qu'elle a dû subir pour atteindre à cette dignité de style qu'exige notre langue. Il est, ainsi que je l'ai déjà fait observer dans ces notes et dans la préface, certaines expressions et tournures locales qu'on ne peut, en aucune manière, adapter à notre poésie et à nos mœurs, quelque ferme que soit d'ailleurs le désir que puisse avoir un traducteur de s'éloigner le moins possible du texte.

5) Loin ! loin ces faux brillans ! . . . .
(Ad populum phaleras !)

Encore un écart indispensable. A la rigueur il eût fallu dire : *au peuple les harnais !* mais cette locution eût été triviale et hardie.

6) Du débauché Natta. . . . .

Ce Romain n'est cité que dans Perse. *Discinctus* signifie au propre *qui est sans ceinture*, et par extension, un homme sans ordre, un homme déréglé, un débauché.

7) Les malheureux cachés dans le taureau d'airain.
(Anne magis Siculi gemuerunt æra juvenci.)

Phalaris, tyran d'Agrigente en Sicile, avait fait forger un taureau d'airain dans lequel on brûlait vive et à petit feu la victime qu'on y enfermait. Après y avoir fait périr un grand nombre d'Agrigentins, Phalaris y subit lui-même le supplice dû à sa cruauté.

8) Damoclès dont l'épée était, au nœud d'un crin,
Suspendue aux lambris sur sa tête tremblante.

On sait que Denys, tyran de Syracuse, fit placer en un repas, à sa table, sur un lit magnifique, Damoclès, l'un de ses favoris, dont la flatterie outrée affectait de rendre hommage à sa haute puissance. Dès que le courtisan y eut pris place, Denys fit suspendre au-dessus de sa tête une épée nue tenant seulement à un crin de cheval attaché au plafond. Damoclès comprit l'allégorie et supplia de suite son maître de lui laisser quitter une place aussi dangereuse.

9) Pour ne point réciter le discours de Caton
A ses derniers momens.

Chacun connaît la fin tragique de Caton d'Utique, l'un des

plus zélés défenseurs de la liberté à Rome, lequel se perça de son épée pour ne pas tomber vivant entre les mains de César. Avant de se tuer il passa la nuit à lire le *Phédon* et à méditer sur les preuves de l'immortalité de l'ame. *L'an* 46 *avant J. C.*

10) . . . . . Au dé marquer le coup de six.

Au jeu de dé chez les Romains, comme aujourd'hui chez nous, le coup de six était le meilleur, et le plus mauvais était l'as: on l'appelait *canicula*, ou *coup de chien*.

11) . . . . . Et qui, plus d'une fois,
Vous fîtes expliquer la lettre emblématique
Du sage de Samos; vous qui, sous ce portique
Où les Mèdes sont peints en robes de captifs, etc.

L'Y grec était cette lettre emblématique de Pythagore. D'un côté son jambage droit et perpendiculaire désignait la vertu; et le vice était marqué par le gauche qui était plus incliné. Il y avait à Athènes un grand nombre de Portiques : celui dont il est question ici était le *Pécile* que l'on appelait le portique par excellence. C'est sous celui-là que se réunissaient les disciples de Zénon, fondateur de l'école stoïcienne. On avait peint dans ce Portique les victoires remportées sur les Mèdes où leurs rois captifs étaient peints en longue tunique, ainsi qu'ils en étaient revêtus.

12) Ramassant çà et là les pierres et la boue.

On ne pouvait guères rendre fidèlement l'adverbe latin *passim* qui est dans le texte, que par le français *çà et là* qui

par lui-même semble, à la rigueur, devoir être exclu de la haute poésie, puisqu'il renferme en lui-même un hiatus. Mais, outre que le style qui convient à la satire n'a pas besoin d'être plus relevé que celui que l'on exige de la comédie, il serait bien fâcheux pour notre langue poétique que l'on y interdît l'usage de certains mots qui peuvent y être indispensables. C'est ce qu'ont toujours pensé nos grands maîtres; et l'on pourrait citer beaucoup d'exemples par lesquels on verrait qu'ils ne se sont pas fait un scrupule de s'en servir quand le besoin semblait l'exiger; surtout lorsque la substitution d'un autre mot ou d'une périphrase aurait affaibli leur pensée. La Fontaine fourmille de ces sortes de licences. Corneille, Racine et Voltaire y ont aussi eu recours. On voit même dans *les Plaideurs* de Racine une expression dont les liaisons grammaticales ne se marient pas si bien entr'elles que dans *ça et là*, *tant y a*, *à tort et à travers*, etc. Ce poète a écrit dans la troisième scène du troisième acte de sa comédie :

> Je suais SANG ET EAU pour voir si du Japon
> Il viendrait à bon port au fait de son chapon.

Il y a hiatus entre la conjonction *et* et le substantif *eau* qui la suit; mais l'on n'y regarde pas de si près toutes les fois que l'expression ne peut être substituée qu'au détriment de la pensée.

> 13) En vain l'agonisant prendrait de l'ellébore,
> Et voudrait à Cratère, au moment de mourir,
> Promettre des monts d'or pour se faire guérir.

Cratère, ou *Craterus*, médecin d'Atticus. Horace en fait mention dans ses satires.

14) De ces mets recherchés, de ces plats fastueux.

Voilà encore un passage où il y aurait eu de l'inconvenance de style à vouloir suivre trop ponctuellement le texte. On sent combien, après une tirade aussi grave que celle qui précède ce tableau minutieux du luxe domestique de l'avocat, les mots *anchoix* et *jambon*, que renferme le latin auraient été déplacés et même ridicules. Encore une fois, telles expressions conviennent parfaitement à la poésie latine qui sont basses et triviales dans la nôtre, surtout quand elles n'y sont nullement amenées par les liaisons conséquentes de la période.

15) De la fertile Ombrie.

L'*Ombrie* ou *Umbrie* était une contrée de l'Italie séparée de l'Etrurie par le Tibre et bornée au nord par la mer Adriatique.

16) Mais ici, va me dire un vil Centurion.

Le Centurion était un officier romain commandant une Centurie militaire, ou compagnie composée de cent hommes.

17) Vos fous Arcésilas et vos graves Solon.

Arcésilas, philosophe et académicien, célèbre à Athènes par son éloquence. Il eut des disciples auxquels il enseignait

la philosophie de Platon. *Solon,* fameux législateur d'Athènes, et l'un des sept sages de la Grèce. Chacun connaît la sagesse de ses lois et l'heureuse influence qu'elles eurent sur les mœurs des Athéniens.

18) . . . . . C'est donc pour vivre bien
Que vous ne dînez plus ?

On sait que le fond de la morale des Stoïciens consistait dans une grande pureté, dans une parfaite simplicité en leur façon de vivre, dans la pratique de la sagesse, et enfin dans la privation entière de tous les plaisirs qui n'avaient point la vertu pour base. Les plus zélés de ses partisans se piquaient même d'une mâle et courageuse indifférence pour toutes les douleurs morales et physiques.

19) La trompe a retenti ; le cierge est allumé, etc.

Lorsqu'un malade avait expiré, on revêtait son corps d'une toge blanche enduite de parfums, et on l'exposait ainsi, pendant sept jours, dans un lit de parade, les pieds tournés contre la porte. Après ce temps, il était emporté à son bûcher (car les Romains brûlaient leurs morts au lieu de les enterrer) au son de la trompette funèbre, accompagné par ses plus proches parens et ses esclaves, dès ce jour affranchis, qui avaient tous le chapeau sur la tête pour signe de la liberté qu'ils venaient de recevoir par la mort de leur patron.

20) Soit ; mais qu'un rouleau d'or brille devant vos yeux,
Ou que votre voisine, au souris gracieux, etc.

On rencontre dans Perse un nombre infini de petits détails

de ce genre, qui paraîtraient peut-être puérils, si l'on ne jugeait les anciens écrivains que d'après les mœurs ou les usages de son siècle. Pour bien sentir tout le mérite de leurs applications, il faut se rapporter au temps dans lequel notre auteur écrivait, et combien étaient sévères les lois de la morale stoïcienne dont, par pur amour pour la vertu, et malgré son rang et sa fortune, il s'était imposé tous les devoirs et toutes les privations. Cette morale, nous l'avons dit ailleurs, commandait, sur toutes choses, l'abstinence et la modération dans les plaisirs des sens, et son exhortation était bien nécessaire dans le siècle dont on fait ici la satire.

FIN DES NOTES.

SATIRE IV.

RÉSUMÉ

DE LA QUATRIÈME SATIRE.

Néron paraît être l'objet principal de cette Satire; mais Perse a voulu l'y peindre sous des formes allégoriques pour ne point encourir la vengeance du tyran; et encore n'y expose-t-il que ses ridicules. Pour cela faire, il le met en scène sous le personnage d'Alcibiade qui se livra à beaucoup d'excès dans sa jeunesse; et il s'enveloppe lui-même sous le manteau du sage afin de le morigéner plus librement. Il s'y plaint de la présomptueuse vanité d'un jeune prince qui voulut, avant l'âge mûr, imposer à la multitude et s'immiscer dans les affaires de l'état, lui dont la mollesse, l'amour des plaisirs honteux, et les futiles soins, s'accordaient si mal avec les occupations les plus graves et de la plus haute importance. Il y fronde l'aveugle folie de celui qui, tout en apercevant et censurant avec légèreté les vices et les défauts d'autrui, ferme obstinément les yeux sur les siens propres. Il y fait voir combien ces défauts se montrent à découvert dans celui même qui veut les cacher; combien on est plus en droit de les reprendre en lui; et, après lui avoir démontré qu'un cœur corrompu doit au moins se tenir en garde contre les traits de la flatterie, il l'exhorte à rentrer en lui-même, afin d'apprendre à se connaître et à s'estimer à sa juste valeur.

SATIRA QUARTA.

IN JUVENES REMPUBLICAM TEMERE CAPESSENTES.

❀

Rem populi tractas! (barbatum hæc crede Magistrum
Dicere, sorbitio tollit quem dira ciculæ.)
Quo fretus? Dic hoc, magni pupille Periclì!
Scilicet ingenium, et rerum prudentia velox
Ante pilos venit? dicenda tacendaque calles?
Ergo ubi commota fervet plebecula bile,
Fert animus calidæ fecisse silentia turbæ
Majestate manus. Quid deinde loquere? *Quirites*,
Hoc, puto, non justum est; illud male; rectius istud.
Scis etenim justum gemina suspendere lance
Ancipitis libræ, rectum discernis, ubi inter;
Curva subit, vel cum fallit pede regula varo;
Et potis es nigrum vitio præfigere theta.
Quin tu igitur summa nequicquam pelle decorus
Ante diem blando caudam jactare popello
Desinis, Anticyras melior sorbere meracas?

SATIRE QUATRIEME.

SUR LA TÉMÉRITÉ DES JEUNES GENS
QUI VEULENT S'IMMISCER DANS LES AFFAIRES DE L'ÉTAT.

Ecoutez ce vieillard qui, calme et sans remord, (1
Trouva dans la ciguë une si belle mort :

Neveu de Périclès, quelle est la confiance
Que l'on doit à votre âge, à votre expérience ?
Quoi ! c'est vous qui traitez des affaires d'état ?
Saurez-vous, au besoin, haranguer le soldat ?
Ou, lorsque vous verrez la foule mutinée,
Pour arrêter l'élan de sa rage effrénée,
Tendant les mains au peuple en tutélaire appui,
D'un ton grave et sévère, irez-vous devant lui
De nos grands orateurs jouer le personnage ;
L'instruire sur ses droits, sur les devoirs du sage ?
Oui, car, ayant long-temps sur tout point discuté,
Vous discernez l'erreur d'avec la vérité ;
Vous savez du destin gouverner le caprice ;
Et, tenant dans vos mains le fer de la justice,
Vous pouvez hardiment d'un opprobre éternel
Marquer, devant Thémis, le nom d'un criminel !
Ah ! le luxe et l'orgueil sont les soins de votre âge,

Quæ tibi summa boni est ? uncta vixisse patella
Semper, et assiduo curata cuticula sole.....
Exspecta : haud aliud respondeat hæc anus : i nunc ;
Dinomaches ego sum : suffla ; *sum candidus !* esto,
Dum ne deterius sapiat pannucia Baucis,
Cum bene discincto cantaverit ocyma vernæ.
Ut nemo in sese tentat descendere ! nemo !
Sed præcedenti spectatur mantica tergo !
Quæsiaris : *nostin' Vectidi prædia ?* « Cujus ?
Dives arat Curibus quantum non milvus oberret ;
Hunc, ais ? hunc, Diis iratis, Genioque sinistro,
Qui, quandoque jugum pertusa ad compita figit,
Seriolæ veterem metuens deradere limum,
Ingemit, hoc bene sit ! tunicatum cum sale mordens
Cæpe, et farratam, pueribus plaudentibus, ollam,
Pannosam fecem morientis sorbet aceti.

At si unctus cesses, et figas in cute solem,
Est prope te ignotus, cubito qui tangat, et acre
Despuat in mores; penemque, arcanaque lumbi

20 Et tout votre mérite est d'en faire étalage
Aux regards indiscrets d'un monde adulateur :
Prenez de l'ellébore et vous serez meilleur.

Car, voici selon vous, quel est le bien suprême :
Mettre dans vos repas une recherche extrême !
Pour que votre peau blanche ait un teint plus vermeil
Imbiber de parfums, l'exposer au soleil !....
Voyez cette Laïs que l'âge va proscrire ;
Elle fait comme vous : « Je suis, m'allez-vous dire, (2
Le fils de Dinomaque ! » ou, tout enflé de vent :
30 « Je suis beau ! » J'en conviens ; mais vous êtes savant
Autant que la Baucis criant partout ses raves,
Et qui, sous ses haillons, va les vendre aux esclaves.

Ah ! si l'homme, du moins, pouvait descendre en lui
Sans tant examiner la besace d'autrui !....
Que de Vectidius on cite le domaine ; (3
Et vous direz : « lequel ? ce richard dont la plaine
Comprend, chez les Sabins, plus d'espace à l'entour
Qu'un milan n'en pourrait parcourir en un jour ?
Ladre haï des Dieux, ennemi de lui-même,
40 Qui, s'il faut déterrer de ce vieux vin qu'il aime
Une seule bouteille, aux fêtes de Cérès (4
Semble en guise de pampre apporter un cyprès ?
Dieu soit loué ! dit-il. A ces mots, il soupire,
Et, laissant le potage à ses gens qu'il fait rire,
Il boit son vin de lie et mord avidement
Sur un oignon salé son unique aliment ! » (5

— C'est fort bien dit ; mais vous qui, tout parfumé d'ambres,
Chaque jour, au soleil, allez sécher vos membres,
Ne trouvez-vous jamais quelque mauvais plaisant
50 Qui rie à votre aspect et vous heurte en passant ?

Runcantem, populo marcentes pandere vulvas.
Tu cum maxillis balanatum gausape pectas,
Inguinibus quare detonsus gurgulio extat?
Quinque palæstritæ licet hæc plantaria vellant,
Elixasque nates labefactent forcipe adunca,
Non tamen ista filix ullo mansuescit aratro.

Cædimus, inque vicem præbemus crura sagittis.
Vivitur hoc pacto: sic novimus. Ilia subter
Cæcum vulnus habes; sed lato balteus auro
Prætegit: ut mavis, da verba, et decipe nervos
Si potes. Egregium cum me vicinia dicat,
Non credam. Viso si palles, improbe, nummo,
Si facis in penem quidquid tibi venit amarum,
Si puteat multa cautus vibice flagellas,
Nequicquam populo bibulas donaveris aures.
Respue quod non es; tollat sua munera cerdo:
Tecum habita: et noris quam sit tibi curta supellex.

SATIRÆ QUARTÆ FINIS.

Qui, vous montrant du doigt à la foule assemblée,
Lui découvre vos reins et votre peau brûlée ? (7
Si vos poils du menton méritent tant d'apprêt,
Pourquoi les rasez-vous en un lieu plus secret ?
Bien que sous vos cinq doigts la pince recourbée
Enlève à votre corps la toison prohibée,
Pour la déraciner vous l'humectez en vain :
L'ingrate, sous la faulx, meurt et renaît sans fin.

Si vous lancez un trait, souffrez qu'on y réponde,
60 Car ce n'est qu'à ce prix qu'on peut vivre en ce monde.
C'est aussi ce qui fait qu'on est si bien connu :
Vous cesseriez en vain de vous montrer à nu ;
On sait qu'à votre flanc une plaie attachée,
Sous ce baudrier d'or à nos yeux est cachée.
Forcez-nous, s'il se peut, à ne pas le savoir ;
Abusez-vous vous-même au point de n'y rien voir.
C'est lorsque mon voisin vante mes gentillesses
Que je n'y dois point croire. Hommes plein de faiblesses,
Si vos yeux sont troublés devant un vil métal,
70 Si vous cédez sans honte à tout penchant brutal,
Si contre un débiteur poursuivi sans relâche
Vous déguisez vos traits pour le frapper en lâche,
C'est à tort que l'éloge a pour vous tant d'appas :
Vous vous montrez en vain tel que vous n'êtes pas ;
Rejetez cet encens dont vous êtes avide ;
Et sondez votre esprit pour juger de son vide.

. . . . . .

FIN DE LA QUATRIÈME SATIRE.

NOTES ET OBSERVATIONS

SUR LA QUATRIÈME SATIRE.

1) Ecoutez ce vieillard qui, calme et sans remord, etc.

Ce vieillard, comme on le voit facilement par ce début, est Socrate, et le jeune homme auquel il s'adresse est Alcibiade. Mais ces deux personnages sont allégoriques; et Perse ne les a mis en scène l'un et l'autre que pour pouvoir tourner en ridicule, sous des traits cachés, le caractère de Néron qui commençait alors à se livrer à ses désordres; le nom du Romain Vectidius que le poète va placer tout-à-l'heure dans le discours d'Alcibiade achève de décéler cette tournure mystérieuse.

2) Prenez de l'ellébore et vous serez meilleur.

Il y a dans le texte:

. . . . . Anticyras melior sorbere meracas.

Anticyra, Anticyre, ville de la Phocide, sur le golfe de Corinthe; elle était célèbre par l'ellébore qui croissait

dans ses environs. On sait que cette plante avait la vertu de guérir la folie : *Anticyras* est donc ici pour *veratrum* ou *helleborum*.

3) . . . . . Je suis, m'allez-vous dire,
Le fils de Dinomaque, etc.

Alcibiade était fils de Clinias et de Dinomaque. Il avait un extérieur fort agréable, et on reprocha à sa jeunesse une extrême licence de mœurs. Mais, dans un âge plus avancé, il réunit aux talens d'homme d'état ceux de grand capitaine et de sage philosophe : tout ce passage, néanmoins, ne s'adresse qu'à Néron que Perse veut attaquer indirectement.

4) Que de Vectidius on cite le domaine.

Ce Vectidius dont il est parlé ici devait être quelque riche avare qui vivait du temps de Perse. Son nom et les grands biens qu'il possédait chez les Sabins, ainsi qu'il en est fait mention dans ce passage, montrent assez clairement qu'il devait être du pays Latin, et qu'Alcibiade n'est qu'un personnage allégorique.

5) Qui, s'il faut déterrer de ce vieux vin qu'il aime
Une seule bouteille, aux fêtes de Cérès, etc.

On célébrait en Sicile, à l'époque des semailles une grande fête en l'honneur de Cérès ; cette fête durait huit jours.

6) Il boit son vin de lie et mord avidement
Sur un oignon salé son unique aliment.

La plus grande difficulté que les Satires de Perse présentent au traducteur français, qui, sans trop s'éloigner de son type, veut pourtant respecter un peu les convenances du style de la langue dans laquelle il écrit, git dans ces sortes de trivialités apparentes qui sont néanmoins tout autant de beautés dans la poésie latine, et deviennent quelquefois de choquantes disparates dans la nôtre.

Comme ce tableau de l'avare Vectidius nous paraît long, traînant et déplacé même, dans la bouche d'Alcibiade ! rien, en ce lieu, ne semble plus mal amené. Cette tirade serait même de nos jours un hors-d'œuvre impardonnable par rapport au sujet principal que l'auteur veut traiter. Mais, pour bien apprécier les motifs qui peuvent l'avoir dirigé, il faut savoir s'identifier avec son siècle.

Le livre de Perse ne fut d'abord, dit-on, qu'une seule satire qui renfermait les divers sujets dont on a composé les six petits poèmes détachés qui nous restent de lui; et, d'ailleurs, ainsi que nous l'avons déjà dit, il ne pouvait parler qu'à mots couverts de celui dont il voulait principalement fronder les mœurs. Toutefois, quelque justifiables que soient, dans Perse, les détails minutieux et, selon nous, hors de propos qu'il n'applique pourtant pas gratuitement au personnage dont il fait voir ici le ridicule, il est certain que nous ne saurions traduire heureusement en vers français :

. . . . . Tunicatum cum sale mordens
Cæpe, et ferratam, pueribus plaudentibus, ollam,
Pannosam fecem morientis sorbet aceti.

On peut juger du mérite de cette assertion en faisant de ces vers la traduction littérale ; la voici :

Mordant, à l'aide d'un peu de sel, sur un oignon couvert de pelures, et, après avoir laissé la marmite où l'on fait le potage à ses valets qui applaudissent, il avale la lie moisie d'un vieux vinaigre :

Essayez de mettre ce passage en vers français.

7) Lui découvre vos reins et votre peau brûlée.

La plupart des jeunes seigneurs à Rome, où les mœurs étaient alors très-dissolues, allaient exposer leurs corps au soleil pour leur donner plus d'éclat : ils en enlevaient tout le duvet avec une pince et l'induisaient d'huiles odoriférantes afin d'en rendre la peau plus souple. C'était surtout, dit-on, l'habitude de Néron qui, selon Suétone, avait *le corps couvert de taches hideuses (erat corpore maculoso et fædo.)* Ce dernier témoignage doit achever de nous raffermir dans l'idée que nous avons eue d'abord que cette satire est toute entièrement adressée à Néron auquel le poète dit, sous le nom de Socrate à Alcibiade :

. . . . . Ilia subter
Cæcum vulnus habes; sed lato balteus auro
Prætegit.

Vous avez au-dessous du flanc une hideuse plaie que cache à nos yeux votre baudrier d'or.

FIN DES NOTES.

SATIRE V.

RÉSUMÉ

DE LA CINQUIÈME SATIRE.

Cette satire, la plus remarquable de toutes, fait autant d'honneur au talent de Perse qu'à ses principes de morale. Son but est de démontrer que la vraie liberté consiste moins à pouvoir faire tout ce que l'on veut, qu'à savoir s'abstenir de faire ce que l'on ne doit pas : c'est-à-dire, à avoir assez d'empire sur ses sens pour pouvoir diriger ses passions à son gré. Perse l'a adressée à Cornutus, son maître et son meilleur ami ; il commence à dessein son éloge avec beaucoup d'emphase, afin de faire connaître au lecteur le caractère du personnage dont il s'agit, lequel interrompt lui-même son interlocuteur soit par modestie, soit pour l'engager à reprendre son style ordinaire, c'est-à-dire, un style simple et naturel, seul langage qui convienne à l'amitié. Cette observation amène le poète à un éloge plus modéré, mais non moins tendre et flatteur, des qualités de l'esprit et du cœur de son vertueux ami ; ainsi qu'à l'expression sincère de son attachement et de son éternelle reconnaissance. Il rend grâce aux Dieux de ce qu'ils placèrent sa jeunesse en de si sages mains. Il se félicite de la conformité de ses goûts et de ses penchans avec ceux de son ami ; l'attribue à l'influence céleste du même astre sous lequel ils sont nés l'un et l'autre ; et rapporte aux mêmes principes la variété de nos goûts et de nos caractères tels que l'avarice, l'amour du jeu, l'amour de la gloire, la paresse, le libertinage qui, pour la plupart, ont de si fâcheuses conséquences.

Jusques là le discours est dialogué; l'auteur entre ensuite en matière pour embrasser lui-même son sujet tout entier.

Il prouve que la liberté est la source du vrai bonheur ; non, dit-il, cette liberté qu'un esclave reçoit d'un coup de la baguette du préteur et que lui donne un bonnet, mais cette liberté qui réside dans le cœur du sage et la seule que puisse désirer l'homme vraiment vertueux. Il part du principe qu'il ne faut jamais laisser faire à un homme ce qu'il ferait mal ; que la loi même, quelque bizarre et ridicule qu'elle soit en apparence, sur l'affranchissement des esclaves, n'a jamais renfermé en elle le sens qu'on lui prête ; que son usage n'a été établi à Rome que pour faire connaître aux citoyens les devoirs et les fonctions qu'ils peuvent remplir dans la société ; et qui, quoique cachés sous le voile de l'allégorie, dans cette cérémonie, tombent naturellement sous les sens de tout homme qui a les intentions pures et le jugement sain. Mais que tout l'encens de l'Arabie offert en sacrifice aux Dieux immortels ne ferait point qu'un fou ne soit un fou, qu'un sot ne soit un sot, etc. etc., et qu'en définitive ce n'est pas la faute des lois et des règles établies, si elles sont mal interprétées par ceux pour qui on les a faites. Perse démontre après cela, de la manière la plus éloquente, combien peu sont encore maîtres d'eux-mêmes ceux qui croient ainsi jouir de leur liberté. Il les interroge sur les véritables qualités qu'ils possèdent dans cet état, et leur fait connaître celles qu'il faut acquérir pour y être réellement. Vient ensuite cet admirable tableau de l'homme en butte aux passions qui le gouvernent. L'Avarice vient la première le trouver au lit : « lève-toi, lui dit-elle, va courir toute la terre, s'il le faut, pour amasser de grandes richesses : l'argent est tout dans ce monde ; tâche d'en gagner à tout prix ; pour arriver à ce but tout moyen sera bon : va, cours et sache être parjure au besoin. » Après une faible hésitation, qu'il n'éprouverait même pas, sans la crainte des Dieux, il se décide enfin à faire un voyage et à traverser les mers. Il est sur le point de partir lorsque la Volupté vient user à son tour, auprès de lui, de tous ses moyens de séduction pour le retenir. Lui qui ne sut jamais résister à ses penchans vicieux, quel parti prendra-t-il ? Peut-il faire autre chose si ce n'est d'obéir tour-

à-tour à ses deux tyrans et de se voir honteusement balloté de l'un à l'autre ? Il cède à tous les deux. Voilà pourtant l'homme qui se glorifie d'être libre et qui n'est, dans le fond, qu'un misérable esclave de lui-même ! Est-il tourmenté par les caprices ou les infidélités d'une maîtresse, il se dépite, il veut briser ses fers, il jure de ne plus voir l'objet de sa malheureuse passion, et, un instant après, à la seule idée de lui causer du chagrin, le captif reprend ses chaînes, il oublie ses résolutions et se croit perdu s'il abandonne l'ingrate qui fait son tourment.

Dans cette satire sont aussi peints comme des esclaves des autres et d'eux-mêmes l'ambitieux courant la ville, tout hors d'haleine, pour obtenir des voix, et celui que la crainte des Dieux mal entendue entraîne à des cérémonies superstitieuses et ridicules. Enfin, l'intention mère de l'auteur, dans cet ouvrage, est de faire voir que l'homme n'est point entièrement libre tant qu'il nourrit dans son cœur des vices et des passions, qui sont pour lui tout autant de maîtres qui le subjuguent et l'entraînent malgré lui à sa destruction.

SATIRA QUINTA.

AD CORNUTUM, MAGISTRUM SUUM,

DE VERA LIBERTATE.

❀

PERSIUS, CORNUTUS.

PERSIUS.

Vatibus hic mos est centum sibi poscere voces,
Centum ora, et linguas in carmina centum;
Fabula seu mæsto ponatur hianda tragædo,
Vulnera seu Parthi ducentis ab inguine ferrum.

CORNUTUS.

Quorsum hæc? aut quantas robusti carminis offas
Ingeris, ut par sit centeno gutture niti?
Grande locuturi nebulas Helicone legunto,
Si quibus aut Prognes, aut si quibus olla Thyestæ
Fervebit, sæpe insulso cænanda Glyconi.
Tu neque anhelanti, coquitur dum massa camino,

SATIRE CINQUIEME.

A CORNUTUS, SON MAITRE.

SUR LA VRAIE LIBERTÉ.

❀

PERSE, CORNUTUS.

PERSE.

Un poète, en ses vers, soit qu'il vise au tragique,
Soit qu'il veuille emboucher la trompette héroïque,
Pour chanter les malheurs du Parthe et nos exploits, (1
Doit demander aux Dieux cent langues et cent voix.

CORNUTUS.

Où tend ce vain début ? la verve poétique
Aurait-elle besoin de ce luxe emphatique ?
Que ceux-là hument seuls les brouillards d'Hélicon
Qui veulent mettre en vers un souper de Glicon, (2
Les horribles festins de Progné, de Thyeste, (3
10 Et célébrer ainsi le parjure et l'inceste !
Mais vous, dans vos écrits, vous n'irez point, chantant,
Presser les flancs gonflés d'un soufflet haletant

Folle premis ventos, nec clauso murmure raucus
Nescio quid tecum grave cornicaris inepte,
Nec stloppo tumidas intendis rumpere buccas.
Verba togæ sequeris, junctura callidus acri,
Ore teris modico, pallentes radere mores
Doctus, et ingenuo culpam defigere ludo.
Hinc trahe quæ dicas: mensasque relinque Mycenis
Cum capite et pedibus; plebeiaque prandia noris.

PERSIUS.

Non equidem hoc studeo, bullatis ut mihi nugis
Pagina turgescat, dare pondus idonea fumo.
Secreti loquimur. Tibi nunc, hortante camena,
Excutienda damus præcordia; quantaque nostræ
Pars tua sit, Cornute, animæ, tibi, dulcis amice,
Ostendisse juvat. Pulsa, dignoscere cantus
Quid solidum crepet, et pictæ tectoria linguæ.
His ego centenas ausim deposcere voces,
Ut quantum mihi te sinuoso in pectore fixi,
Voce traham pura, totumque hoc verba resignent
Quod latet arcana non enarrabile fibra.

Cum primum pavido custos mihi purpura cessit,
Bullaque succinctis laribus donata pependit:

Comme le forgeron qui dissout la matière.
Je ne voudrais point voir de votre bouche altière
Des mots, vides de sens et murmurés tout bas,
En sons rauques et durs sortir avec fracas.
Qu'au foyer du bon goût votre verve s'allume;
Qu'un style noble et pur, coulant de votre plume,
A d'utiles leçons sache plier vos vers.
20 Frondez le ridicule, attaquez nos travers;
Mais soyez simple, et, loin des festins de Mycènes (4
Et du luxe odieux de leurs sanglantes scènes,
Bornez-vous au repas du naïf plébéien.

PERSE.

L'enflure et les grands mots ne me plaisent en rien;
Mais ma muse, pour fuir une vaine fumée,
Dans son obscurité ne s'est point enfermée.
Je viens m'ouvrir à vous: votre esprit, vos vertus
Dirigeront mon cœur. O mon cher Cornutus!
Quelle que soit la part que vous ayiez pu prendre
30 A notre intimité, je veux ici vous rendre
Le juge impartial de mon vrai sentiment:
Sondez-moi..... vous dont l'œil sait si profondément
Pénétrer les détours d'une bouche perfide,
Comme on connaît au son quand le vase est solide,
Voyez si devant vous je dis la vérité;
Jugez de la franchise et de la pureté
Du tendre attachement qui m'anime et m'enflamme.
Ce que je sens pour vous dans le fond de mon ame,
Oui, j'ose vous le dire, ainsi que je le crois,
40 Pour le peindre en mes vers il me faudrait cent voix!....

Dès que j'eus déposé la robe purpurine, (5
Et que la bulle d'or qui couvrait ma poitrine

Cum blandi comites, totaque impune Suburra
Permisit spargisse oculos jam candidus umbo;
Cumque iter ambiguum est, et vitæ nescius error
Diducit trepidas ramosa in compita mentes:
Me tibi supposui: teneros tu suscipis annos
Socratico, Cornute, sinu. Tunc fallere solers
Apposita intortos extendit regula mores;
Et premitur ratione animus, vincique laborat
Artificemque tuo ducit sub pollice vultum.
Tecum etenim longos memini consumere soles,
Et tecum primas epulis decerpere noctes.
Unum opus, et requiem pariter disponimus ambo,
Atque verecunda laxamus seria mensa.

Non equidem hoc dubites, amborum fædere certo
Consentire dies, et ab uno sidere duci.
Nostra vel æquali suspendit tempora libra
Parca tenax veri: seu nata fidelibus hora
Dividit in Geminos concordia fata duorum:
Saturnumque gravem nostro Jove frangimus una;
Nescio quod certe est, quod me tibi temperat, astrum.

Mille hominum species, et rerum discolor usus.
Velle suum cuique est, nec voto vivitur uno.
Mercibus hic Italis mutat sub sole recenti
Rugosum piper, et pallentis grana cumini:

Eût été suspendue à l'autel de nos Dieux ;
Lorsqu'entièrement libre et suivie en ses jeux
Par de flatteurs amis, ma jeunesse plus mûre
Put se livrer sans crainte au quartier de Suburre ; (6
A l'âge de la vie où l'homme chancelant
Devant les deux chemins arrête un pas tremblant, (7
A vous je me livrai : ma première jeunesse
50 Reçut de l'amitié les leçons de sagesse ;
Bientôt le fruit plus doux de vos bienfaits touchans
Adoucit mes travers et mes mauvais penchans.
Enfin, par la raison mon âme convaincue,
Après quelques combats, fut à jamais vaincue ;
Et prit, dès ce moment, grâce au soin paternel
De vos habiles mains, un second naturel.
Le matin, près de vous je courais dès l'aurore ;
Le soir, en un repas l'on m'y voyait encore :
Nous passions, tour-à-tour, de l'étude au repos ;
60 Et la table en commun délassait nos travaux.

Certes, n'en doutez pas, l'astre des destinées
Sur le même chemin éclaira nos années ;
Soit que dans sa balance, en dirigeant leurs cours,
L'impartiale Parque ait confondu nos jours ;
Soit que de l'amitié la magique puissance
Ait au mois des Gémeaux placé notre naissance ; (8
Soit que par Jupiter nous ayions surmonté
L'influence et les lois de Saturne indompté ; (9
Je ne sais, près de vous, quel doux penchant m'entraîne.

70 L'inconstance aux mortels commande en souveraine.
Chez eux rien n'est égal : l'empire des désirs
Varie à l'infini leurs soins et leurs plaisirs.
Tout change sous leurs yeux de forme et de manière ;

Hic satur irriguo mavult turgescere somno :
Hic campo indulget : hunc alea decoquit : ille
In venerem est putris : sed cum lapidosa chiragra
Fregerit articulos veteris ramalia fagi,
Tunc crassos transisse dies, lucemque palustrem,
Et sibi jam seri vitam ingemuere relictam.

At te nocturnis juvat impallescere chartis :
Cultor enim juvenum, purgatas inseris aures
Fruge Cleanthea. Petite hinc juvenesque, senesque
Finem animo certum, miserisque viatica canis.

— Cras hoc fiet. — Idem cras fiet. — Quid, quasi magnum
Nempe diem donas ? — sed cum lux altera venit,
Jam cras hesternum consumpsimus ; ecce aliud cras
Egerit hos annos, et semper paulum erit ultra.
Nam quamvis prope te, quamvis temone sub uno,
Vertentem sese frustra sectabere canthum,
Cum rota posterior curras, et in axe secundo.

Libertate opus est, non hac qua, ut quisque Velina.
Publius emeruit, scabiosum tesserula far
Possidet. Heu steriles veri, quibus una Quiritem

Chacun d'eux suit son goût en suivant sa carrière :
L'un court dans l'Orient, loin du peuple Romain,
Payer de ses produits le poivre et le cumin ;
L'autre, plein de liqueur, au sommeil s'abandonne ;
Celui-ci veille au jeu ; celui-là de Bellonne
Suit le char triomphal ; ivre de volupté
80 Cet autre chez Laïs ruine sa santé.
Mais quand la goutte enfin fait filtrer sa carie
Dans les os écaillés de sa main amaigrie ;
Quand le temps du vieux tronc a brisé les rameaux,
Le malheureux alors ne sent plus que ses maux :
La raison luit trop tard ; et, souffrant, il déplore
Les erreurs d'une vie, hélas ! qui dure encore !

Mais vous que le plaisir vers l'étude a conduit ;
Qui pour nous éclairer travaillez jour et nuit ;
Vous dirigez les pas d'une jeunesse ardente,
90 Et nourrissez nos cœurs des leçons de Cléanthe. (10

Jeunes gens et vieillards, contre un louche avenir
Chez ce grand philosophe allez vous prémunir !
— J'irai demain. — Demain vous nous direz de même.
— Un jour serait-il donc une faveur extrême ?
— Non, mais, quand il viendra, l'autre sera passé.
Ainsi, de jour en jour, votre esquif balancé
Vers le port qui l'attend dirige en vain sa proue,
Comme d'un char roulant la quatrième roue,
Tournant sur elle-même, arrive et tend de près
100 Vers celle de devant qu'elle n'atteint jamais.

Mais laissons ces tableaux dont le détail m'arrête. (11
La liberté : voilà le sujet que je traite.
Ne donnons point ce titre à cette faculté
Par laquelle un esclave, ayant bien mérité,

Vertigo facit ! Hic Dama est non tressis agaso,
Vappa, et lippus, et in tenui farragine mendax.
Verterit hunc dominus, momento turbinis exit.
Marcus Dama. Papæ ! Marco spondente, recusas
Credere tu nummos ? Marco sub judice palles ?
Marcus dixit : ita est. Adsigna, Marce, tabellas.

— Hæc mera libertas : hanc nobis pilea donant.
An quisquam est alius liber, nisi ducere vitam
Cui licet ut voluit ? Licet ut volo vivere : non sim
Liberior Bruto ? — Mendose, colligis, inquit.
Stoicus hic, aurem mordaci lōtus aceto.
Hoc reliquum accipio ; licet *illud* et *ut volo* tolle.
— Vindicta postquam mens a prætore recessi,
Cur mihi non liceat jussit quodcumque voluntas,
Excepto si quid Masuri rubrica vetavit ?
— Disce.... sed ira cadat naso, rugosaque sanna,
Cum veteres avias tibi de pulmone revello.
Non prætoris erat stultis dare tenuia rerum
Officia, atque usum rapidæ permittere vitæ.
Sambucam citius caloni aptaveris alto.
Stat contra ratio, et secretam gannit in aurem :
Ne liceat facere id, quod quis vitiabit agendo !
Publica lex hominum, naturaque continet hoc fas,
Ut teneat vetitos inscitia debilis actus.

Reçoit, avec sa part de blé qu'on lui destine,
Le nom de Publius dans la tribu Véline. (12
Peuple fou qui d'un mot créez un citoyen !
Voyez-vous ce Dama, ce valet, ce vaurien ? (13
Pour un rien à mentir sa langue est toujours prête.....
110 Qu'on lui fasse, à vos yeux, faire une pirouette ; (14
Et lavé, tout-à-coup, du sang qui le forma,
Il se fera nommer Marcus, *Marcus Dama !*
Et vous hésiteriez, quand il joue un tel rôle,
De prêter à Marcus votre argent sur parole ?
Et vous pourriez trembler lorsqu'il est votre appui ?
Tout ce qu'il dit est bien ; qu'on se taise après lui !.....
— La liberté de l'homme est celle que lui donne
Le bonnet (15), dira-t-il ; je ne connais personne
Plus libre que celui qui vit sans embarras.
120 Si je vis à mon gré ne suis-je même pas
Plus libre que Brutus (16) ? — J'accepte la majeure,
Mais vous concluez mal, rayez donc la mineure,
Dira le Stoïcien, plein de sagacité,
Dont l'oreille attentive aura tout écouté.
— Mais, si par le Préteur ma tête est affranchie,
Pourquoi, ne puis-je pas disposer de ma vie,
Agir selon mes goûts, user de tous mes droits,
En observant le code et respectant les lois ? (17
— Ecoutez..... mais, déjà..... je crains de vous déplaire.
130 En voulant vous guérir d'un préjugé vulgaire.
Le sourire malin et le dépit amer
Peints sur votre visage, y changent tout votre air.
N'importe, écoutez bien : l'intention du sage,
Ou l'esprit de la loi, dans cet antique usage,
Ne fut point d'établir le pouvoir insensé,
D'abuser du présent par l'oubli du passé.
Le Préteur ne saurait vous forcer à comprendre
Tels devoirs délicats que la loi laisse entendre

Diluis elleborum, certo compescere puncto
Nescius examen; vetat hoc natura medendi.
Navem si poscat sibi pronatus arator
Luciferi rudis; exclamet Melicerta perisse
Frontem de rebus. Tibi recto vivere talo
Ars dedit, et veri speciem dignoscere calles,
Ne qua subærato mendosum tinniat auro?
Quæque sequenda forent, quæque evitanda vicissim,
Illa prius creta, mox hæc carbone notasti?
Et modicus voti, presso lare, dulcis amicis?
Jam nunc astringas, jam nunc granaria laxes;
Inque luto fixum possis transcendere nummum;
Nec glutto sorbere salivam Mercurialem?
Hæc mea sunt, teneo, cum vere dixeris; esto
Liberque ac sapiens, Prætoribus ac Jove dextro.

Sin tu, cum fueris nostræ paulo ante farinæ,

On dresserait plutôt un manant orgueilleux
10 A tirer de la lyre un chant mélodieux.
Mais la raison vous parle et vous dit à l'oreille
Ces mots que tout esprit peut saisir à merveille :
Ne laissez faire rien à qui le ferait mal !
Les arts et la nature ont dans leur tribunal
Interdit certains soins à la faible ignorance.
Pour trouver au malade, avec quelque assurance,
Un remède et le faire, il faut bien le savoir ; (18
C'est donc au médecin qu'appartient ce devoir.
Le rustre qui voudrait, dans son obscur délire,
50 Sans connaître la mer, gouverner un navire,
Outrageraît le Ciel ; et Neptune irrité
L'aurait bientôt puni de sa témérité.

Quel maître vous apprit à marcher d'un pied ferme
Sur ce chemin glissant qui peut seul à son terme
Vous faire discerner le vrai d'avec le faux
Comme on connaît au son la valeur des métaux ?
Savez-vous démêler et noter, pour bien vivre,
Les dangers qu'il faut fuir, les vertus qu'il faut suivre ?
Etes-vous modéré, simple en vos goûts, soumis,
60 Tendre et compatissant auprès de vos amis ?
Sans vous montrer avare êtes-vous économe ?
Savez-vous, au besoin, vous priver d'une somme ?
Le vil appât de l'or ne vous séduit-il point ?
Le sage vit ainsi, si vous l'êtes au point
De pouvoir dire un jour : « ces vertus qu'il possède,
Je les possède aussi, » dès l'instant je vous cède :
Vous êtes vraiment libre et bien digne, à mes yeux,
De la protection des Préteurs et des Dieux.

Mais, dégagé des fers où la foule est restreinte,

Pelliculam veterem retines, et fronte politus
Astutam vapido servas sub pectore vulpem ;
Quæ dederam supra, repeto, funemque reduco.
Nil tibi concessit ratio : digitum exere, peccas.
Et quid tam parvum est ? sed nullo thure litabis
Hæreat in stultis brevis ut semuncia recti.
Hæc miscere nefas : nec, cum sis cetera fossor,
Tres tantum ad numeros satiri moveare Bathylli.

— Liber ego ! — unde datum hoc sumis, tot subdite rebus ?
An dominum ignoras, nisi quem vindicta relaxat ?
I, puer, et strigiles Crispini ad balnea defer,
Si increpuit : cessas, nugator ? servitium acre
Te nihil impellit, nec quicquam extrinsecus intrat
Quod nervos agitet. Sed si intus et in jecore ægro
Nascuntur domini ; qui tu impunitior exis
Atque hic, quem ad strigiles scutica, et metus egit herilis ?
Mane piger stertis : Surge, inquit avaritia ; eia,
Surge. Negas. Instat : Surge, inquit. — Non queo. — Surge !
- - En, quid agam ? — Rogitas ? saperdas advehe Ponto ;
Castoreum, stuppas, ebenum, thus, lubrica Coa.
Tolle recens primus piper e sitiente camelo ;
Verte aliquid, jura. — Sed Jupiter audiet. — Eheu !

170 De votre ancien état si vous gardez l'empreinte,
Et cachez sous des traits humbles, doux et touchans,
Un cœur faux et perfide et de mauvais penchans,
Souffrez qu'on vous condamne ou qu'on vous mène encore
Sous votre premier joug. Moi, que je vous honore!
Non, tant que la raison ne le guidera pas,
Un homme, sans faillir, ne saurait faire un pas. (19
Si vous êtes un sot, malgré votre importance,
Tout l'encens de l'Asie, en un bûcher immense,
Offert en sacrifice aux Dieux, devant l'autel,
180 Ne ferait pas d'ailleurs que vous ne soyiez tel.
On ne voit point un fou pratiquer la sagesse,
Ni du danseur Bathyle imitant la souplesse, (20
La grâce et la vigueur, le pesant villageois
Suivre d'un pied léger le faune au fond des bois.
— Je suis libre! — Vous, libre! en quoi donc, je vous prie,
Lorsqu'à mille besoins votre âme est asservie?
N'est-il pas d'autre esclave et d'autre serviteur
Que celui qu'affranchit la verge du Préteur?
Lorsqu'oubliant, un jour, le droit qu'elle vous donne,
190 Quelqu'un vous aura dit: *tiens, valet, je t'ordonne*
De porter ces frottoirs au bain de Crispinus!
Cours, qu'attends-tu? (21) Ces mots, de vous si bien connus,
Ces mots aigres et durs qui blessaient votre oreille,
N'ont plus rien, aujourd'hui, qui l'occupe et l'éveille.
Mais si dans votre cœur, pour des besoins plus grands,
Vous laissez contre vous s'armer mille tyrans,
Etes-vous à mes yeux plus libre que l'esclave
Qui cède à la frayeur sous la main qui l'entrave?
Dormez-vous le matin, l'avarice vous dit:
100 *Allons, allons, debout!* Vous demeurez au lit; (22
Mais, vous pressant alors, lève-toi! vous dit-elle.
— Je ne puis. — Lève-toi? — Mais quel devoir m'appelle?

Baro, regustatum digito terebrare salinum
Contentus perages, si vivere cum Jove tendis.

Jam pueris pellem succinctus, et œnophorum aptas ;
Ocyus ad navem. Nil obstat quin trabe vasta
Ægeum rapias, nisi solers luxuria ante
Seductum moneat : « quo deinde, insane, ruis ? quo ?
Quid tibi vis ? calido sub pectore mascula bilis
Intumuit, quam non extinxerit urna cicutæ.
Tun' mare transilias ? tibi torta cannabe fulto,
Cœna sit in transtro, Veientanumque rubellum
Exhalet vapida læsum pice sessilis obba ?
Quid petis ? ut nummi, quos hic quincunce modesto
Nutrieras, peragant avidos sudare deunces ?
Indulge genio, carpamus dulcia, nostrum est
Quod vivis : cinis, et manes, et fabula fies.
Vive memor lethi : fugit hora : hoc quod loquor inde est. »

En quid agis ? duplici in diversum scinderis hamo ;
Hunccine an hunc sequeris ? subeas alternus oportet
Ancipiti obsequio dominos ; alternus oberres.

— Peux-tu le demander ?.... Au royaume de Pont
Va recueillir le chanvre et le castoreum ; (23)
Dans le sein de la mer va pêcher la baleine ;
Vends-nous le vin de Cos (24), les parfums et l'ébène ;
Cours enlever le poivre aux chameaux altérés :
Cherche, trafique et mens ! — Mes sermens sont sacrés :
Jupiter entend tout et punit le parjure.
210 — Ah ! tu crains donc les Dieux ? eh bien ! laisse l'usure ;
Et, par ta sotte peur lâchement abaissé
Rampe et meurs sous le toît où leur main t'a placé. »

A ces mots vous voilà prêt à faire un voyage :
Vos valets au vaisseau portent votre bagage ;
Vous allez de la mer affronter le hasard,
Lorsque la Volupté vient vous dire à l'écart :
« Pauvre insensé ! quel but as-tu projet d'atteindre ?
D'où te vient cette ardeur que rien ne peut éteindre ?
Tu vas courir les mers ! eh quoi ! ne sais-tu pas
220 Qu'il te faudra bientôt, en un méchant repas,
Boire sur le tillac une liqueur mal saine ?
Que te faut-il de plus ? Sur la côte lointaine
A quoi bon t'exposer à perdre en vains désirs
Un or qui peut, chez toi, suffire à tes plaisirs ?
Sois plus heureux : la vie à l'homme est tout entière ;
Tu ne seras bientôt qu'une froide poussière.
Vois le temps fuir : tout meurt ; c'est la commune loi :
Le moment où je parle est déjà loin de moi. »

230 Eh bien ! qu'allez-vous faire ? attiré par les charmes
De deux appâts, auquel céderez-vous les armes ?
Il faudra bien, entr'eux flottant de jour en jour,
Soumis à deux tyrans les servir tour-à-tour ;
Car ne vous vantez pas, si leurs lois souveraines

Nec, tu cum obstiteris semel, instanti que negaris
Parere imperio, rupi jam vincula, dicas.
Nam luctata canis nodum abripit : attamen illi
Cum fugit, a collo trahitur pars longa catenæ.

Dave, cito, hoc credas jubeo ! finire dolores
Præteritos meditor (crudum Chærestratus unguem
Abrodens ait hæc.) An siccis dedecus obstem
Cognatis ? an rem patriam, rumore sinistro,
Limen ad obscœnum, frangam, dum Chrysidis udas
Ebrius ante fores, extincta cum face canto ?

— Euge, puer, sapias : Diis depellentibus agnam
Percute. — Sed censen' plorabit, Dave, relicta ?
— Nugaris : solea, puer, objurgabere rubra.
Ne trepidare velis, atque arctos, rodere casses.
Nunc ferus et violens : at si vocet, haud mora, dicas :
Quidnam igitur faciam ? ne nunc, cum accersat, et ultro
Supplicet, accedam ? Si totus et integer illinc
Exieras, nec nunc. Hic, hic, quem quærimus, hic est :

Non in festuca lictor quam jactat ineptus.
Jus habet ille sui palpo, quem ducit hiantem
Cretata ambitio ? Vigila, et cicer ingere large
Rixanti populo, nostra ut floralia possint
Aprici meminisse senes. Quid pulchrius ? At cum

Vous épargnaient un jour, d'avoir brisé leurs chaînes.
Le chien ronge sa corde, il la rompt et s'enfuit ;
Mais un reste à son cou traîne encore et le suit.

Dave voudrait sauver son maître Chérestrate (25
Qui, rongé de dépit, lui dit : « va, je me flatte
Que je serai bientôt dégagé des tourmens
240 Qu'Amour m'a fait souffrir : punis-moi si je mens.
Quoi ! je serais toujours l'opprobre de ma race !
Des biens qu'on m'a laissés je ne verrais la trace
Qu'en des lieux de débauche ! amant d'une Chrysis
J'irais, sous son balcon, ivre, au milieu des nuits,
Chanter en arrosant sa porte de mes larmes !....

— Fort bien, mon jeune maître ! allons, loin de ses charmes,
Sacrifier aux Dieux qui vont vous délivrer.
— Mais..... Dave, penses-tu qu'elle en puisse pleurer ?
— Vous plaisantez, je crois ! quelle faiblesse d'âme !
250 Vous serez donc toujours l'esclave d'une femme ?
Eh bien ! plus de dépit ! ne rongez plus vos fers :
Souffrez encor les maux que vous avez soufferts.
Car, qu'elle vous rappelle, et vous direz encore :
Que dois-je faire ? hélas ! faut-il que je l'ignore ?
Que mon cœur à sa voix ne soit point attendri ?
Pourra-t-il l'oublier ?.... Oui, s'il est bien guéri.

L'homme libre est celui qui, maître de lui-même
Et de ses passions, suit la vertu qu'il aime.
Voilà la liberté ; je la trouve en son cœur,
260 Et non dans le faisceau d'un inepte licteur.

Est-il maître de lui ce candidat servile (26
Qui, pour gagner des voix, sue en courant la ville ?
L'ambition lui dit : « sors, sors de bon matin :

Herodis venere dies, unctaque fenestra
Dispositæ pinguem nebulam vomuere lucernæ,
Portantes violas, rubrumque amplexa catinum,
Cauda natat thynni; tumet alba fidelia vino:
Labra moves tacitus, recutitaque sabbata palles.
Tunc nigri lemures, ovoque pericula rupto:
Hinc grandes Galli, et cum sistro lusca sacerdos.
Incussere Deos inflantes corpora, si non
Prædictum, ter mane caput gustaveris alli.

Dixeris hæc inter varicosos Centuriones,
Continuo crassum ridet Vulfenius ingens,
Et centum Græcos curto centusse licetur.

SATIRÆ QUINTÆ FINIS.

Que les fruits de ton champ, répandus par ta main,
Sur le peuple assemblé roulent en abondance;
Et que Rome à jamais garde la souvenance
De la fête de Flore et de tes grands travaux! » (27

Que ces soins sont flatteurs! qu'ils sont doux! qu'ils sont beaux!
Puis, quand vient l'heureux jour qui d'Hérode est la fête, (28
Que chacun, à grands frais, dans son ardeur s'apprête
A garnir sa maison de flambeaux et de fleurs,
70 Qu'un vin pur dans les airs exhale ses vapeurs,
Et que le thon sacré nage dans l'eau rougeâtre,
Alors, vous quittez tout pour un culte idolâtre;
Vous murmurez tout bas; votre œil, épouvanté
Par la crainte des Dieux, ne voit de tout côté
Que prêtres, que géans, que sistres, que fantômes:
Un œuf cassé par vous cache de noirs symptômes;
Et le plus vil enfin de tous les végétaux
80 Devient, suivant l'oracle, un remède à vos maux. (29

Si nos Centurions entendaient ce langage
Le grand Vulfénius rirait de mon ouvrage;
Et dirait hautement qu'à son avis, chez nous,
Cent philosophes Grecs ne valent pas cent sous. (30

FIN DE LA CINQUIÈME SATIRE.

NOTES ET OBSERVATIONS

SUR LA CINQUIÈME SATIRE.

1) Pour chanter les malheurs du Parthe et nos exploits.

L'empire des Parthes qui comprenait une grande contrée de l'Asie subsista jusqu'au règne d'Artaban IV, qui fut tué l'an 226 de J. C. Néron leur ayant fait la guerre, les avait contraints à demander la paix; et cela grâces à la valeur et à l'habileté de Corbulon, général, qu'il avait chargé de cette expédition; ce qui n'empêcha pas à celui-ci d'être, dans la suite, une des victimes de la cruelle ingratitude du tyran.

2) Qui veulent mettre en vers un souper de Glycon.

Il est probable que Perse veut parler ici d'un médecin de ce nom, qui fut accusé d'avoir empoisonné Vibius Pausa. Quelques commentateurs ont cru que c'était Glycon le tragédien; mais quel rapprochement peut avoir un homme de cette profession avec *les horribles festins* de *Progné* et de *Thyeste* dont il est parlé dans la même phrase? La plupart des éditions modernes de Perse portent : *sæpe insulso cæ-*

nanda Glyconi; mais substituez à l'adverbe *sæpe* l'ablatif de *seps (sepe)*, qui signifie dans notre langue, *Aspic*, *Serpent*, et, par extension, *venin*, *poison*, etc., et l'on sera plus porté à croire qu'il est question du premier.

3) Les horribles festins de Progné, de Thyeste, etc.

Progné, sœur de Philomèle et fille de Pandion, roi d'Athènes. Térée son époux étant devenu éperdûment amoureux de Philomèle, après lui avoir fait violence, lui coupa la langue et l'enferma dans une tour. Progné parvint à faire sortir sa sœur de sa prison; et fit ensuite à Térée un repas de son propre fils. Après qu'il en eut mangé elle vint le lui dire en lui montrant la tête sanglante de la victime.

La fable de Thyeste est à-peu-près la même que celle de Progné. Thyeste, ayant séduit la femme d'Atrée son frère, celui-ci fit servir au père dans un festin les enfans qui étaient nés de cet amour incestueux. *(Myt.)*

4) Mais soyez simple; et, loin des festins de Mycènes
Et du luxe odieux de leurs sanglantes scènes, etc.

Atrée, roi de Mycènes, fit servir en un repas à son frère Thyeste ses propres enfans.

5) Dès que j'eus déposé la robe purpurine,
Et que la bulle d'or qui couvrait ma poitrine, etc.

La robe purpurine était la marque distinctive des enfans de qualité à Rome; ils commençaient à la porter à quinze

ans jusqu'à dix-sept, époque à laquelle ils prenaient la robe virile.

La bulle était une petite boule d'or, d'argent ou d'autre métal que portaient au cou les jeunes patriciens; ils la prenaient et la quittaient au même âge que la robe prétexte ou purpurine.

6) Put se livrer sans crainte au quartier de Suburre.

Le quartier de Suburre était situé dans une rue de Rome qu'habitaient les Courtisanes, entre le mont Viminal et le mont Quirinal.

7) A l'âge de la vie où l'homme chancelant
Devant les deux chemins arrête un pas tremblant.

Nouvelle allusion à l'Y grec de Pythagore, dont nous avons déjà parlé.

8) Soit que de l'amitié la magique puissance
Ait au mois des Gémeaux placé notre naissance.

Les Gémeaux étaient dans le 3me des douze signes du Zodiaque; il représentait Castor et Pollux, enfans de Jupiter et de Léda, qui s'aimaient si tendrement qu'ils ne se quittaient jamais. *(Myt.)*

9) Soit que, par Jupiter nous ayions surmonté
L'influence et les lois de Saturne indompté.

Les anciens croyaient à l'influence des astres sur la vie et

les actions des hommes. La constellation de Jupiter était regardée comme bienfaisante et celle de Saturne comme funeste.

Horace dit à Mécène dans une de ses Odes :

. . . . . Te Jovis impio
Tutela Saturno refulgens
Eripuit.

10) Et nourrissez nos cœurs des leçons de Cléanthe.

Cléanthe, philosophe stoïcien, disciple de Zénon et son successeur dans la direction du Portique. Il consacra toute sa vie à l'étude et à la pratique de la sagesse et de la vertu ; et fut si pauvre à la fin de ses jours qu'il était obligé, pour vivre, d'arroser un jardin pendant la nuit, sa journée étant entièrement employée à ses leçons.

11) Mais laissons ces tableaux dont le détail m'arrête.

Ici la transition, dans le texte, m'a paru si brusque que j'ai cru indispensable de l'adoucir par ce vers qui n'est pas tiré du latin.

12) Le nom de Publius dans la tribu Véline.

Publius était le prénom de plusieurs grands de Rome. *La tribu Véline*, tribu Romaine ainsi appelée à cause du lac *Velinus* au pays des Sabins dont elle était voisine. C'était

une peuplade d'esclaves que les Romains affranchirent en considération de leur valeur dans les combats.

13) Voyez-vous ce Dama, ce valet, ce vaurien?

Dama était le nom d'un grand nombre d'esclaves chez les Romains. Perse, pour tourner en ridicule l'affranchissement des esclaves à Rome, fait, plus bas, une association plaisante de ce nom avec celui de *Marcus* que portaient plusieurs familles patriciennes.

14) Qu'on lui fasse, à vos yeux, faire une pirouette, etc.

Lorsqu'un maître voulait affranchir un de ses esclaves, il le conduisait chez le Prêteur où il le faisait tourner sur ses talons, et le renvoyait en prononçant ces mots : *hunc esse liberum volo.*

15) La liberté de l'homme est celle que lui donne
Le bonnet.

Lorsqu'un esclave allait être affranchi, il se faisait tondre, après quoi on lui donnait publiquement un bonnet, simbole de la liberté chez les Romains.

16) Plus libre que Brutus?

Brutus (L. Junius) Personne n'ignore ce que fit Brutus pour la liberté Romaine. C'est lui qui fut l'auteur de la

grande révolution qui chassa les Tarquins du trône et substitua la puissance consulaire à la royauté. Jeune encore il vit son père et son frère assassinés par les ordres de Tarquin le superbe. N'ayant par lui-même aucun moyen de vengeance et craignant de subir le même sort, il affecta un air stupide afin de ne point paraître dangereux au pouvoir d'un prince vindicatif et jaloux. Cette feinte lui réussit, et plus tard, quand Lucrèce eut été outragée par Sextus, fils aîné de Tarquin, et après que cette malheureuse femme se fut poignardée pour ne pas survivre à son déshonneur, il leva le masque, et, tirant le poignard tout sanglant du sein de la victime, il jura l'expulsion perpétuelle de la race royale. C'est de cette époque remarquable que date la République romaine. *(Liv. V. Tit.-Liv.)*

17) Pourquoi ne puis-je pas disposer de ma vie,
Agir selon mes goûts, user de tous mes droits,
En observant le code et respectant les lois?

Il y a dans le texte :

Excepto si quid Masuri rubrica vetavit.

C'est-à-dire en français :

Excepté ce que défendent les lois de Masurius.

Masurius était un célèbre jurisconsulte du siècle d'Auguste et de Tibère.

18) Pour trouver au malade, avec quelque assurance,
Un remède, et le faire, etc.

Diluis elleborum, certo compescere puncto

Nescius examen ; vetat hoc natura medendi.
Navem si poscat sibi peronatus arator
Luciferi rudis ; exclamet Melicerta perisse
Frontem de rebus.

En lisant Perse avec attention on s'aperçoit facilement qu'Horace devait être son poète de prédilection. De nos jours les auteurs à-peu-près contemporains ne se permettraient pas de telles imitations qui approchent trop du plagiat. Voici ce qu'on lit dans la 1re épître du second livre d'Horace :

Navem agere ignarus navis timet : abrotonum ægro
Non audet, nisi qui didicit, dare : quod mediocrum est
Promittunt medici.

« Qui ne connaît pas la mer ne se mêle pas de gouverner un vaisseau ; qui ne connaît pas la vertu des simples ne s'expose point à traiter un malade.

19) Non, tant que la raison ne le guidera pas,
Un homme, sans faillir, ne saurait faire un pas.

Il faut convenir que la morale des stoïciens, trop sévère sans doute sur bien des points, n'est pas exempte de reproches dans tous ses dogmes, comme, par exemple, dans celui où elle dit que les plus petites fautes sont égales aux plus grandes; et que, comme il n'y a qu'un seul chemin qui mène à la vertu, il suffit d'en dévier légèrement pour s'en écarter. Ce principe n'est ni juste, ni conséquent ; et Horace nous en a fait une critique fort judicieuse dans sa troisième Satire du Ier livre où, entr'autres belles pensées, on remarque celle-ci :

Nam vitiis nemo sine nascitur. Optimus ille est
Qui minimis urgetur. Amicus dulcis, ut æquum est
Cum mea compenset vitiis bona, pluribus hisce
(Si modo plura mihi bona sunt) inclinet : amari
Si volet, hac lege in trutina ponetur eadem.
Qui ne tuberibus propriis offendat amicum,
Postulat; ignoscat verrucis illius, æquum est
Peccatis veniam poscentem, reddere rursus.
Denique quæ tenus excidi penitus vitium iræ,
Cætera item nequeunt stultis hærentia cur non
Ponderibus modulisque suis ratio utitur? ac, res
Ut quæque est, ita suppliciis delicta coercet.
Si quis eum servum patinam qui tollere jussus,
Semesos pisces tepidumque ligurrierit jus,
In cruce suffigat; Labeone insanior, inter
Sanos dicatur, etc.

Essayons de reproduire ce passage en vers français :

Car nul n'est sans défaut; et celui, parmi nous,
Chez qui j'en vois le moins est le meilleur de tous.
Je veux un ami franc; mais juste et sans caprices,
Et qui, pesant entre eux mes vertus et mes vices,
La balance à la main, penche vers le côté
Qui tombe, sous ses yeux, par le poids emporté.
A ces conditions si son cœur veut qu'on l'aime,
Le mien à son égard en agira de même.
L'homme en ses jugemens doit savoir se régler
Sur sa propre faiblesse, et ne point s'aveugler.
Passez-moi mes défauts je passerai les vôtres :
Qui veut des indulgens doit l'être pour les autres.
Et, puisqu'enfin le vice est chez nous en prison,
Pesons bien chaque faute au poids de la raison
Selon qu'en sa nature elle est plus ou moins grave.
Celui qui ferait pendre un malheureux esclave

Qui, pressé par la faim, n'aurait pu l'assouvir
Qu'en un reste de plat qu'on lui fit desservir,
Par les lois du bon sens serait jugé, sans doute,
Plus fou que Labéon (a), etc.

20) Ni du danseur Bathyle imitant la souplesse, etc.

Bathyle, affranchi de Mycènes, danseur fameux par sa grâce et sa légèreté.

21) Cours, qu'attends-tu? etc.

Il eût été convenable de rendre l'expression latine *nugator* qui est dans le texte par celle de *lambin* qui seule dans notre langue peut la rendre fidèlement dans ce passage à cause de la seconde personne de l'indicatif du verbe *cessare* qui la précède. *Que tardes-tu, lambin?* est bien, je crois, l'hémistiche qui aurait rendu le sens de *cessas nugator?* mais l'expression aurait été un peu trop familière en poésie.

22) . . . . . L'Avarice vous dit:
Allons, allons, debout!, etc.

Boileau a heureusement imité ce passage dans sa satire VIII. Voici comme s'exprime le poète français:

(a) Ce n'est point le Labéon dont Perse fait mention dans sa première satire et qui, comme nous l'avons dit, jouissait de certain crédit auprès de Néron, par quelques vers qu'il lui avait adressés, et par sa mauvaise traduction de l'Iliade. Horace veut, sans doute, parler ici d'un célèbre Jurisconsulte de ce nom, qui vivait de son temps. Celui-ci demeura constamment opposé à Auguste, et refusa même de lui la dignité du Consulat.

Le sommeil sur ses yeux commence à s'épancher :
Debout, dit l'Avarice ; il est temps de marcher.
— Hé ! laissez-moi ! — Debout ! — Un moment — Tu répliques ?
— A peine le soleil fait ouvrir les boutiques.
— N'importe : lève-toi ! — Pourquoi faire, après tout ?
— Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout,
Chercher jusqu'au Japon la porcelaine et l'ambre,
Rapporter de Goa le poivre et le gingembre.
— Mais j'ai des biens en foule, et je puis m'en passer.
— On n'en peut trop avoir ; et, pour en amasser,
Il ne faut épargner ni crime, ni parjure ;
Il faut souffrir la faim, et coucher sur la dure, etc.

23) Va recueillir le chanvre et le castoréum.

Castoréum, liqueur contenue dans deux vésicules du castor.

24) Vends-nous le vin de Cos, etc.

Cos, île de la mer Egée, vis-à-vis du golfe Céramique au sud de la côte méridionale de l'Asie mineure. Elle avait un temple qui était consacré à Esculape, parce que son vin avait des vertus purgatives.

25) Dave voudrait sauver son maître Chérostrate, etc.

Perse a emprunté tout ce dialogue de Térence ; le fond en est admirable : c'est la nature prise sur le fait.

26) Est-il maître de lui ce candidat servile, etc.

On voit par ce que dit ici Perse qu'il y avait autrefois aussi de ces sujets ambitieux et fiers, que la cupidité de l'or ou des honneurs font plier à leurs viles intrigues; et qui, étayés de ces grands mots ou grands sentimens d'amour du peuple, d'amour de la patrie, vont porter sur le siége de la vertu et du mérite, une prérogative qu'ils ont achetée à beaux deniers comptans, et qu'ils sont prêts à vendre de même.

27) Et que Rome à jamais garde la souvenancé
De la fête de Flore et de tes grands travaux.

En 388 de la fondation de Rome, les Ediles ayant refusé de donner au peuple les grands jeux nommés jeux Romains, de jeunes Patriciens offrirent d'en faire la dépense à condition qu'on leur accorderait les honneurs de l'Édilité. Leur offre fut acceptée, et le Sénat ordonna, par un décret, qu'on procéderait publiquement, à l'avenir, à l'élection de deux Édiles choisis parmi eux.

28) Puis quand vient l'heureux jour qui d'Hérode est la fête, etc.

Hérode le Grand, ou l'Ascalonite. Les hérétiques juifs le regardaient comme le Messie, et célébraient l'anniversaire du jour de sa naissance. Leur culte était libre à Rome où on avait permis à la secte hébraïque l'exercice de sa religion.

29) Et le plus vil enfin de tous les végétaux
Devient, suivant l'oracle, un remède à vos maux.

Voilà encore une de ces phrases dont l'extrême délicatesse de notre langue poétique nous interdit la reproduction exacte des mots. C'est au lecteur à mesurer le degré d'indulgence ou de justice qu'il peut ou doit accorder au traducteur.

Il y dans le texte :

Incussere Deos inflantes corpora, si non
Prædictum ter mane caput gustaveris alli. *

(En voici la traduction littérale) *(alli pour alii.)*

Etre frappés d'épouvante à la seule pensée des Dieux prêts à faire enfler vos corps, ainsi qu'on vous l'a prédit, si vous vous n'avez pas mordu trois fois, le matin, sur une gousse d'ail.

30) Cent philosophes grecs ne valent pas cent sous.

Centussis, cent as ou cent sous Romains. Leur as valait à-peu-près huit centimes de notre monnaie, de sorte que cent as équivaudraient à huit francs. Mais cette valeur de l'as ne fut ainsi établie que jusqu'en 537 de Rome, époque à laquelle il fut réduit de manière à ce qu'il y en eût quatre dans le sesterce au lieu de 2 et demi comme auparavant. De façon que le sesterce valant 20 centimes de notre monnaie, l'as en valut 5, et cent as répondaient à cent sous d'aujourd'hui.

FIN DES NOTES.

SATIRE VI.

RÉSUMÉ

DE LA SIXIÈME SATIRE.

Cette satire est dirigée contre les avares et adressée à Cæsius Bassus, poète lyrique qui florissait du temps de Perse. Ce Bassus possédait un superbe domaine dans le pays Sabin où il allait se retirer l'hiver pour se livrer tranquillement à la composition, ainsi que Perse le dit lui-même dans les premiers vers de sa satire. Il semble lui reprocher, après avoir fait l'éloge de son mérite, de ne pas occuper tout son temps aux lettres et l'engage à faire comme lui qui, non loin de sa patrie, près du port de Luna, possède un petit coin de terre pour s'y livrer entièrement à l'étude et à la poésie, sans s'embarrasser de ce que font ses voisins qui, pleins de leurs vues ambitieuses, sans jouir du présent, ne songent qu'à un avenir éphémère, et dont toutes les recherches ne tendent qu'à l'accroissement de leurs revenus. Il sait bien que les goûts et les caractères varient avec les sujets ; que, de deux jumeaux, l'un souvent est avare et l'autre dissipateur, deux extrêmes également funestes et condamnables ; mais il croit qu'il existe en toutes choses un terme moyen que l'homme raisonnable doit prendre, et qui le mène à faire honneur à son état sans dissiper follement son bien. Il engage les riches à secourir l'infortune, et, pour mettre l'un d'eux à l'épreuve sur ce chapitre, il lui fait le tableau d'un de ses amis naufragé que la tempête vient de jeter sur la côte lointaine, où il se trouve dénué de toute ressource, et d'où il ne reviendra dans sa patrie que pour re-

courir à la commisération publique : toute cette peinture est d'une vérité admirable. L'homme riche que Perse veut exhorter à faire du bien aux malheureux lui fait observer que, s'il entame son capital, son héritier, indisposé contre lui, n'assistera pas, après sa mort, au repas funèbre, ou, contre l'usage, ne brûlera pas de parfums dans son urne funéraire, etc., et autres obstacles qui sont tout autant d'argumens pour mieux mettre en évidence le ridicule et l'ineptie des testateurs. Perse lui réplique que c'est le comble de la folie de pousser la peur de manquer du nécessaire jusqu'au delà du tombeau ; il se met lui-même en scène avec son héritier pour montrer, par un dialogue très-piquant, combien sont dupes ceux qui amassent de grands biens pour en faire jouir les autres après leur mort ; et finit par exhorter les hommes à se guérir de ce sordide amour de l'or qui ne s'éteint jamais.

SATIRA SEXTA.

AD CÆSIUM BASSUM.

IN AVAROS.

Admovit jam bruma foco, te, Basse, Sabino?
Jamne lyra, et tetrico vivunt tibi pectine chordæ,
Mire opifex numeris veterum primordia rerum,
Atque marem strepitum fidis intendisse Latinæ,
Mox Juvenes agitare jocos, et pollice honesto
Egregios lusisse senes? mihi nunc Ligus ora
Intepet, hybernatque meum mare, qua latus ingens
Dant scopuli, et multa littus se valle receptat.

Lunaï portum est operæ cognoscere, cives!

Cor jubet hoc Ennî, postquam destertuit esse
Mæonides Quintus pavone ex Pythagoreo.
Hic ego securus vulgi, et quid præparet auster

SATIRE SIXIÈME.

A CÆSIUS BASSUS.

CONTRE LES AVARES.

Toi qui sais dans tes chants mêler avec tant d'art
Les doux jeux de l'enfance aux leçons du vieillard,
Et dont la muse habile, en vérités féconde,
Nous révéla les cieux et les secrets du monde,
Bassus, déjà l'hiver, loin du peuple Romain, (1
T'aurait-il rappelé dans le pays Sabin ?
Pour moi je resterai, non loin de ma patrie,
Sous le soleil plus doux de cette Ligurie (2
Où d'énormes rochers, s'élevant dans les airs,
10 Cachent au voyageur le vaste azur des mers;
Et, lorsqu'il a gravi leurs cîmes isolées,
Déroulent à ses yeux un contour de vallées.

Citoyens, allez voir le beau port de Luna ! (3

Tel fut l'ordre, en ses vers, qu'Ennius nous donna, (4
Non pas cet Ennius chez nous suivant encore,
Dans ses folles erreurs, les lois de Pythagore, (5

Infelix pecori ; securus et angulus ille
Vicini, nostro quia pinguior : et si adeo omnes
Ditescant orti pejoribus, usque recusem
Curvus ob id minui senio, aut cænare sine uncto,
Et signum in vapida naso tetigisse lagena.
Discrepet his alius. Geminos, horoscope, varo
Producis genio. Solis natalibus est qui
Tingat olus siccum muria vafer in calice empta,
Ipse sacrum irrorans patinæ piper. Hic bona dente
Grandia magnanimus peragit puer. Utar ego, utar ;
Nec rhombos ideo libertis ponere lautus,
Nec tenuem solers turdorum nosse salivam.
Messe tenus propria vive ; et granaria, fas est,
Emole. Quid metuas ? occa : et seges alterna in herba est.
Ast vocat officium : trabe rupta, Bruttia saxa
Prendit amicus inops ; remque omnem, sardaque vota
Condidit Ionio ; jacet ipse in littore, et una
Ingentes de puppe Dei ; jamque obvia mergis

Mais lorsqu'il parle en sage et que, ne rêvant plus
A la métempsycose, il n'est plus qu'Ennius.
C'est sur ces bords heureux, c'est dans cette retraite
20 Que tranquille, ignoré de la foule indiscrète,
Je respire un air pur. Sans envier le bien
De plus riches que moi, j'y vis content du mien ;
Et quoique mes voisins, obscurs et sans naissance,
Enrichis sous mes yeux, brillent dans l'opulence,
Pour me régler un jour sur leurs airs importans,
Je ne veux point maigrir, vieillir avant le temps,
Me nourrir de pain noir et n'employer mes veilles
Qu'à mesurer de l'œil mon vin dans mes bouteilles.
Je sais très bien qu'un autre en croyant agir mieux,
30 Peut différer de moi : deux jumeaux même entr'eux,
Ont souvent l'un et l'autre un penchant tout contraire.
L'un, avare, en tremblant fête l'anniversaire
Du jour de sa naissance ; il sert au grand dîner
Un légume endurci, qu'il craint d'assaisonner,
Ou qui nage à grands flots dans un bain de saumure.
L'autre, dissipateur, jouissant sans mesure,
Se ruine et du sort se met à la merci.
Il faut vivre ; oui, sans doute, et je veux vivre aussi,
Sans prétendre, à ma table entouré de convives,
40 Rassasier leurs yeux de turbots et de grives.
Vivez de vos produits ; quand vos greniers sont pleins
Que risquez-vous de vendre ou de moudre leurs grains ?
Faites cette moisson et qu'une autre s'apprête.
Mais un devoir plus grand dans ce soin vous arrête :
Votre ami, sur les mers transportant tout son or,
Au sein d'une tempête, a vu fuir son trésor
Dans l'abîme..... il a pu, se sauvant à la nage,
Vers les rocs Brutiens, atteindre le rivage ; (6
Mais, avec son vaisseau, l'onde a tout englouti :

Costa ratis laceræ. Nunc et de cespite vivo
Frange aliquid : largire inopi, ne pictus oberret
Cærulea in tabula.

Sed cœnam funeris hæres.

Negliget iratus, quod rem curtaveris : urnæ
Ossa inodora dabit ; seu spirent cinnama surdum,
Seu ceraso peccent casiæ nescire paratus.
Tune bona incolumis minuas ? et Bestius urget
Doctores Graïos : « ita fit, postquam sapere urbi
Cum pipere et palmis venit nostrum hoc maris expers.
Fœnisecæ crasso vitiarunt unguine pultes.

Hæc cinere ulterior metuas ? at, tu, meus hæres,
Quisquis eris, paulum a turba seductior, audi.
O bone, num ignoras ? missa est a Cæsare laurus.
Insignem ob cladem Germanæ pubis, et aris
Frigidus excutitur cinis ; ac jam postibus arma,
Jam chlamydes regum, jam lutea gausapa captis,

50 Sur la plage, lui-même, il tombe anéanti ;
Et, flottant vers les bords, les débris du navire
Vont insulter encore au trait qui le déchire.
Volez à son secours ; il est enfin venu
L'instant de vous montrer. Que votre revenu,
Votre fonds, s'il le faut, soulage l'infortune:
Courez, ne souffrez point qu'une foule inportune
Lise, un jour, sur son front, sa honte et son malheur. (7

Mais vos biens, après vous, auront un possesseur
Qui veut en acquérir un complet héritage ;
60 Et, si vous y touchez, sans respect pour l'usage
Il n'assistera point au funèbre repas: (8
Votre urne y sera seule et n'y fumera pas. (9
Car ce n'est point l'odeur des parfums insipides
Qui peut d'un héritier flatter les sens avides.
Et de quel droit, chez vous, dispos et bien portant,
Pourriez-vous entamer votre bien qu'il attend ?....
Aux philosophes Grecs qu'en réponse il outrage
Bestius parle ainsi: « voilà bien votre ouvrage !
Tout est perdu chez nous depuis qu'en d'autres bords
70 On va contre du poivre échanger nos trésors !
O luxe des cités ! c'est bien ta folle envie
Qui jusqu'en nos hameaux empoisonne la vie !.... »

— Doit-on pousser la crainte au-delà du tombeau ?
Vous dont mon dernier jour doit être un jour si beau,
Vous, qui que vous soyez, parent ou légataire,
Ecoutez en secret cet aveu salutaire:
On dit, et vous devez vous-même le savoir,
Qu'un courrier de l'armée est arrivé ce soir
Qui de notre empereur annonce la victoire; (10
80 Qu'une fête aura lieu pour célébrer sa gloire.

Essedaque, ingentesque locat Cœsonia Rhenos.
Iis igitur, genioque ducis, centum paria, ob res
Egregie gestas, induco. Quis vetat? aude:
Væ, nisi connives. Oleum, artocreasque popello
Largior. An prohibes? dic clare. Non adeo, inquis,
Exossatus ager juxta est. Age, si mihi nulla
Jam reliqua ex amitis, patruelis nulla, proneptis
Nulla manet: patrui sterilis matertera vixit,
Deque avia nihilum superest; accedo Bovillas
Clivumque ad Virbi, præsto est mihi Manius hæres.

— Progenies terræ! — Quære ex me, quis mihi quartus
Sit pater; haud prompte, dicam tamen. Adde etiam unum,
Unum etiam; terræ est jam filius, et mihi ritu
Manius hîc generis propè major avunculus exit.
Qui prior es, cur me in decursu lampada poscis?
Sum tibi Mercurius: venio Deus huc ego, ut ille
Pingitur: an renuis? vin' tu gaudere relictis?
— Deest aliquid summæ. — Minui mihi; sed tibi totum est
Quidquid id est. Ubi sit fuge quærere, quod mihi quondam
Legarat Tadius; neu dicta repone paterna:
« Fœnoris accedat merces: hinc exime sumptus. »
-Quid reliquum est?-Reliquum?-Nunc, nunc impensius unge,
Unge, puer, caules. Mihi festa luce coquatur

L'épouse du vainqueur, en l'honneur des Romains,
A déjà suspendu les armes des Germains
A la porte du temple où nos Dieux magnanimes
Protègent des vaincus les dépouilles opimes. (11
Pour embellir les jeux de nos triomphateurs
J'arme, seul, à mes frais, deux cents gladiateurs !
M'en détournerez-vous ? puis-je ainsi vous déplaire ?
Tremblez ! malheur à vous si vous m'êtes contraire !
Et, si vous y venez pour vous y divertir,
90 N'oubliez pas, au moins, de feindre d'applaudir.
Je veux que tout le peuple ait part à mes largesses ;
M'en blâmez-vous aussi ? parlez net ?.... — Vos richesses....
Pourraient mieux s'employer : des soins plus importans
Devraient.... car votre bien.... n'est pas assez.... — J'entends ;
Et, comme je n'ai plus ni tante, ni cousine,
Ni même un seul parent auquel je le destine,
Je m'en vais à Boville au mont de Virbius,
Et là, pour héritier, je choisis... Manius. (12
— Quoi ! cet homme de rien ?.... — Eh pourquoi pas ? ma race
100 Est-elle donc si noble ? examinons, de grâce !
Je connais peu mon sang : pourtant demandez-moi
Le nom de mon aïeul, je le dirai, je croi ;
Mais remontez plus haut, et, d'une branche à l'autre,
Vous verrez si son nom ne vaudra pas le nôtre.
Comme lui mon grand oncle était *homme de rien*,
Et j'aurai du plaisir à lui donner mon bien.
Vous êtes, il est vrai, sur la ligne première,
Mais pourquoi voulez-vous entraver ma carrière ?
Je me présente à vous, par un heureux destin,
110 Comme on nous peint Mercure, une bourse à la main. (13
Décidez-vous : la part dont pour vous je dispose
Peut-elle vous suffire ? — Il manque quelque chose
Au capital. — J'ai dû, moi-même, en disposer ;

Urtica, et fissa fumosum sinciput aure;
Ut tuus iste nepos olim satur anseris extis,
Cum morosa vago singultiet inguine vena,
Patriciæ immeiat vulvæ? mihi trama figuræ
Sit reliqua: ast illi tremat omento popa venter!

Vende animam lucro; mercare, atque excute solers
Omne latus mundi, ne sit præstantior alter
Cappadocas rigida pingues plausisse catasta.
Rem duplica: feci: jam triplex, jam mihi quarto.
Jam decies redit in rugam. Depinge ubi sistam,
Inventus, Chrysippe, tui finitor acervi.

SATIRÆ SEXTÆ FINIS.

Mais le reste est pour vous ; vous pourrez en user.
Toutefois, satisfait de l'avoir en partage,
Ne me demandez pas les biens qu'en héritage
Tadius m'a laissés ; et, d'un ton de censeur,
Comme un père, à-peu-près, parle à son successeur,
Ne venez point me dire : *il faut placer la somme !*
120 *Que son intérêt seul en vos mains se consomme !....*
— Enfin, que laissez-vous ? — Ce que je laisse ? rien !
Cuisinier, prends cet or et que je vive bien !....
Il faut donc, selon vous, qu'à moi-même contraire
Je sois, dans ma maison, privé du nécessaire,
Pour que votre neveu, libre dans ses loisirs,
Vive de ma mort même au milieu des plaisirs !
Non, mon corps maigre et sec ne doit point de faiblesse
Tomber, pour que le sien soit surchargé de graisse !

Insensés ! livrez-vous au vil appât du gain !
30 Allez chercher fortune en un pays lointain !
Sortez avant le jour ! tout entourés d'entraves
Allez aux yeux du riche exposer vos esclaves ! (14
Doublez vos revenus !.... comme vous, si je puis,
Je veux tripler les miens, et puis encore, et puis....
Où dois-je m'arreter ?.... qu'on le dise, et moi-même
Je vais de l'infini résoudre le problème. (15

FIN DE LA SIXIÈME SATIRE.

NOTES ET OBSERVATIONS

SUR LA SIXIÈME SATIRE.

1) **Bassus, déjà l'hiver loin du peuple romain, etc.**

Cæsius Bassus, poète lyrique distingué, florissait sous Néron avec Perse, dont il fut chargé de rédiger les œuvres. Selon l'ancien scoliaste, il périt près de Naples dans une éruption du Vésuve dont Pline l'ancien fut aussi victime.

2) **Sous le soleil plus doux de cette Ligurie, etc.**

La Ligurie était une contrée de la Gaule Cisalpine. Les Liguriens eurent à soutenir de longues et sanglantes guerres contre les Romains, et les battirent, même, plusieurs fois; mais, l'an 132 avant J. C., ils furent entièrement défaits et conquis par le Consul C. Popilius Lænas.

3) **Citoyens, allez voir le beau port de Luna!**

Lunaï portum est operæ cognoscere, cives!

On lisait ce vers au commencement d'un poème d'Ennius. Luna est une ville de l'Etrurie septentrionale sur la Macra, près de son embouchure. Elle avait un beau port en forme

de croissant d'où lui est, sans doute, venu son nom de *Luna* (lune.)

4) Tel fut l'ordre, en ses vers, qu'Ennius nous donna.

Q. Ennius, poète latin, natif de Rudies en Calabre, l'an du monde 3761 et 239 ans avant J. C. Il s'engagea d'abord en Sardaigne l'an 215, dans les armées de la république jusqu'à sa quarantième année, époque à laquelle Caton l'ancien, ayant reconnu son mérite, l'emmena avec lui à Rome.

5) Non pas cet Ennius chez nous suivant encore,
Dans ses folles erreurs, les lois de Pythagore, etc.

Pythagoras ou Pythagore, célèbre philosophe grec, fondateur de l'école italique, naquit à Samos environ 592 ans avant J. C. Il embrassa le cercle entier des connaissances que l'on possédait de son temps : la musique, l'éloquence, la poésie, l'astronomie, les mathématiques, la philosophie, la législation, etc. Il fut aussi l'inventeur de ce dogme fameux de la métempsycose ou transmigration de l'âme d'un corps dans un autre après la mort.

6) Vers les rocs Brutiens atteindre le rivage.

Le Brutium, province méridionale de l'Italie. Les Brutiens descendaient d'une réunion de bergers, d'esclaves et de brigands qui vinrent s'établir, vers l'an 360 avant J. C. dans cette contrée. Ce nom leur fut donné à cause de la lâcheté et de la stupidité avec laquelle ils se soumirent à Annibal.

7) Courez, ne souffrez point qu'une foule importune
Lise, un jour, sur son front sa honte et son malheur.
(Ne pictus oberret cœrulea in tabula.)

Allusion à l'usage qu'avaient les naufragés de porter sur

leurs épaules ou devant leur poitrine un tableau représentant le danger qu'ils avaient couru, et de l'exposer ainsi aux yeux du peuple pour exciter sa commisération.

8) Il n'assistera point au funèbre repas.

Chez les Romains la cérémonie des funérailles se terminait ordinairement par un repas qui avait lieu sur la tombe même du mort et que l'héritier donnait à ses parens et à ses amis.

9) Votre urne y sera seule et n'y fumera pas.

Les Romains avaient coutume de brûler leurs morts dans un bûcher ; après que leurs corps y avaient été consumés, on recueillait leurs cendres, on les lavait dans du lait et du vin, et on les déposait dans une urne ; après quoi on y brûlait des parfums et on la déposait ainsi sur la tombe.

10) Qui de notre empereur annonce la victoire.

Cet Empereur est Caligula. Le nom de Cæsonie, son épouse, qui vient après, en est la preuve évidente ; il monta sur le trône l'an 37 de J. C., et fut tué quatre ans après, l'an 41. Perse, qui n'avait alors que sept ans, n'écrivait pas lors de ses victoires. Il fait donc ici une espèce d'anachronisme volontaire pour tourner en ridicule sa prétendue victoire contre les Germains. Quoiqu'aucune victoire n'ait été remportée à cette occasion par Caligula, celui-ci voulut néanmoins qu'elle fût célébrée avec beaucoup de magnificence.

11) A la porte du temple où nos Dieux magnanimes
Protègent des vaincus les dépouilles opimes.

On appelait *dépouilles opimes* les armes et les ornemens

guerriers d'un général ennemi vaincu, et tué par un général romain : on les consacrait à *Jupiter Férétrien.*

12) Je m'en vais à Boville, au mont de Virbius,
Et là, pour héritier, je choisis..... Manius.

Boville était une petite ville dans le Latium sur la voie Appienne, à trois lieues de Rome ; elle était peuplée de mendians et de gens sans aveu.

La vallée de *Virbius*, ainsi nommée à cause du temple qu'on y avait érigé à Hippolyte, long-temps connu sous le nom de *Virbius.*

Manius était sans doute quelque pauvre homme, quelque Romain de basse extraction établi à Boville.

13) Je me présente à vous, par un heureux destin,
Comme on nous peint Mercure, une bourse à la main.

Mercure était représenté tenant une bourse de la main gauche et de la droite un rameau d'olivier et une massue, symboles, l'un de la paix utile au commerce, l'autre de la force et de la vertu nécessaires à la confiance.

14) Allez aux yeux du riche exposer vos esclaves.

Le trafic des esclaves était fort considérable chez les Romains. Il y en avait à Rome un marché qui était continuellement ouvert.

15) Où dois-je m'arrêter?.... qu'on le dise, et moi-même
Je vais de l'infini résoudre le problème.

Je n'ai pas cru devoir retracer à la fin de cette satire le

PORTRAIT

DU SAGE,

SUIVANT LA DOCTRINE DE LA SECTE DES STOÏCIENS.

> Il n'est qu'un bien dans le monde, LA VERTU; le reste mérite à peine le nom de plaisir. Il n'est qu'un mal, LE VICE; le reste mérite à peine le nom de douleur.
>
> ZÉNON.

PORTRAIT

DU SAGE,

SUIVANT LA DOCTRINE DE LA SECTE DES STOÏCIENS.

> Il n'est qu'un bien dans le monde, LA VERTU; le reste mérite à peine le nom de plaisir. Il n'est qu'un mal, LE VICE; le reste mérite à peine le nom de douleur.
>
> ZÉNON.

AVERTISSEMENT.

Afin de couronner dignement le livre de Perse, il est bien de donner quelques détails sur la morale de l'école du Portique ou de la secte stoïcienne dont Zénon fut le fondateur, et qui se fit, après la mort de son maître, un grand nombre d'adeptes, soit en Grèce, soit en Italie, parmi lesquels on remarque notre Poète. C'est de cette morale que Perse a tiré ce beau carac-

tère qui lui valut, jusqu'à ses derniers jours, l'estime, l'amitié et la considération de tout ce qu'il y avait alors à Rome de plus remarquable parmi les philosophes et les savans. Nous allons montrer le tableau de cette admirable institution de la sagesse humaine, ainsi que des sublimes caractères qui la placent éminemment au-dessus de toutes les autres dans l'antiquité. Ces caractères sont les traits distinctifs sous lesquels les anciens ont voulu peindre leur sage, qui est, dans le portrait qu'ils nous en ont laissé, un modèle si parfait de vertu et d'impassibilité, qu'il n'est guère croyable que leurs sectateurs soient jamais parvenus à l'imiter eux-mêmes rigoureusement, et qu'il ne nous paraît être dans le fond qu'un type idéal dont ils s'efforçaient néanmoins de se rapprocher autant qu'il est possible à l'homme. Tous ces préceptes ou caractères vont être retracés ici à l'exception de quelques articles répétés ou contredits par d'autres, et que la négligence des commentateurs paraît y avoir laissé glisser. Nous en exclurons aussi divers paradoxes que le temps ou l'expérience du

monde ont réprouvés et qui ne doivent point être reproduits dans notre siècle. Quoique nous les ayons crus indignes de figurer dans un si beau recueil, il est de notre devoir d'en donner connaissance au lecteur, afin qu'après les avoir comparés avec les autres, il puisse juger lui-même de nos intentions et du degré d'autorité que nous pouvons avoir eu à les supprimer. Les voici :

⁂ Le Sage imite les cyniques.

⁂ Le Sage peut se nourrir de toute viande, même de chair humaine dans l'occasion.

⁂ Le Sage saura sortir lui-même de la vie si la circonstance l'exige.

⁂ Le Sage peut rompre le fil de ses jours.

(Répétition de l'article précédent.)

⁂ Le Sage ne refuse point l'empire, et il se mêle avec les grands.

(Article contradictoire avec l'un de ceux que nous citerons tout-à-l'heure, et qui est ainsi conçu : Le Sage s'écarte des affaires.)

Ces paradoxes mis de côté, la morale des Stoïciens ne paraît inférieure à nulle autre, et semble même avoir pu servir d'acheminement au christianisme. Aussi, à une époque où la corruption des mœurs avait infecté la terre, l'école de Zénon se fit-elle à Rome un grand nombre de partisans parmi les hommes du plus haut mérite et de l'austérité la plus reconnue : tels ont été Manilius, Sénèque, Lucain, Perse, Cornutus, Epictète, Tacite, Thraséas, Marc-Aurèle, etc.

Après avoir donné un Précis historique sur la vie et le caractère de Zénon, nous retracerons les bases principales sur lesquelles le monument de sa doctrine a été fondé, et finirons par le portrait du Sage, en y ajustant les remarques et explications qui nous paraîtront conformes au but moral que nous nous sommes proposé en le retraçant.

DÉTAILS SUR ZÉNON.

Zénon, célèbre philosophe grec, fondateur de l'École stoïcienne, naquit l'an 372 avant Jésus-Christ, à Citium, dans l'île de Chypre. Il exerça d'abord la profession de marchand; mais, revenant de la Phénicie avec une cargaison de pourpre, il fit naufrage au port du Pirée, et perdit toutes ses marchandises. Affligé de cette perte qui le ruinait complètement, il se retira à Athènes, entra chez un libraire et se mit à lire un traité de Xénophon, dont la lecture lui fit

bientôt oublier ses malheurs. Il demanda au libraire où demeuraient ces sortes de gens dont parlait cet auteur. Cratès le cynique ayant passé par hasard, dans ce moment, le libraire le montra à Zénon et l'exhorta à le suivre : ce qu'il fit, en effet, et devint son disciple. Il regarda dès-lors, jusqu'à la fin de ses jours, comme un très-grand bonheur, d'avoir perdu sa fortune et d'avoir été jeté par les vents sur le port du Pirée: il en remercia même les Dieux. Il avait environ trente ans lorsqu'il s'attacha à Cratès. Après avoir étudié dix ans sous ce philosophe, et avoir passé dix autres années sous Stilpon de Mégare, sous Xénocrate et Polémon, étant alors âgé de cinquante ans, il osa, malgré la vogue du Platonisme et du Péripatétisme, ouvrir à Athènes, dans le Pécile, le plus beau portique de la ville, dans le voisinage même de l'Académie et du Lycée, une école nouvelle où bientôt il vit accourir une foule de disciples que son caractère honorable lui attachait par les liens de l'estime, et acquit ainsi la réputation du plus grand des philosophes contemporains.

Cependant, il dédaigna les applaudissemens de la foule, et donna sans cesse l'exemple de la gravité qu'il exigeait de ses élèves. Aucun incident remarquable ne vint troubler sa longue carrière. Il vieillit doucement, honoré par ses vertus, admiré par ses talens, ne cessant d'enseigner sa doctrine, et mourut âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, sans avoir jamais eu la moindre incommodité, l'an 274 avant Jésus-Christ. Il y avait alors quarante-huit ans qu'il enseignait sans aucune interruption, et soixante-huit qu'il avait commencé à s'appliquer à la philosophie. Sa doctrine fut nommée STOÏCIENNE, du Portique (Στοὰ) dans lequel il donnait ses leçons.

Il faisait consister le souverain bien à vivre conformément à la nature, selon l'usage de la droite raison; il ne reconnaissait qu'un Dieu et admettait en tout une destinée inévitable. Son valet, voulant un jour profiter de cette opinion, et s'écriant, tandis qu'il le battait pour un larcin : « *J'étais destiné à dérober!* « Oui, lui dit » Zénon, et à être battu. »

Il fut regretté à sa mort par tout ce qu'il y

avait en Grèce de plus recommandable par les vertus et le mérite. Le roi Antigone Gonatas, qui surtout l'estimait bien sincérement, pleura sa perte, et envoya une députation aux Athéniens pour les prier d'ensevelir, aux frais du public, ses restes dans le Céramique. Ils satisfirent à sa demande, et rédigèrent à ce sujet un décret qui nous a été conservé par Diogène Laerce. Cléante lui succéda dans la direction du Portique.

PRÉCIS

SUR LA DOCTRINE DE ZÉNON.

Venu dans un siècle où les progrès du luxe avaient introduit dans la société le relâchement des mœurs, et où les sophismes des sceptiques avaient ébranlé la certitude, Zénon désirait raffermir les autorités chancelantes de la vérité et de la vertu en les associant intimement l'une à l'autre. Platon, Aristote, Diogène ne lui semblaient pas avoir atteint ce but, et il voulut essayer d'y parvenir.

Cependant il ne créa point un système complet: n'ayant ni la haute imagination de Platon, ni la vaste science et la force intellectuelle d'Aristote, il emprunta aux écoles antérieures beaucoup de traits divers; et, tout en ajoutant un grand nombre d'idées aux vues de ses prédécesseurs, il leur emprunta celles qui servirent de bases à son sys-

tème, et les combina quoique souvent divergentes et même contradictoires.

On ne connaît guère du stoïcisme que sa morale sévère. Zénon n'attachait cependant pas moins d'importance à la psychologie ; c'est même sur elle qu'il fondait sa morale.

Voulant écarter toute hypothèse et rétablir la certitude sur des bases inébranlables, il crut devoir n'admettre que ce qui tombe sous les sens ; et proclama le premier, formellement et dans toute sa rigueur, l'axiôme depuis si célèbre (et faussement attribué à Aristote) *nihil est in intellectu quod non priùs fuerit in sensu.*

Les perceptions primitives, sources des idées, étaient, selon Aristote, des images des corps. Zénon trouva ce mot trop vague, en ce que l'image ne représente que les couleurs d'un objet et que la perception, comme l'idée, doit représenter l'objet entier. Au mot *image* il substitua donc celui d'*apparition compréhensive* (métaphore tirée de la main qui embrasse, *comprehendit*) et détermina avec rigueur de quelle manière est représenté l'objet corporel. Il distinguait ensuite deux sortes d'idées : les *naturelles* ou *anticipées*, produites à l'instant même de la perception, et les *artificielles*, fruit des combinaisons de l'intelligence. Il suivait ensuite pas à pas la logique

d'Aristote, la simplifiant seulement de temps en temps, principalement à l'article du *Syllogisme.*

Quoique reconnaissant les phénomènes intellectuels comme résultat de l'organisation physique, Zénon n'admet jamais un matérialisme grossier et exclusif; il assigne à tous les faits corporels, à toutes les sensations, à tous les mouvements un centre d'unité qu'il appele *Hégemonique* ou *sens directeur* (*regium aut principale.* Sen. De irâ.) et le suppose formé d'un feu divin répandu dans l'éther et source de la lumière. Ce sens directeur était pour les Stoïciens, l'âme.

Cette psychologie était la clé de la théologie ou physique générale de Zénon. De même que l'homme, substance unique, présente deux faces, l'une intérieure, active, directrice, qu'on nomme âme; l'autre externe, passive, dirigée, qu'on appelle corps; de même ce vaste ensemble qu'on appelle monde peut se considérer tour-à-tour comme actif ou passif, mouvant ou mu. Dans un sens le monde est Dieu, dans l'autre il est matière. Dieu est donc éternel, universel, et cause première; la matière est comtemporaine de Dieu et éternelle, enfin l'univers est non seulement un tout animé, *un grand animal*, mais un tout raisonnable. Toutes ses parties sont liées, toutes réagissent les unes sur les autres. De là un en-

chaînement perpétuel et nécessaire de causes; de là la nécessité, le *fatum* auquel tout est soumis, excepté l'âme humaine.

Le Sage doit donc être impassible, apathique même, en présence des douleurs, inébranlable au milieu du monde physique et esclave de l'irrésistible *fatum*. Renfermé dans le sanctuaire de l'âme, il s'y étudie, il se voit né pour la justice, le beau, et vit conformément à sa nature (*sequere naturam*). Il n'est qu'un bien dans le monde, *la vertu*; le reste mérite à peine le nom de plaisir: il n'est qu'un mal, *le vice*; le reste mérite à peine le nom de douleur. Les fautes ne sont point égales quant au résultat; mais en elles-mêmes toutes égales: toutes sont une violation de la loi *une*, universelle: *la vertu*.

Tel est l'ensemble du système de Zénon: ses imperfections et ses suppositions gratuites s'aperçoivent d'elles-mêmes. Entr'autres vices de cette théorie, il faut remarquer surtout qu'elle détruit la vie future, et ensuite que l'auteur n'offre aucun moyen de concilier son *fatum*, principe fondamental sur lequel il établit sa résignation, avec le libre arbitre, principe encore plus essentiel dans son système. Mais la sublimité des principes de morale qu'elle renferme mérite toute l'admiration des grandes âmes.

PORTRAIT DU SAGE.

❀

§ I.

LE SAGE EST EXEMPT DE TROUBLES.

Quelles sont les principales causes des désordres de la vie humaine ? Les vices et les passions désordonnées. Quels sont leurs effets inévitables ? La misère, le mépris, la honte, la mort. L'homme faible, qui se livre en aveugle ou sans discernement et sans réflexions à tous ses penchans, ne s'aime point; il est l'esclave de son corps et le tyran de son âme. Il ne voit point le but auquel tend le sage dans la carrière de la vie ; si on le lui montre, il craint d'y toucher; il lui fait horreur. Si une main amie l'a poussé, malgré lui, dans la bonne route, il s'y arrête en chemin, il s'égare dans les sentiers les plus tortueux ; là il ronge ses fers, s'agite, se tourmente, se désespère, et creuse sous ses pieds l'abîme qui s'ouvre, chaque jour de plus en plus, pour l'en-

gloutir. Qui le fait agir ainsi ? L'amour de lui-même ; et l'amour de lui-même devient son propre bourreau. Mais le sage, tout en appréciant les ressources de la vie, se tient en garde contre les plaisirs qui ne sont que des piéges, pour n'embrasser que ceux qui ne procurent que des douceurs : le sage connaît parfaitement ses véritables intérêts.

§ II.

LE SAGE EST EXEMPT D'ORGUEIL.

Qu'importent au sage le luxe des grands, les faveurs de la fortune, les futiles honneurs des cours, et les prestiges de la flatterie dont la puissance est environnée ? Ces avantages ne peuvent séduire son cœur, parce qu'ils sont périssables et qu'il sait très-bien que leur absence n'est une privation qu'aux yeux de ceux qui y ont attaché quelque prix. En effet, la source de tous les revers, de toutes les humiliations, de toutes les persécutions et enfin de toutes les disgraces de la vie n'est que dans la jouissance des biens fragiles et idéals dont l'homme vain s'énivre et qui corrompent son âme. S'il savait mettre à leur place l'amour de la paix, la pratique de la vertu et les douceurs de l'étude qui sont des plaisirs réels et inaltérables, il serait véritablement heureux dans ce monde, autant, du moins, que ce monde est susceptible de vrai bonheur.

§ III.

LE SAGE EST SÉVÈRE.

Le sage, sévère envers lui-même, n'est indulgent pour les autres qu'autant que cette favorable disposition n'est point l'effet de la faiblesse ou de la flatterie. Pourquoi chercherait-il à aveugler ses amis pour leur plaire ? Il n'exige d'eux que ce qu'il mérite par ses actions. Si on veut l'obliger, il veut l'être gratuitement ; car, à défaut des autres, il tire tout de lui-même. S'il est pauvre il vit de peu ; s'il a des richesses, il sait en faire usage sans ostentation ; s'il est souffrant ou malheureux, il endure ou se résigne ; si sa fortune et sa santé sont florissantes, il ne s'éblouit point, ne mésuse point de la vie et se tient en garde contre les revers. Il se prépare à tout événement. Il emploie pour prévenir les maux réels, tous les moyens qui sont suggérés par la prudence et autorisés par la vertu. Dès qu'il s'aperçoit que ses soins ont été superflus ou insuffisans, il ne songe plus à son infortune si elle est irréparable, ou s'empresse d'y remédier si la réparation est en son pouvoir. Mais il ne se plaint pas ; pourquoi se plaindrait-il ? contre qui sa plainte serait-elle adressée ? Contre lui ? il est innocent ; contre les hommes ? ils sont injustes et ils aggraveraient son mal en riant de ses doléances ; contre Dieu lui-même ? il est bon, tout-puissant et infaillible. Le sage est sévère et impassible parce qu'il connaît à fond la mobilité du destin, l'inconstance des hommes, et la fragilité des choses de ce monde.

§ IV.

LE SAGE EST SINCÈRE.

Pourquoi le sage voudrait-il abuser les autres sur sa conduite ou sur le véritable prix de son mérite personnel ? qu'aurait-il à leur dissimuler ? suivant sa morale il n'est jamais assez vertueux, et selon ses principes il ne doit recevoir le prix de sa vertu que de lui-même ou des conséquences naturelles de ses actions. D'un autre côté, pourquoi voudrait-il les abuser sur leur propre mérite ? il ne leur demande rien pour lui : il voudrait seulement qu'ils fussent bons et il les rendrait mauvais en les aveuglant. Le sage n'est ni complaisant, ni calomniateur : il n'est ni trompeur, ni jaloux ; il ne veut ni flatter ses amis, ni amadouer ses ennemis : il ne se cache pas plus aux uns qu'aux autres. Le sage est sincère parce qu'il est invariable dans ses principes, incorruptible dans ses devoirs et inébranlable dans ses résolutions.

§ V.

LE SAGE S'ÉCARTE DES AFFAIRES.

Selon l'opinion du sage les affaires publiques exigent une profondeur et une perfectibilité qui sont au-dessus des facul-

tés de l'homme et de son intelligence bornée. Le sage ne s'en mêle pas parce qu'il a le sentiment de sa faiblesse ; parce qu'il veut et doit parfaitement bien exécuter tout ce qu'il entreprend ; parce que le peuple n'est jamais l'ami de ceux qui le gouvernent, fussent-ils exempts de tout reproche ; parce qu'enfin il faudrait un être surnaturel et infaillible, plus qu'un sage, plus qu'un ange pour diriger les actions des hommes, leur donner des lois, les juger et les punir, sans dévier du droit chemin de la justice, ou essuyer les caprices de l'inconstance.

§ VI.

LE SAGE NE S'ENIVRE POINT.

Comment le Sage s'abandonnerait-il à la brutale passion du vin ? Le vin fait perdre la raison qui est sa sauve-garde : elle est le flambeau qui éclaire et dirige l'homme dans le chemin de la vie pour le conduire à son but. Dès que ce flambeau s'éteint devant lui, il n'y marche plus qu'en tâtonnant et s'y égare. Le Sage ne s'enivre point parce que son premier devoir est de conserver sa dignité d'homme.

§ VII.

LE SAGE JOUIT DE LA SANTÉ DE L'AME.

Quel accident, quel chagrin, quel revers de fortune seraient-ils capable d'amollir l'âme du sage? Le sage, avant tout, réfléchit, et quiconque réfléchit ne peut ignorer que rien ne saurait faire que ce qui est ne soit pas. Il est prudent : voilà tout. Mais lorsque les coups du sort viennent le frapper, s'ils lui apportent un mal physique, il le souffre avec fermeté; si c'est un mal moral, il s'y résigne avec douceur. Que peut-on exiger de plus de lui? Que peut-il en exiger de plus lui-même? Il remplit ses devoirs, il suit les lois de la nature, et laisse aller le cours des événemens de la vie.

§ VIII.

LE SAGE EST DIVIN.

C'est-à-dire, qu'en sa qualité d'homme et d'être pensant et réfléchissant il fait partie du grand tout animé qui n'est autre chose que Dieu lui-même. L'impie et le méchant se sont détachés de la divinité, c'est-à-dire, de cette intelligence divine qui conduit toutes choses; l'insensé et le sot

sont des êtres manqués ou dégradés ; le libertin et l'athée se dégradent eux-mêmes en se plaçant au niveau de la brute. Le sage seul est homme parce qu'il demeure moralement tel qu'il est sorti des mains de la nature ; et comme la nature est la fille de Dieu et Dieu lui-même, le sage est divin.

§ IX.

LE SAGE EST RELIGIEUX.

Il est religieux de deux manières et par deux raisons différentes : il l'est par sentiment et il l'est par réflexion. Par sentiment, parce que ses inspirations ou perceptions naturelles et intellectuelles le conduisent et le poussent au bien, dont il sent la nécessité, à la vertu dont il admire les charmes, et à la sagesse dont il recueille les fruits. Par réflexion, parce que, respectant et approuvant les lois et les institutions humaines dont l'ordre est le but, il doit bien plus encore honorer celles qui émanent de Dieu ou sont établies en son nom.

§ X

LE SAGE SEUL EST PRÊTRE.

Qu'est-ce qu'un prêtre ? Ce n'est pas seulement celui qui exerce cette fonction pour de l'argent, qui procède à certains rites établis ou qui préside à certaines cérémonies religieuses : s'il ne connaît et ne suit que la théorie matérielle de ses exercices, il n'a que le titre de sa profession et n'en a pas le caractère. Le prêtre est aussi l'homme sage et éclairé qui, par inspiration, se sent appelé à instruire ses frères sur la science divine dont il est l'interprète, et à nourrir dans leurs cœurs l'amour de la justice et la pratique de la vertu. Le sage seul possède ces qualités ; or, le sage seul est prêtre.

§ XI.

LE SAGE EST DEVIN.

Il est devin parce que son esprit, n'étant jamais distrait ou aveuglé par les égaremens de la folie ou par les déréglemens des passions, il peut méditer sur le passé, prévoir les conséquences du présent, et jeter un regard pénétrant sur l'avenir.

§ XII.

LE SAGE HONORE SES PARENS.

Celui qui n'honore point les auteurs de ses jours est indigne de vivre, par la même raison que l'impie qui outrage la Divinité ne mérite pas de porter le nom d'homme. Qui pourrons-nous aimer si ce n'est ceux à qui nous devons tout? qui voudrait nous aimer nous-mêmes si nous n'avons ni amour, ni respect pour eux? quelle hideuse ingratitude que celle de les abandonner!.... Dans leurs erreurs nous devons les plaindre ou les éclairer; dans leurs travers et dans leurs fautes ce n'est point à nous à les juger : nous devons nous attacher à eux tels qu'ils sont et ne les quitter qu'à la mort, comme la feuille ne se détache de l'arbre que lorsqu'elle est desséchée ou que la main du temps a brisé ses rameaux. Honorer ses parens est le premier, le plus saint de tous les devoirs de l'homme; il est le principe de tous les autres; et le sage les remplit tous.

§ XIII.

LE SAGE PRENDRA UNE FEMME.

Le sage seul peut goûter la paix et le bonheur dans les chaînes de l'hymenée : le célibat serait même pour lui un

isolement insupportable, parce qu'il ne peut se procurer toutes les distractions de l'homme du monde, ni tous les dédommagemens que celui-ci peut tirer de la société des femmes en général. Sous ces rapports, le célibat pourrait devenir pour le sage une source de gênes, de tourmens et d'erreurs; parce que, conséquemment avec sa morale, il ne peut céder au sentiment du véritable amour et suivre les lois de la nature, s'il n'est en même temps bon époux et bon père.

§ XIV.

LE SAGE N'OPINE POINT.

Si parfois le sage émet son opinion dans un conseil ou dans une délibération quelconque, il se garde bien de la donner comme une décision irrévocable; aussi est-il toujours infaillible, et c'est la seule manière dont il soit permis à l'homme de le devenir. Le sage n'opine point parce qu'il sait combien l'intelligence humaine est faible, variable, bornée et sujette à erreurs; parce qu'il se méfie de ses propres forces autant que de la justice des hommes. Lorsque l'intérêt de l'ordre général, concilié avec le sentiment qu'il peut avoir de ses capacités ou de son expérience, l'engage à hasarder son opinion, il le fait sans suffisance, sans ostentation, sans pédantisme, et surtout, sans but d'intérêt personnel : il propose quelquefois, mais ne décide jamais. D'un autre côté les ridicules propositions du fat, les fausses insinuations du méchant, les travers de l'ignorance, les folies de l'orgueil ne l'indi-

gnent point ; il les plaint ou les méprise. Lui qui connaît et sait apprécier à leur juste valeur toutes les vanités de la terre ; lui qui s'est lui-même égaré tant de fois dans ses recherches avant d'arriver à son but et pour acquérir quelques lumières incertaines dont il a tant de peine encore à n'être pas ébloui, et qui le sait ; lui qui n'ignore point que les causes de tous les événemens de la vie dépendent beaucoup plus des circonstances que de leurs principes ; que ce qui offrait d'abord les plus belles apparences de réussite mène souvent à de fâcheux résultats, comme les affaires et les actions dont on a redouté l'issue, sont plus souvent encore celles qui font triompher leurs auteurs ; lui, enfin, qui, à son idée, n'est jamais assez clairvoyant dans sa propre cause et qui marche pas à pas dans le chemin glissant de la vie ; comment se prononcerait-il pour ou contre dans les incertitudes des autres ? il évite le mal, il cherche partout le bien, et attend de pied ferme l'arrêt du sort.

§ XV.

LE SAGE SEUL EST LIBRE.

Qu'est-ce que la liberté ? d'un côté, c'est moins, ainsi que Perse nous l'a fort bien prouvé, le pouvoir de faire tout ce que l'on veut, que la force de ne point faire ce que la justice ou la raison nous défendent : c'est le triomphe de la vertu sur les passions. D'un autre côté, ce n'est point cette faculté abusive et usurpatrice que l'homme mal intentionné sait tirer de l'anarchie ou des guerres civiles, laquelle ne se nourrit

que de sang et de larmes, et ne place sa gloire que dans le désordre et le crime; c'est ce droit divin et inné que la nature a donné à tous les peuples, c'est cette garantie de leur dignité qui met un frein aux abus et fait trembler les tyrans : c'est le bouclier de l'homme. Dans l'un et l'autre cas, ces deux libertés ne se ressemblent pas plus entr'elles que le faux et le vrai, l'artifice et la bonne foi, le désordre et la justice, le vice et la vertu, etc. etc. Elles présentent même des caractères contradictoires auxquels l'abus des langues et la dégénération des principes ont pu seuls donner le même sens. Pour la première, le sage la connaît, il l'aime, il l'admire et la met en pratique, parce qu'il en retire les fruits les plus doux; à l'égard de la seconde, il se contente de n'être point esclave, parce qu'il sait que ses moindres écarts mènent à la licence, et que la licence mène à l'anarchie. Le sage ne doit rien de son bonheur qu'à lui-même et à sa morale : le sage seul est libre.

§ XVI.

LE SAGE SEUL EST ROI.

Le véritable roi n'est pas uniquement celui qui sait gouverner ses sujets; il faut qu'il sache aussi se gouverner lui-même : c'est-à-dire que, pour mériter parmi les hommes le titre de souverain, il faut, avant tout, avoir appris à bien diriger ses propres actions; et que, pour pouvoir se placer dignement au-dessus de ses semblables, il faut savoir exercer son empire sur ses passions. Quelles que soient les

injustices de ses tyrans, le sage demeure ferme et inébranlable au poste où il a été placé par le sort. Les condamnations, l'exil, les fers, la mort même, rien ne l'effraie : il est au-dessus de tout. Il connaît profondément la nature des choses, et ne compte pas plus sur la justice des hommes qu'il ne tient à une vie éphémère, semée d'angoisses et de persécutions que la vertu seule peut adoucir, et dont il voit sans peur le terme s'approcher. Un roi n'est que l'instrument de la nécessité ou de la force, pour diriger et administrer les affaires d'une société d'hommes dont il brave ou endure les caprices. Un sage est le flambeau qui les éclaire, lequel flambeau n'allume jamais les brandons de la discorde, et ne s'éteint qu'au souffle de Dieu.

§ XVII.

LE SAGE SEUL EST APTE A EXERCER LA MAGISTRATURE.

La balance de la justice ne saurait trouver son parfait équilibre en d'autres mains que celles du sage. Qui, en effet, pour la tenir pourrait-on mettre dignement à sa place ? le sot, l'insensé, le fourbe et le méchant doivent être exclus ; et ils forment entr'eux l'immense majorité de la population de la terre. Où irons-nous donc chercher nos magistrats ? parmi les grands ? ils aiment trop la flatterie ; ils seraient corrompus par elle. Serait-ce parmi les riches ? ils tiennent trop à l'or et aux plaisirs pour avoir une conscience pure et franche ; de plus, ils ne sont, en général, pas assez versés dans les sciences, ni assez accoutumés aux méditations pour bien approfondir les lois. Serait-ce parmi les savans ? ils sont trop

préoccupés et trop distraits par leurs recherches continuelles. Serait-ce chez les courtisans ? ils sont trop vains, trop infatués de leur propre mérite, trop idolâtres de celui des autres : ils seraient prévaricateurs. Préférerait-on les dévots ? ils sont trop superstitieux, trop exclusifs et trop prévenus en faveur de leurs prosélytes. Enfin, les choisirait-on parmi les gens du peuple ? ils sont trop peu éclairés ; et le besoin ou la cupidité les placerait à la merci des suggestions. Le sage seul, quelle que soit sa profession, est propre à occuper les postes de la magistrature ; mais, malheureusement pour la justice et pour l'innocence, le sage s'éloigne des affaires et du pouvoir.

§ XVIII.

LE SAGE NE FAIT INJURE A PERSONNE.

L'injure est une injustice qui blesse l'amour-propre ou l'honneur ; et le sage repousse avec horreur tout propos ou toute démarche qui n'ont point pour base l'équité. Comment pourrait-il oublier ses devoirs et s'oublier lui-même, au point d'être injuste envers les autres, lui qui se fait une loi sévère d'être juste à son égard, même au préjudice de son intérêt ?

§ XIX.

LE SAGE N'EST POINT ACCESSIBLE A LA PITIÉ.

C'est-à-dire devant le tribunal de la justice et en présence des accusés. Comment s'attendrirait-il sur le sort d'un coupable, lui qui sait que la peine est la seule réparation qui lui reste comme le seul remède qui puisse guérir sa conscience? comment serait-il assez faible pour l'épargner, lui qui, à sa place, et cela par un intérêt personnel bien conçu, ne voudrait pas s'épargner lui-même? comment souffrirait-il que l'on acquittât le criminel, lui qui sait que la société ne subsisterait pas un seul jour si le crime y restait impuni? L'impunité fait les méchans; quand les méchans triomphent, le vice domine; et, quand le vice n'a plus de frein, les passions brisent le glaive de la loi. Dès-lors tout est renversé: le règne de la justice est anéanti; vient celui de la déprédation, du libertinage et du meurtre, affreux triumvirat qui n'a que trop de fois usurpé le pouvoir, épuisé les deniers publics, corrompu les mœurs, et bouleversé les empires. Le sage n'est point faible; il ne l'est point à l'égard des bons, et le doit être bien moins encore en faveur des méchans.

§ XX.

LE SAGE N'EST POINT COMPLAISANT.

Tout acte de pure complaisance est une marque certaine de faiblesse. Le sage n'a pas deux volontés; il ne fait rien

sans y avoir d'avance mûrement réfléchi ; et ne médite jamais sans consulter les lois de la raison et les préceptes de la sagesse, sur lesquels il a fondé cette morale pure, solide et invariable qui lui sert de boussole, au milieu de la mer orageuse de la vie. Mais il n'en dévie point, et les subtiles insinuations de l'éloquence, comme le pouvoir de la beauté, ne sauraient intervertir l'ordre de ses plans ni la marche de ses opérations. Et qu'on ne croie pas qu'il en agit ainsi par caprice ou par entêtement; il n'agit que suivant ses principes. La fermeté est une de ses vertus fondamentales ; et, si ce n'était pas par sentiment, ce serait, du moins, par devoir qu'il ne sortirait pas du cercle de conduite qu'il s'est tracé lui-même. Dût-il se tromper, il n'en a pas moins fait ce qu'il devait faire; il lui reste encore la consolation de rejeter sa faute sur les événemens, et sa conscience est satisfaite. Il aimerait mieux, d'ailleurs, se tromper quelquefois que de s'exposer à tromper les autres en marchant dans les ténèbres de l'incertitude; mais il ne se trompe point : la vertu ne trompe jamais.

§ XXI.

LE SAGE N'EST POINT ÉTONNÉ DE CE QUI ARRIVE CONTRE SON ATTENTE.

Le sage, ayant beaucoup observé, beaucoup pensé, beaucoup médité, s'est mis dans le cas d'apprécier toutes les chances de la vie, d'en balancer les plaisirs avec les peines, les ressources avec les misères, les espérances avec les dangers; il sait que la route du bonheur est celle de la vertu qui est

au commencement, hérissée d'épines et encombrée de persécuteurs. Il se met en garde contre ceux-ci et ne les craint pas ; ou il les voit venir sans murmurer et les reçoit avec indifférence. Avant tout il sait souffrir ; voilà le fruit, si non le plus doux, du moins le plus salutaire de la science, et le premier pas vers la sagesse. Toute sa gloire consiste dans la force d'âme, dans la persévérance et dans la résignation, à-peu-près comme celle du héros dépend de son courage et de son sang-froid à l'approche du péril. Le sage sait fort bien que les vœux, les espérances, et toutes les vues ambitieuses des hommes ne sont pas plus capables de changer l'ordre successif et immuable des événemens, dans le monde moral, que ce que le choc de quelques atômes ne peut intervertir la marche matérielle du globe. Il désire le bien, il fait même tous ses efforts pour arriver au vrai bonheur par des voies sûres et honnêtes ; et, s'il résulte du mal de ses souhaits ou de ses démarches, il ne s'en plaint pas davantage qu'il n'en est étonné ; parce qu'il sait que la fortune est capricieuse et ne nous sourit pas toujours. Il subit ses arrêts avec résignation, d'abord parce qu'il les regarde comme irrévocables, et, de plus, parce qu'il en aggraverait le poids en se roidissant contre eux.

§ XXII

LE SAGE NE VOUDRA PAS VIVRE DANS LA SOLITUDE.

Il sait que les hommes sont nés pour vivre en société, et que chacun d'eux individuellement doit concourir et coopé-

rer à la gloire et à la prospérité de ce grand tout, dont les parties composent notre monde moral. Il se dit : « Je ne dois rien faire qui ne puisse servir d'exemple aux autres, et qui ne soit dans un but d'intérêt général ; or, de quel avantage l'isolement individuel pourrait-il être à l'intérêt général ? j'ai la réputation du sage, et, par cela même, tout bon esprit doit avoir les yeux sur moi et chercher à m'imiter. Si je m'éloigne des autres hommes et qu'ils ne puissent plus prendre exemple sur mes actions, je leur deviens inutile ; si, au contraire, chacun s'isole comme moi, que deviendra la société ? » Le sage peut aimer le calme de la solitude et de la retraite ; mais, il se fait violence, et s'en arrache par devoir ; car le devoir est encore pour lui un plaisir. Loin de ses semblables, sur une terre inconnue, il serait comme la perle au fond des mers et comme l'or dans les entrailles du rocher. Ses vertus réfléchissent des rayons plus purs dans le monde, où l'on vit entouré d'écueils au milieu du tumulte des passions, que dans la solitude où la sagesse perd tout le brillant, toute la réalité même de son mérite, puisqu'elle devient une disposition naturelle, un trésor inutile, et, pour ainsi dire, un devoir d'obligation. C'est ainsi que la lueur d'un flambeau brille avec plus d'éclat dans les ténèbres de la nuit que devant la pure clarté du jour.

§ XXIII.

LE SAGE NE PRIERA PAS.

Pourquoi le sage prierait-il ? il désirait pour tout bien la sagesse, et il l'a obtenue : que lui faut-il de plus ? existe-

t-il pour l'homme, sur la terre, quelque jouissance physique qui n'entraîne point après elle le regret, le dégoût, la satiété ? Lors même qu'il lui resterait encore des vœux à former, il ne les adresserait point en secret à la divinité : il ne ferait devant l'autel aucune prière qu'il n'oserait point exprimer devant tout un peuple. Mais le sage ne fait rien de superflu. La Providence n'envoie à l'homme que les faveurs qui lui sont indispensables ou celles qu'il a méritées : s'il s'en rend digne par ses actes, elles lui seront simultanément dévolues par la force naturelle des choses ou par cet arbitre souverain qui voit tout et qui est juste ; dans le cas contraire, il lui serait, par les mêmes motifs, au moins inutile de demander à Dieu ces mêmes faveurs, si ce ne serait pas lui faire une injure de plus. Le sage, d'ailleurs, ne peut ambitionner ni convoiter les biens corruptibles de la terre ; ils sont périssables et par cela même au-dessous de lui. Le seul trésor qu'il pouvait envier il le possède : ce trésor, c'est la sagesse qui les comprend tous. Il ne demande à la nature que la force et le courage dont il a besoin pour le conserver ; et sa ferme volonté seule est souvent même plus agréable à Dieu que les cantiques et les génuflexions.

§ XXIV.

LE SAGE SEUL EST AMI.

Qu'est-ce qui refroidit les cœurs, brouille les partis et met la division dans les familles ? c'est l'intérêt, l'amour-

propre et l'orgueil, ces trois tyrans du monde qui renversent les trônes et bouleversent les états. Mais le sage n'a d'autre maître, d'autre gouverneur, d'autre guide que la raison; et deux sages qui s'aiment entr'eux deviennent deux amis solides; car ils ne sont point en butte à l'amour-propre et à l'égoïsme, qui engendrent toutes les contestations et toutes les querelles; et comme ils ont les mêmes principes ils sont toujours d'accord. Le sage ne connaît pas non plus la flatterie, poison de l'âme qui corrompt les mœurs et altère la raison. Il est vrai dans tous ses discours, libre dans toutes ses démarches, délicat dans ses moindres actions. Il ne donnera son amitié qu'à celui qui aura pu s'en rendre digne; mais, dès l'instant qu'il la lui aura donnée, il l'aimera jusqu'à la mort.

§ XXV.

LE SAGE FAIT TOUT BIEN.

Il fait tout bien, parce qu'il n'entreprend que ce qu'il est apte à faire, et parce qu'il juge de son propre mérite avec une exacte sévérité. Tout paraît facile au présomptueux et à l'ignorant : nul n'est entreprenant comme eux; ils mettent la main à tout et gâtent tout; ils n'ont rien appris et semblent pourtant ne douter de rien. Mais le sage pèse toute chose dans la juste balance de la raison; il réfléchit, il médite, il prévoit les obstacles et ne se livre à une entreprise quelconque qu'après un scrupuleux examen. De cette manière, si tout ne lui réussit pas, tout, du moins, doit lui réussir :

il n'a à répondre devant Dieu et devant les hommes que de lui-même; et, quand une fois il a agi suivant ses principes de sagesse, il attend sans crainte l'avenir pour se soumettre sans regret et avec confiance au caprice des événemens.

§ XXVI.

LES AMOURS CHASTES ET PURS NE SONT POINT ÉTRANGERS AU SAGE.

Pourquoi le sage voudrait-il outrager Dieu et la nature en dédaignant le plus céleste de tous les sentimens, l'amour ? Le véritable amour adoucit le caractère, épure les mœurs, fait apprécier la vertu et élève l'âme aux grandes choses en la détachant de la futilité des scènes tumultueuses de la vie. Le sage n'entend point par amour cette flamme impétueuse et désordonnée qui absorbe tout le temps, toutes les actions et toutes les pensées du malheureux qui en est la victime. Cette passion arrivée à ce point n'est plus que l'esclavage de l'imagination dominée par l'amour-propre ou le délire du cœur engendré par la jalousie; mais le sage n'est point en butte aux vanités temporelles et n'est jaloux que de sa gloire. L'amour, chez lui, est un sentiment tendre et affectueux raffermi par l'amitié, l'estime et la confiance qui seuls en font un bien durable. Dès l'instant qu'il verrait ces trois sentimens s'échapper de son cœur, il briserait les traits du Dieu comme l'on brise le sceptre d'un tyran. Le sage ne demande ni ne refuse rien à la nature; il obéit à sa voix : il repousse, avec son secours, tout excès qui la dégrade, et jouit de tout avec ménagement. « Si le sage ne devait pas aimer, disait

Zénon, il n'y aurait rien de plus misérable que les personnes belles et vertueuses puisqu'elles ne seraient aimées que des sots. » Le sage aime tout ce qui est beau, parce que tout ce qui est beau mérite d'être aimé. Il fait usage de tout excepté du vice et n'use immodérément de rien, pas même de la vertu.

§ XXVII.

LES SAGES S'AIDENT MUTUELLEMENT.

La pratique de la sagesse conduit l'homme à aimer ses semblables et à les secourir. Si cette heureuse disposition n'était pas un instinct naturel et commun à tous les êtres, le sage l'acquérrait par l'étude de cette science sublime qu'on lui a enseignée et de la morale quelle renferme. Il n'y a d'égoïste que le méchant et l'homme vicieux : le sage essaie en vain de les persuader ; trop de lumière offusquerait leurs yeux ; ils fuient devant les conseils de la raison comme quelques oiseaux de proie redoutent la clarté du jour. Le sage les plaint, les abandonne aux lois ou les voue au mépris. Mais il prend la défense de l'innocent, il protège le faible, il soulage le pauvre et adoucit l'infortune des malheureux. Il ne se borne point à leur donner son or ; il y tient si peu, et il en est si souvent dépourvu lui-même : il les encourage par sa sagesse et les dirige par ses leçons. Il porte toujours et partout avec lui ce fond inépuisable que rien au monde ne peut altérer et qui s'accroît encore par le besoin et le temps. Si l'un d'eux est susceptible de l'apprécier, si sa morale peut le charmer

et le convaincre, il s'attache à lui, il lui a trouvé tout ce qu'il pouvait désirer, c'est-à-dire un véritable ami, car un ami comme le sage est le plus précieux de tous les trésors.

§ XXVIII.

LE SAGE EST UN EXCELLENT ÉCONOME.

Le sage n'est point avare, mais il est ami de l'ordre et de la régularité; il n'est point dissipateur, mais il use de ses biens avec une libéralité juste, proportionnée à ses ressources et raisonnée sur ses besoins. Comme le sage a des principes fixes et invariables, il ne se jette point dans les extrêmes; il connaît les devoirs de l'homme en société et s'attache à eux seuls. Les excès de la débauche, les égaremens de la folie, les ambitions de l'orgueil, les petitesses de l'avarice sont tout autant de vices qu'il abhorre; il ne donne dans aucun travers. Il est modéré en tout, et la modération est la mère de l'économie.

§ XXIX.

LE SAGE SEUL EST PARFAIT.

Le sage est l'image vivante de la divinité, et tout ce qui émane d'elle est parfait, s'il ne se corrompt point. Or le sage ne peut être susceptible de corruption; donc il est parfait.

§ XXX.

LE SAGE SEUL EST RICHE.

Tout bien périssable ne peut être considéré comme un vrai bien ; tout trésor que le caprice de la fortune peut nous ravir n'est point une possession. Il n'est de solides richesses que celles que la vertu nous procure, parce qu'elles sont inaliénables et qu'elles s'attachent à nous pour toujours : aussi le sage s'empresse-t-il de les acquérir.

§ XXXI.

LE SAGE SAIT OBÉIR.

Le sage n'ignore pas que dans ce monde chacun doit avoir sa chaîne ou son fardeau ; il porte l'un ou l'autre sans murmurer et n'en rougit pas. Que dis-je ? il les porterait lors même que son destin y attacherait son humiliation ; dut-il en être accablé. Mais son caractère est si beau, sa vertu est si grande que l'humilité même ne serait point une vertu pour lui ; car le vice seul peut s'humilier, et le sage ne connaît pas le vice. Il sait obéir, parce qu'il a appris à commander ; et il peut commander parce qu'il a su obéir.

§ XXXII.

LE SAGE SEUL EST NOBLE.

Qu'est-ce que la noblesse ? c'est la vertu. (*Nobilitas sola est atque unica virtus.* Juv.) Par le mot de vertu, on entend ici toutes les qualités de l'âme qui en dépendent, ainsi que les talens, fruits de l'étude et du travail. La sagesse, la valeur, le génie, sont les seuls titres qui doivent mener l'homme à la considération publique et aux honneurs. Le pauvre sans naissance qui les possède, est aussi près d'être noble que le grand seigneur, oisif et ignorant, en est éloigné. Le sage ne connaît qu'une véritable marque de noblesse, *la vertu ;* il n'honore que les noms illustrés par le mérite : le sage seul est noble, parce que la vertu seule fait les sages.

§ XXXIII.

LE SAGE EST AGRÉABLE A TOUS ; IL PERSUADE.

Le sage parle peu, car il réfléchit beaucoup ; mais le peu qu'il dit est bon. Il est clair et concis dans ses narrations ; il a de la précision dans ses discours ; et il ne plaît à ses auditeurs que parce qu'il ne prend la parole que pour eux.

L'art de persuader les autres consiste dans la conviction intime que l'orateur a de ce qu'il dit, et dans l'entière abnégation qu'il sait y faire de lui-même. Or le sage n'admet que ce qui concourt au bien général de la société, et il connaît la route qu'il faut prendre pour cela. Le sage parle peu, mais, lorsqu'il parle, il est toujours éloquent.

§ XXXIV.

LE SAGE EST UN TRÈS-BON MÉDECIN.

Le meilleur préservatif c'est la tempérance, aussi le sage n'est-il que très-rarement malade. Si la nature a été ingrate envers lui, il supplée à cette disgrâce en appelant la raison à son aide, et la raison devient son médecin. Si elle le guérit, il se console; si elle ne le guérit pas, il se console encore, parce qu'il est sage, parce que sa plainte serait inutile, et parce qu'il sait que tout a une fin.

§ XXXV.

LE SAGE NE MENT POINT.

Comment le sage mentirait-il? Dans toutes ses vues, dans toutes ses démarches, dans toutes ses actions, il ne cherche

qu'une seule chose, la vérité. Il aime la sagesse parce qu'elle est pure, la vertu parce qu'elle est consolante, la science parce qu'elle est certaine, la justice parce qu'elle est équitable. L'intention du mensonge peut être plus ou moins condamnable; il en a trois principales, savoir : l'intérêt personnel, la malignité et la complaisance. Cette dernière, qui se présente à notre esprit sous un certain aspect favorable, est en effet celle qui a le plus de droit à notre indulgence; mais elle est pourtant une faiblesse, et le sage n'est point faible. Quant aux deux premières, elles sont vicieuses, et le vice est encore moins du domaine du sage.

§ XXXVI.

LE SAGE NE FAIT RIEN AU-DELA DE CE QUE L'APPÉTIT NATUREL REQUIERT.

La modération, la prudence, le désintéressement sont les principales bases sur lesquelles la sagesse a fondé sa morale; et l'homme n'a bien mérité le nom de sage qu'après qu'il les a toutes observées et qu'il s'en est fait une règle invariable de conduite. Le déréglement des passions et l'abus immodéré des plaisirs sont les plus cruels ennemis du bonheur, parce qu'ils engendrent le dégoût en épuisant, par degrés, les sources de la vie. Le sage n'est point désordonné parce qu'il est prévoyant; il n'est ni gourmand, ni luxurieux, parce qu'il aime moins ses plaisirs que sa gloire. Les plaisirs se dévorent entr'eux et s'éteignent dans la jouissance : la gloire, au contraire, est inépuisable dans ses bienfaits, et redouble d'éclat par la lumière même qu'elle répand. Le sage

n'aura donc d'autre guide dans ses plaisirs que le besoin, et consacrera tout le reste de son temps à sa gloire.

§ XXXVII.

LE SAGE EST PAISIBLE ET DOUX.

Ira furor brevis est, ont dit Horace et Sénèque : la colère est une courte démence ; mais, comme le sage est parfaitement sain d'esprit il ne se met jamais en colère. Lorsque ceux qui sont livrés à son service ou ont été confiés à ses soins se rendent coupables de quelque faute qui mérite correction, il leur en inflige froidement la peine sans fiel et sans aigreur, afin de ne pas lui donner un caractère de malice qui, en blessant sa propre dignité, détruirait peut-être l'effet qu'il en attend. Quand un homme est irrité et que ses esprits ne sont pas dans une disposition calme et naturelle, la correction devient une sorte de vengeance personnelle ; et la vengeance obscurcit ou indispose l'erreur au lieu de la dissiper. Le sage est impassible ; il ne se livre jamais à ces fougueux transports de l'âme dont les autres hommes sont agités, et n'agit que dans le calme du recueillement.

§ XXXIII.

LE SAGE EST MODESTE.

Que de ressources dans la modestie ! elle donnerait, au besoin, de la dignité même à l'ignorance !.... La modestie

est le signe distinctif du mérite, et l'embellit comme la rose est l'image de la beauté dont elle relève encore les charmes. Le sage est modeste parce qu'il est insensible à la flatterie. Ses droits sur l'estime publique sont trop incontestables et trop reconnus pour qu'il veuille perdre son temps à s'en faire un vain titre à la considération des hommes. Il aurait droit, il est vrai, de s'en glorifier à leurs yeux; mais ce n'est point une vaine fumée qui flatte son orgueil. Il lui faut une gloire plus pure, plus solide, et, surtout, plus digne de lui et de ses principes. Il laisse la jactance de l'hypocrisie, ressource impure et avilissante, au lâche et à l'ignorant qui ont besoin du masque du fanfaron et du pédant pour usurper un rang parmi les hommes. C'est leur unique bien; le leur ôter serait, pour ainsi dire, les dépouiller de leur propre substance : c'est la monnaie dont ils se servent pour payer leur bail, et leur passe-port dans ce monde d'intrigues et de misères; sans elle ils n'y pourraient pas vivre ou y seraient mal à leur aise. Le sage n'en est pas plus jaloux que le riche ne pourrait l'être du grossier aliment qui reste et suffit à peine à la subsistance du pauvre. Les grands discours, l'ostentation et le charlatanisme sont tout autant de déguisemens de la médiocrité ou de la fraude; et la modestie est le plus bel apanage de la sagesse.

§ XXXIX.

LE SAGE EST EXEMPT DE CALOMNIES.

La calomnie n'aime pas à lancer ses traits en l'air; elle veut frapper au cœur sa victime ou ne point l'attaquer. Mais

la conscience et la réputation du sage sont à l'abri de l'injustice des hommes; et la vertu est une égide sur laquelle les armes offensives du méchant viennent s'émousser.

§ XL.

LE SAGE NE CONNAÎT PAS LES DÉLAIS.

Dans toutes les circonstances de la vie le sage réfléchit et et délibère. S'il croit devoir agir de telle ou telle manière, il s'y détermine promptement : ou, dès l'instant qu'il juge à propos de différer, il n'y songe plus. Toute incertitude est un signe évident de faiblesse, et le sage ne saurait être faible. La franchise, la fermeté, l'exactitude dans ses devoirs sont les premiers mobiles de ses actions; mais la négligence est un vice honteux qu'il regarde comme l'un des plus contraires à sa morale. Point de science sans l'étude, point de gain sans le travail, point de vertu sans le sacrifice ; et rien de tout cela sans une volonté ferme et une franche détermination.

§ XLI.

ENFIN LE SAGE EST LE SEUL QUI PUISSE PORTER LES AUTRES A LA VERTU ET Y ÊTRE PORTÉ LUI-MÊME.

En effet, la vertu pourrait-elle jamais choisir un meilleur interprète que le sage? Qui est mieux pénétré que lui de

l'utilité d'une bonne morale ? qui en goûte mieux le fruit ? qui en apprécie mieux les charmes ?.... Ce que l'on sent bien, on l'exprime de même ; et toutes les fois qu'on s'exprime convenablement on persuade. Mais, par malheur, le sage rencontre peu de disciples dignes de ses leçons : pour trouver quelque plaisir à les écouter, il faut y avoir déjà quelques heureuses dispositions ; et, surtout, posséder cette qualité naturelle, qui n'est pas à la portée de tous les hommes, la persévérance. Car de toutes les sciences, la plus rebutante est celle qui impose le plus de privations, le plus de sacrifices ; et la vertu ne brille que par eux. Mais ce qui paraît d'abord une peine devient par la suite un plaisir qui fait heureusement sentir qu'elle n'a été qu'une pure précaution pour éviter de grands malheurs. Enfin, pour bien comprendre les préceptes du sage et les suivre, il faut avoir déjà en soi les germes d'un bon naturel ou au moins y suppléer par une ferme résolution à les acquérir. Quoi qu'il en soit, la route de la sagesse est escarpée et couverte de ronces au commencement, unie et glissante au milieu, et semée de fruits et de fleurs à la fin : elle conduit au temple du bonheur.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Epître dédicatoire.	v
Vie de Perse.	ix
Préface du Traducteur.	xij
Argumentum argumentorum.	xxxj
Prologue.	33
Notes sur le Prologue.	34
Résumé de la Satire I.	36
Satire I.	39
Notes et observations sur la Satire I.	57
Résumé de la Satire II.	71
Satire II.	73
Notes et observations sur la Satire II.	81
Résumé de la Satire III.	91
Satire III.	93
Notes et observations sur la Satire III.	105
Résumé de la Satire IV.	115
Satire IV.	117
Notes et observations sur la Satire IV.	122
Résumé de la Satire V.	129
Satire V.	133
Notes et observations sur la Satire V.	152
Résumé de la Satire VI.	167
Satire VI.	170
Notes et observations sur la Satire VI.	180

Vie de Zénon.	1
Détails sur Zénon.	9
Précis sur la doctrine de Zénon.	13
Portrait du Sage.	17

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Lp 15.28.37
Satires traduites en vers francais
Widener Library 006475382
3 2044 085 215 911